ESQUISSES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. LE COMTE OUVAROFF

Ministre de l'Instruction publique en Russie

[illegible]

UN ESSAI BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

PAR M. LÉOUZON LEDUC

PARIS

GIDE ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS

1848

ESQUISSES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.



ESQUISSES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

M. LE COMTE OUVAROFF

Ministre de l'instruction publique en Russie ;

AVEC

UN ESSAI BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

PAR M. LÉOUZON LEDUC.

PARIS

GIDE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1848

ESSAI

BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

La France a toujours exercé avec éclat l'hospitalité de l'intelligence. Chaque nation trouve une place à son soleil, chaque individu peut aspirer à ses couronnes. Mais ses sympathies les plus vives, elle les réserve surtout à ces hommes éminents qui, nés dans une autre patrie, ont su, par la vertu de leur travail et de leur génie, se transformer à son image, et revêtir dans leurs manifestations les formes qui la caractérisent essentiellement.

Ces hommes-là sont rares...

La langue et la littérature de la France ravissent partout, il est vrai, un sincère enthousiasme; partout nos romans, nos drames, nos livres sérieux ou frivoles ont le monopole de l'admiration. Hon-

neur à la France, s'écrie-t-on, à la France, dont chaque homme est un écrivain, dont chaque écrivain est une gloire! Mais, dès que de l'admiration on veut passer à l'action, dès qu'on aspire à prendre place parmi ces écrivains que l'on exalte, l'écueil surgit, et l'on recule ou l'on tombe.

C'est qu'il y a dans notre idiome un caractère d'individualisme tellement exclusif, qu'il repousse sans merci tout élément étranger. Ses tablettes, il les veut d'une seule pierre, et non façonnées en mosaïque, comme pourraient peut-être s'en accommoder d'autres idiomes. Facile en apparence, il n'offre souvent qu'obstacles et que mystères à celui qui s'efforce de pénétrer jusque dans ses profondeurs. Sans doute toute langue a son génie, ses barrières infranchissables; mais ceci doit surtout s'appliquer à la langue française, de toutes la plus délicate, la plus intolérante. On lui reproche la pauvreté du fond, l'inflexible régularité de la forme. N'est-ce pas là le secret de sa force, le principe de sa supériorité? Une langue qui se meut dans une sphère déjà consacrée est inviolable; et si les faibles la déshonorent en ne révélant que son indigence, en mettant à nu ses entraves, les puissants la glorifient en montrant comment, de cette indigence fécondée, ils peuvent faire jaillir des trésors; comment, sous le joug respecté des règles, ils peu-

vent donner l'essor aux créations les plus magnifiques, les plus hardies.

A l'étranger qui veut entrer dans notre littérature, il faut donc un grand courage. L'instrument dont il doit se servir ne lui est point naturel. Cette langue qui naît avec nous, qui se développe avec nous, qui constitue en quelque sorte notre nationalité, notre génie, cette langue n'éveille dans son âme aucun écho instinctif et spontané. Si déjà, par un opiniâtre labeur, il a réussi à se rendre maître de ses mots, à en comprendre la charpente visible, quelle tâche lui reste encore à accomplir pour sortir de la surface, pour faire correspondre son verbe intérieur à son verbe extérieur, et communiquer ainsi à ce dernier la réalité et la vie! L'œuvre littéraire ne consiste point dans un pastiche; l'expression qui ment à l'inspiration est une expression morte; en vain essaierait-on d'écrire dans une langue, si on ne pénétrait son style du feu sacré qui vivifie et qui illumine le génie de cette langue.

Ce résultat suprême ne saurait être seulement le fruit du travail. Pour y arriver, il faut encore une certaine faculté d'assimilation qui triomphe des nationalités les plus contradictoires; il faut, nous ne craindrons pas de le dire, cette sorte de prédestination qui trahit toujours l'homme privilégié.

De toutes les nations de l'Europe, la nation russe est certainement celle qui comprend avec le plus de facilité notre littérature, et qui s'exerce le plus volontiers à y jouer un rôle. Malheureusement, la paresse de l'esprit, jointe à une certaine confiance vaniteuse, paralyse trop souvent chez elle l'épanouissement de la nature. La plupart de ses écrivains vont se briser contre un écueil qu'ils affrontaient sans le connaître; les plus belles promesses se dissipent en fumée.

Après M. Ouvaroff, à la vie et aux œuvres duquel sont consacrées ces lignes, nous ne saurions trop dire lequel de ses compatriotes nous consentirions à introduire dans notre sanctuaire.

M. Ouvaroff est accepté depuis longtemps par la critique. Historien, philosophe, poète, philologue, publiciste, il a fait ses preuves dans tous les genres de littérature élevée, et dans tous il a recueilli de glorieux suffrages. Fidèle à la mission que la nature et la fortune imposent à tout homme qu'elles ont comblé de leurs dons, il est entré courageusement dans la carrière. Nul plus que lui n'a fécondé son talent par le travail, nul n'a payé aux sciences et aux lettres, dont il s'est fait le disciple et le patron, un plus riche tribut.

Né grand seigneur, M. le comte Ouvaroff fut en quelque sorte bercé sur les degrés du trône, car

son père, qui était aide-de-camp de Catherine II, obtint pour son fils l'honneur d'être tenu sur les fonts de baptême par la grande impératrice.

Cette circonstance illustra son enfance.

Des avantages plus réels étaient réservés à sa jeunesse.

A cette époque, la Russie, terre hospitalière, s'était ouverte à une foule d'émigrés que la Révolution chassait de France. La plupart étaient d'un noble sang; et comme d'ailleurs leur esprit cultivé, le charme de leur langage, la séduction de leurs manières les recommandaient personnellement, ils ne tardèrent pas à captiver une société qui déjà se sentait pour eux une sympathie instinctive, et qui du reste se trouvait parfaitement disposée à suivre leurs inspirations.

Bientôt tout l'empire russe parla français.

Et c'est alors que les esprits flexibles et délicats purent prendre un libre essor. Secouant la gêne que leur imposait une civilisation encore grossière, ils franchirent comme d'un trait l'espace qui les séparait d'un idéal plus harmonieux et plus splendide. Le génie moscovite sembla débordé par le génie de la France.

Il est vrai que la France n'était point remontée vers le Nord enveloppée de son drapeau sanglant, et fulminant de sa grande voix les oracles popu-

laires; elle n'y avait emporté avec elle que le manteau d'or de la monarchie déchue, que les formes grandioses et solennelles, et en même temps l'élégance superficielle et les grâces efféminées du dernier siècle.

C'était là ce qui convenait à une société où le régime monarchique fonctionnait dans sa plus grande force, où l'excès des richesses invitait à toutes les magnificences du luxe.

Cependant, nous devons le dire, au milieu de cette mer d'idées que les émigrés français répandaient autour d'eux, il se rencontrait de belles et riches traditions, des doctrines fortes, des éléments d'une vie féconde. Mais ces trésors ne tombaient en partage qu'à quelques privilégiés. La foule, toujours avide de surface, se corrompait en voulant s'illustrer, et perdait sa propre nationalité en s'efforçant de la remplacer par la fausse image d'une nationalité étrangère.

M. Ouvaroff ne suivit point le torrent. Jeune et plein d'initiative, il comprit tout ce qu'il pouvait retirer, pour le perfectionnement de son intelligence, de l'importation étrangère; il prit rang parmi ses privilégiés, il vécut de sa vie, il participa à toutes ses initiations. Mais, en s'identifiant ainsi au génie de la France, M. Ouvaroff ne corrompit point sa propre nationalité; et nous lui devons cet éloge de

s'être montré véritablement Français, tout en restant l'homme de son pays.

Quand M. Ouvaroff fit son entrée dans le monde et fut présenté à la cour de l'empereur Alexandre, il y apporta, avec les charmes et l'élégance du jeune homme, l'esprit sérieux et réfléchi de l'homme mûr. Ce que l'âge lui refusait encore, l'étude le lui avait donné; en sorte que les vieillards blanchis dans la science et dans l'administration s'étonnaient de rencontrer tant de lumières et d'expérience dans celui qu'ils considéraient toujours comme leur enfant ou comme leur élève.

L'empereur Alexandre le distingua et se chargea de son avenir.

D'abord attaché à l'ambassade d'Autriche, le jeune Ouvaroff passa trois ans au milieu de l'élite d'une société alors enropéenne où il sut se choisir des maîtres qui furent en même temps ses amis. Jamais le souvenir de ces relations, qui ont jeté tant de charme et de distinction sur sa vie, n'est sorti de sa mémoire; naguère encore, dans un brillant opuscule, il se plaisait à en raconter les secrets épanchements.

L'année 1810 approchait, et avec elle les grands événements qui bouleversèrent la condition politique de l'Europe. Rappelé de Vienne, M. Ouvaroff ne put se rendre à Paris, où il avait été nommé

secrétaire d'ambassade. D'autres combinaisons plus importantes pour son avenir échouèrent également.

Alors l'empereur Alexandre, voulant offrir un dédommagement au jeune diplomate, et lui ouvrir en même temps une carrière à laquelle il le croyait propre, le nomma curateur de l'arrondissement universitaire de Saint-Pétersbourg. Cette promotion était d'autant plus flatteuse que le nouveau curateur se trouvait absolument du même âge que les élèves des écoles soumises à son administration. Du reste, M. Ouvaroff ne tarda pas à faire oublier cette anomalie apparente, en déployant dans l'exercice de ses fonctions un zèle et une capacité qui lui valurent à la fois l'estime des professeurs et l'attachement de la jeunesse.

En nous expliquant sur le caractère de la langue française, nous avons dit combien elle se montre rebelle à l'étranger qui veut la prendre pour organe. M. Ouvaroff a senti cela, lui qui pourtant a su si merveilleusement la plier sous ses lois. Voici comment il s'explique dans la préface des *Mystères d'Éleusis :*

« Longtemps le latin fut l'interprète de l'antiquité : depuis qu'il a perdu son ancien privilége d'universalité, la langue française s'est approprié une grande partie de ses droits. Le besoin impérieux de justesse et de clarté qui la caractérise

semble la rendre propre, en effet, à devenir l'idiome habituel d'une science dans laquelle l'ordre des idées et la propriété des expressions sont presque aussi nécessaires que l'esprit d'analyse et de critique. Ces considérations m'ont déterminé, mais je sens que j'ai besoin d'indulgence pour avoir entrepris d'écrire dans une langue étrangère, et qui, par-dessus toutes les autres, offre tant de difficultés à qui essaie de s'en servir. »

Non-seulement M. Ouvaroff écrit en français avec distinction; le russe et l'allemand sont également familiers à sa plume; et ceux qui jouissent de son intimité affirment qu'il parle avec autant d'élégance l'anglais et l'italien, de même que ses écrits déposent de sa connaissance parfaite des langues mortes de l'Orient et de l'Occident.

Dès l'année 1810, M. Ouvaroff avait fait ses preuves d'écrivain. Homme du monde et homme d'étude, diplomate et littérateur, il trouvait le temps de se livrer à tous ses goûts, comme celui de satisfaire à toutes ses obligations. Des triomphes du bal et du salon, il passait aux combinaisons de la politique, et de celles-ci au silence du cabinet et aux livres poudreux. Nature heureuse et flexible, propre à tous les extrêmes, dans l'ordre de la grandeur, de l'harmonie et de la grâce.

Certes, son début fut une œuvre de valeur, puis-

qu'il excita la verve critique de M. de Maistre et fixa l'attention de Napoléon.

Pourtant ce début avait éclaté sans prétention : il consistait dans un morceau intitulé : PROJET D'UNE ACADÉMIE ASIATIQUE.

« Mais, sous ce titre bien simple, dit Langlès de l'Institut, dans le rapport commandé par l'empereur, le trop modeste auteur cache une immense érudition et des aperçus aussi vastes que justes. »

En effet, en déployant tout ce que l'Orient possède de richesses dans son passé, en montrant tout ce qu'il peut exercer d'influence sur l'avenir des nations de l'Europe, en réduisant en système le rapprochement des deux mondes, M. Ouvaroff fait preuve d'une science et d'une sagacité rares. On aime à le voir, lui jeune homme, errer sous le ciel mystérieux de l'Asie, et redire les oracles qu'il a recueillis de la bouche de ses prêtres. Il semble que les régions du soleil doivent être visitées de préférence à cet âge où la vie est souriante, où l'imagination et le cœur débordent de poésie. Mais, tout en s'abandonnant à ces voluptueuses sensations, notre auteur reste maître de lui-même; et, loin de rêver sur son sujet, il l'analyse et le juge.

« On se plaît souvent, dit-il, à circonscrire la poésie dans un cercle puéril et borné; mais, chez les nations primitives, elle doit être étudiée comme

l'expression la plus véritable de leur force morale et le type de toutes leurs idées.

» La poésie des Orientaux présente, au premier abord, une effervescence d'idées et un luxe de mots qui étonnent l'esprit; mais, pour se rendre raison de ce caractère distinctif, et pour sentir toute l'importance de cette étude, il faut se pénétrer des réflexions suivantes :

» La poésie orientale est par là même d'une haute antiquité en ce qu'elle décrit tout. C'est là le véritable caractère de toute poésie primitive. L'univers est devant elle comme un domaine encore vierge. Elle peint tout, parce que rien n'est déterminé; elle détaille chaque description, parce que chaque description est une conquête. De là ce prix excessif attaché à l'harmonie des mots, ces combinaisons ingénieuses pour en varier les effets. L'époque de la vigueur primitive de l'homme devait s'annoncer par cette abondance d'expressions, cette variété de tours qui semblent désigner en quelque sorte l'impatience d'user du don merveilleux et révélé de la parole écrite. Tout dire, tout peindre est l'apanage de l'homme de la nature; c'est le cachet de la jeunesse de l'esprit humain. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer le caractère distinctif de la poésie primitive et sa réaction singulière, constatée par toutes les traditions, retracée par toutes les allégories.

Jamais, en effet, nos organes fatigués, nos principes établis d'avance, nos idées d'analyse et de méthode ne nous feront concevoir l'empire de la parole éloquente sur des âmes neuves et portées à s'électriser. Il faut donc remonter à la source même de ces notions pour en saisir la vérité et l'ensemble. Le premier âge du genre humain a duré peut-être plus longtemps qu'on ne le suppose. Des siècles se sont écoulés avant qu'il ait senti la fatigue que produit l'abus des mots et le retour fréquent des mêmes idées. Du moment où l'esprit humain essaya de renfermer une pensée en peu de mots, la poésie n'existait plus, ou du moins elle avait changé de caractère. De la concision du style il n'y avait qu'un pas à faire au besoin de l'analyse qui, s'appuyant sur d'inappréciables avantages, devait néanmoins envahir le domaine de l'imagination. La méthode analytique, appliquée aux ouvrages de l'esprit, a été le dernier résultat de la marche progressive des idées humaines. Invention moderne dans un temps d'épuisement et de satiété, elle détrône la poésie, et, lorsque la poésie n'est plus le premier des arts de l'homme, elle a, à coup sûr, perdu quelque chose de sa force et de sa liberté. »

Ce n'est point une idée nouvelle que celle de regarder l'Orient, berceau du genre humain, comme la source de toute lumière. Les auteurs

inspirés l'avaient dit avant les organes purement humains; et, à mesure que les études orientales se sont développées, on a vu les contradicteurs qui s'élevaient contre cette opinion rentrer dans le silence.

M. Ouvaroff expose ce point de vue avec une véritable éloquence :

« On n'aura point étudié avec attention la vaste histoire de l'esprit humain dans le sens de ce merveilleux système, sans voir les parties, qui paraissent au premier abord les plus hétérogènes, se classer successivement et ne plus présenter que l'immense développement d'un même principe; et lorsqu'on joint les découvertes modernes aux notions des anciens, lorsque l'on remonte à l'origine des premières opinions philosophiques et religieuses, l'on se persuade jusqu'à l'évidence que c'est à l'Asie que nous devons les bases du grand édifice de la civilisation humaine. Déjà les seules parties éclairées du globe avaient emprunté à l'Orient ses principales notions et les avaient transformées en cultes plus ou moins variés, lorsque les sages de la Grèce vinrent s'instruire dans l'Inde. Frappés de l'imposante majesté de cette belle contrée, de l'antiquité de ses opinions, de la maturité de ses usages, ils y puisèrent leurs systèmes philosophiques et toutes leurs idées de discipline

et de morale. Si, d'un côté, l'Inde leur fournit les bases de leurs opinions philosophiques, la Phénicie et l'Égypte, colonie de l'Orient, leur prêtèrent leurs dieux symboliques et multipliés, qu'il adaptèrent à leurs habitudes locales. Ainsi la philosophie et la religion des Grecs s'élevèrent toutes deux sur des idées orientales; et lorsque les Romains, héritiers et imitateurs des Grecs, eurent reçu de ces derniers d'abord leur système religieux et ensuite toutes leurs opinions philosophiques, les idées orientales s'avancèrent vers l'Occident avec la puissance de Rome, et rencontrèrent souvent dans leur marche des idées déjà établies, également originaires de l'Orient, et qui, par des révolutions inconnues, s'étaient détachées de la mère patrie.

» Telle a été, en peu de mots, l'influence morale de l'Orient sur l'Europe.

» Son influence politique n'a pas été moindre; les bornes de cet écrit ne permettent pas de la développer; mais il suffit de nommer Mahomet, prophète, conquérant et poëte, qui, sorti des déserts de l'Arabie, menaça et l'empire qui tombait et la religion nouvelle qui venait de s'élever sur les ruines de toutes les autres. La terreur de ses armes répandit le culte nouveau qu'il voulut lui opposer, et qui envahit bientôt une grande portion du monde connu.

» Les principaux résultats du mahométisme furent pour l'Europe la chute du trône de Constantinople, les croisades et le séjour des Maures en Espagne.

» Si, d'un côté, Mahomet mit la liberté et les lois de l'Europe en péril, il fut aussi la cause indirecte, mais puissante, des grandes révolutions qui en changèrent la face. Le quinzième siècle, fruit de ces mêmes événements, fut l'époque d'un nouveau moyen d'influence de l'Orient sur l'Europe, influence paisible et formidable à la fois, qui fit naître tout à coup des ressorts jusque-là inconnus, et imprima aux idées humaines cet élan rapide et passionné qui produisit alors tant de grands hommes et tant de grandes choses. En effet, la découverte du cap de Bonne-Espérance changea toute l'organisation du monde politique : en ouvrant aux Européens la route de l'Inde, elle développa de nouvelles combinaisons de richesse et d'industrie, et contribua à rehausser l'éclat qui entoure le quinzième siècle. »

A ces considérations de politique et de morale M. Ouvaroff joint des considérations purement littéraires de la plus haute portée. Nous les citerons textuellement, car nous avons scrupule d'en altérer la forme en les soumettant à l'analyse :

« L'extension nouvelle donnée à l'étude des lan-

gues asiatiques doit renverser l'ancien système de *grammaire générale*. C'était une opinion assez reçue parmi les philosophes, que l'histoire de l'homme a commencé par un état de pure nature, état sauvage dans lequel ses facultés n'excédaient guère celles des brutes. Ils supposaient ensuite que, pressé par l'aiguillon de la nécessité, et passant successivement des besoins les plus simples aux notions les plus compliquées, il avait inventé la parole, et s'était formé un langage analogue à l'étendue de ses idées. Les matérialistes modernes s'épuisaient à deviner comment l'homme sauvage avait fait pour attacher la pensée à un son. Les uns lui faisaient prendre pour modèle les cris des animaux; d'autres, le chant des oiseaux; d'autres, enfin, une combinaison purement mécanique : chacun d'eux préférait de bâtir un système absurde à la honte de convenir que cette recherche était audessus de ses forces, et tous déduisaient de leurs systèmes que le premier âge de l'histoire de l'homme avait dû être une époque de ténèbres et de stupidité, résultat qu'ils croyaient un argument mathématique contre les livres sacrés.

» Tel était à peu près le principe qui servait de base à la grammaire générale; mais une métaphysique qui suppose des faits, et qui prétend disséquer les plus mystérieuses opérations de l'entende-

ment, ne pourra jamais satisfaire l'esprit humain. Tous les bons esprits s'étaient depuis longtemps révoltés contre ce système à la fois aride et romanesque que la raison repousse et qui ne séduit pas l'imagination. A chaque pas ils avaient vu, dans l'histoire de l'homme, les traces d'un état meilleur et les témoignages de la dégénération de l'espèce humaine. Les plus anciennes doctrines s'appuient sur cette idée. Toutes les traditions s'accordent en ce point, et ce souvenir, merveilleusement conservé par d'innombrables monuments, ce souvenir, adopté par les législateurs sacrés, modifié par les moralistes, célébré par les poètes, est en même temps un témoignage historique qui se lie d'une manière admirable à l'invention divine de la parole.

» Dans cette belle hypothèse, les premières notions transmises par la divinité avec la parole seraient des vérités simples, adaptées à l'état simple de la société humaine. Il est vraisemblable, en effet, que le premier emploi des facultés de l'homme eut pour objet, non d'orgueilleuses découvertes, mais des acquisitions relatives et prévues d'avance. L'âge d'or des poètes est le souvenir confus de cet âge meilleur qui, à l'aide des traditions, a été transmis jusqu'à l'époque des premiers témoignages positifs. Cet âge devait être caractérisé par la con-

naissance des notions primordiales, don aussi divin que la parole et renfermé en elle.

» Ces vérités primitives, partout uniformes, s'effaçaient à mesure que l'homme se détériorait. Elles disparurent entièrement, et lorsque des hommes inspirés voulurent ramener l'esprit humain à une morale digne de lui, ils puisèrent dans les traditions, soit orales, soit écrites, la mémoire de ces premières et éternelles vérités. Aussi les plus anciennes doctrines ont-elles toutes pour bases quelques-unes de ces notions fondamentales.

» C'est donc dans l'Orient, berceau de l'espèce humaine, par conséquent premier dépositaire des lumières primordiales, premier théâtre de l'état meilleur de l'humanité, premier témoin de sa décadence, qu'il fallut chercher les plus anciens débris de son histoire. C'est là que l'on trouva les faits les plus capables de détruire les systèmes des philosophes modernes. Lorsque les Anglais, maîtres de l'Inde, eurent mis au rang de leurs plus belles conquêtes celle de la langue sacrée des brahmes, on opposa aux romans des philosophes ce fait très-simple, constaté par l'observation, et généralement reçu maintenant : c'est qu'à mesure qu'on remonte davantage à l'origine des plus anciennes langues, on les voit se classer en principes clairs, méthodiques, et présenter un système grammatical

aussi parfait qu'il est donné à l'homme d'y atteindre. Il est difficile de disputer jusqu'à présent au sanskrit le droit d'antériorité; et l'opinion unanime accorde à ce bel idiome une simplicité et une régularité de formes, unies à une richesse d'expression, qui le mettent au-dessus de tous nos dialectes classiques.

» Ce fait très-simple de la perfection grammaticale des plus anciennes langues à leur origine se lie à nos traditions sacrées, et renverse tout le frêle échafaudage des matérialistes modernes. Il oblige de recommencer le grand édifice de la grammaire générale. Cette tâche importante prend maintenant une direction nouvelle, et ce sera en donnant un nouvel élan à l'étude des langues orientales que l'on hâtera le moment où la grammaire générale s'élèvera sur des faits à l'abri de tout esprit de système et de parti.

» On ne saurait trop s'appliquer à l'étude philosophique des langues, car elles sont les seuls monuments historiques du temps qui précède l'histoire. Étudier la langue d'un peuple, c'est étudier en même temps la série de ses idées. Plus une langue est parfaite, plus la nation qui la parle s'approche de la civilisation. L'étude analytique d'une langue nous initie au génie de la nation : la confrontation de plusieurs idiomes nous fait voir non-

seulement l'alliance qui subsiste entre eux, mais nous découvre encore à quelle époque appartient telle ou telle idée, si elle a son origine dans la langue même, ou si elle a été empruntée à tel autre peuple, qui peut-être a cessé d'exister. »

Ainsi donc c'est vers l'Asie que l'Europe intellectuelle doit désormais tourner l'ambition de ses conquêtes. Au long dédain qu'elle lui a témoigné, il est temps qu'elle fasse succéder l'enthousiasme. Déjà, le sol, remué par les travailleurs, les a réjouis par sa fécondité; il leur prodiguera de nouveaux trésors. Mais, pour que l'exploitation soit active et efficace, il faut, selon M. Ouvaroff, qu'elle soit fortement organisée; il faut qu'un vaste établissement s'élève, où toutes les branches des études orientales, individuellement cultivées, et en même temps concentrées en un système logique, marchent de front au but désiré.

Cette belle et riche idée a été réalisée en partie. Le sera-t-elle jamais complétement?

Il y a dans toutes les sociétés des époques d'action et de création, des époques de repos et de réflexion. Ainsi que le monde matériel, le monde politique et moral est enveloppé à son origine d'un informe chaos. Si, par la force de son verbe, il réussit à en dissiper les ténèbres et à se donner l'être, il tressaille d'une si grande joie qu'il se replie

longtemps sur lui-même pour se contempler et s'admirer. Mais l'inaltérable repos ne l'étreint dans ses bras que lorsqu'il a revêtu la forme suprême qui convient à sa destinée.

Certes, nous avons agi puissamment, nons avons créé de grandes choses; et toutefois nous voulons agir, nous voulons créer encore. Le torrent nous entraîne; point de repos, point de trêve.

Quand donc atteindrons-nous le terme de notre course?

Déjà les bases de l'humanité ont été posées, le mystère des civilisations a été éclairci, tout a été consacré : l'ordre, la fraternité, la paix du monde.

Si des trônes ont été abattus, si d'autres ont été ébranlés, c'est que d'immenses prévarications avaient été commises. La voix du peuple, qui est la voix de Dieu, a grondé dans l'espace, et l'expiation a été consommée.

Mais nous ne voulons point mourir au milieu des ruines; nous voulons vivre à l'ombre d'un édifice solide comme le bras de Dieu, éternel comme lui.

Quel sera le rôle de la science dans ce mouvement réorganisateur?

La science n'est-elle pas le guide, l'inspiratrice des nations?

Qu'elle remonte aux sources originelles, qu'elle se plonge dans le foyer divin pour en retirer les

principes de la puissance et de la vie, et que, pleine d'amour pour les sociétés qui se relèvent et qui sont altérées de grandeur et de vérité, elle vienne les déposer dans leur sein pour les animer et les vivifier. Ainsi, la science contribuera au salut de l'humanité, ainsi elle remplira dignement sa glorieuse et sainte mission.

Ces aspirations paraîtront étranges pent-être dans un temps où mugit la tempête. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, les bouleversements qui viennent de s'accomplir sont le prélude de l'ordre et du repos, car, en satisfaisant la justice, ils ont consacré le triomphe des plus nobles facultés.

Avons-nons vu la force matérielle frapper seule?

Non, c'est l'intelligence qui a tout conduit, c'est l'intelligence qui a vaincu.

Eh bien! quand l'intelligence est en avant, la science peut-elle craindre d'élever la voix, et de faire entendre ses oracles?

Lorsque M. Ouvaroff écrivait son Projet d'une académie asiatique, il avait affaire à une époque et à nne société qui ne manqnaient pas d'analogie avec les nôtres. Comme maintenant une grande révolution avait changé la face de la France, et la nation, fatiguée d'anarchie, aspirait à se réorganiser. Seulement, ce que le génie d'un seul accomplissait alors, le génie de tous l'accomplit aujourd'hui. Car

telle est la destinée des peuples de conquérir par le travail et par le temps ce que certains individus possèdent par inspiration.

Or, c'est au milieu de la société de l'empire que M. Ouvaroff se fait l'avocat de la science. Jamais, selon lui, le temps n'a été plus propice à l'étude des choses de l'Orient; et cette idée, qui peut-être semblerait un paradoxe sous une autre plume, il la revêt en la développant de toutes les clartés de l'évidence.

« S'il est vrai, dit-il, que nous soyons arrivés à l'une de ces époques qui ne sont pas inconnues dans l'histoire de la civilisation, époques où l'esprit humain, parvenu au dernier terme de son abondance productive, et ne pouvant plus suffire à la fermentation des idées, se replie sur lui-même pour recueillir de nouvelles forces par l'analyse de ses propres richesses, jamais la renaissance des études orientales ne pouvait rencontrer des circonstances plus favorables. Ce vif élan, cette force de produire, cette facilité de créer qui s'emparent quelquefois de l'esprit humain, ne caractérisent pas le siècle où nous vivons. L'activité de l'esprit, l'agitation et l'abus populaire des idées ont remplacé ces moments de verve et d'éclat où le génie, apparaissant comme un phénomène et par intervalles sur la scène du monde, laissait après lui de longs sillons de lu-

mière, et semblait réunir sur quelques têtes privilégiées la somme d'esprit et d'idées répandue maintenant sur une grande portion de la race humaine. Ces parcelles peuvent jeter encore quelques lueurs, mais ne se concentrent plus en foyer. Les ouvrages du génie, qui portent l'empreinte de la force et de la durée, ont dû nécessairement faire place aux combinaisons de l'esprit, éphémères et subtiles comme lui. Il est plus d'une époque semblable dans les annales de l'histoire. Lorsque la Grèce se fut épuisée en grands hommes de tout genre, l'un des derniers d'entre eux, Platon, fit une révolution totale dans tous les esprits. En donnant un mouvement nouveau aux idées, en développant la faculté d'analyser, en multipliant des aperçus où le génie n'avait vu que des masses, en propageant une foule de lumières jusqu'alors ensevelies, en revêtant ses propres idées de tont le charme d'une imagination poétique, il devint l'intermédiaire entre les siècles du génie et l'ère de l'esprit. Longtemps après Platon, son école s'empara de toutes les branches des connaissances humaines. Elle se modifia sous toutes les formes. Ce fut une fermentation générale dans les idées, qui ressemblait assez à l'époque où nous vivons, à la différence près que le platonisme, se répandant dans un moment où tout indiquait un changement général, où tous les cultes

étaient usés, où tous les principes tendaient à une réforme universelle, dut nécessairement se porter en avant, pressentir, diriger la révolution que tout annonçait, et employer sa sagacité, non à l'investigation des monuments de l'antiquité, mais à l'analyse des idées nouvelles et des résultats qu'elles faisaient naître. Nous autres, cependant, fatigués des sanglants excès commis au nom de l'esprit humain, nous ne sommes point placés dans l'attente de l'une de ces commotions qui le renouvellent. C'est à défendre d'immenses débris, à reconstruire, et non à bâtir un nouvel édifice que nous sommes appelés. Les mêmes motifs qui précipitaient en avant la direction du platonisme (dont toutes nos idées actuelles sont encore plus au moins imprégnées) doivent nous décider à reporter sur l'antiquité la masse des lumières répandues maintenant avec profusion sur l'Europe. Ce serait à la fois donner un sage emploi à l'agitation des esprits, et rendre à la civilisation européenne l'important service de déterminer les bases de sa généalogie. Et quel autre objet de curiosité peut valoir à cet égard l'étude de l'Asie? Lorsqu'on aura propagé davantage la connaissance de ce vaste et merveilleux pays, peut-être trouvera-t-on un fil dans le labyrinthe de l'esprit humain ; peut-être découvrira-t-on des sources anciennes, oubliées, ensevelies sous des dé-

combres, mais qui pourront lui redonner une force et une fraîcheur nouvelles, présages assurés de ces grandes époques qui immortalisent la présence et les productions du génie. »

Le Projet d'une académie asiatique avait eu un assez beau succès pour exciter M. Ouvaroff à poursuivre ses travaux.

En 1812, il publia un Essai sur les mystères d'Eleusis.

C'est une chose remarquable que presque tous les hommes qui ont fortement étudié débutent par la critique. De tous ces monuments qu'ils ont explorés, de tous ces oracles qu'ils ont consultés, s'élève, ce semble, un concert harmonieux qui retentit dans leur âme, et dont ils sont impatients de reproduire les accents. Hommage instinctif de reconnaissance envers ceux qui ont été leurs maîtres. C'est, du reste, un principe de nouvelle force que de se replier ainsi sur son passé pour se pénétrer encore de sa vie, pour en exprimer jusqu'à la dernière séve.

Les esprits superficiels dédaignent ce labeur. Ils aiment mieux produire pour leur propre compte et sans appui étranger.

On sait à quelle chute la plupart aboutissent.

Un début sérieux dans la carrière des lettres est toujours un écueil pour un esprit jeune et richement doué. Plus, en lui, les facultés sont élevées, et plus

elles débordent. L'imagination, les passions déjà si fougueuses de leur nature trouvent dans la verdeur de son âge un nouvel élément d'effervescence.

Les excès menacent.

Voyez-vous le rêve doré lutter contre la réalité sévère, la sagesse de l'âme détrônée par l'émotion du cœur et des sens!

Et, dans le domaine de l'intelligence, n'est-ce pas encore le jeune homme qui prend toujours le plus rapide essor? Où sont les obstacles? Il les a brisés; le voilà qu'il s'élève glorieux vers les régions du soleil.

Mais de ces hauteurs où il s'est placé pour juger les êtres, quelle appréciation va descendre? Étranger à une foule de détails qu'il n'a pu encore approfondir, le jeune homme ne jugera qu'imparfaitement l'ensemble, ou plutôt, se fixant à un point de vue qui le charmera davantage, il calquera tout sur ce type isolé, et du faisceau de ses impressions fugitives, fera surgir une théorie, belle sans doute, et empreinte d'un remarquable talent, mais qui n'aura de réalité que dans son audacieuse imagination.

Le jeune homme est essentiellement généralisateur.

Car la science n'a point assez pénétré ses facultés.

Le travail sérieux de la critique est un puissant

contre-poids à ces écarts. En même temps que le talent y trouve un exercice qui le développe, il y trouve une règle qui le modère. Son action en devient plus forte, son élan plus sûr. Certains esprits, il est vrai, redoutent de s'engager sous ses lois, persuadés qu'ils y perdraient toute liberté, toute initiative. Ces esprits-là sont faibles. A ceux qui sont forts, la critique n'impose point de chaînes.

En effet, il ne s'agit point ici de cette critique secondaire qui ne se nourrit que d'aliments déjà triturés. Celle dont nous parlons se pose tout d'abord en face du génie; et, soit qu'elle étudie les doctrines d'un peuple, soit qu'elle analyse les idées d'un homme, elle laisse toujours à l'écrivain la libre jouissance de ses facultés, en les grandissant encore de toute l'importance du sujet qu'elle offre à ses méditations. De cette critique supérieure, l'action modératrice est insensible. Comme elle traduit devant l'écrivain les types immortels du beau, elle l'en pénètre tellement qu'il s'identifie sans effort à leur nature, qu'il en fait l'âme et le principe de sa vie, en sorte que, dans les explosions mêmes les plus indépendantes de son génie personnel, il y demeure instinctivement fidèle.

Dans son Essai sur les mystères d'Eleusis, M. Ouvaroff nous offre un remarquable exemple de cette haute critique. Il nous montre aussi comment l'écri-

vain supérieur, libre de choisir son sujet, s'arrête toujours à celui qui présente le plus de fécondité à l'investigation, le plus de grandeur à la pensée.

L'Essai sur les mystères d'Eleusis fut adressé par l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'accueillit favorablement. M. Boissonnade et le baron Sylvestre de Sacy en publièrent même une édition spéciale, qu'ils accompagnèrent des éloges les plus flatteurs, ce qui engagea M. Ouvaroff à revoir son œuvre et à la compléter par plusieurs additions importantes.

Le sujet des Mystères a exercé la critique d'un grand nombre d'écrivains anciens et modernes. Combien d'opinions diverses, combien de doctrines contradictoires n'a-t-il pas soulevées? Au lieu de répandre la lumière sur ce chaos, la plupart n'ont fait que l'envelopper de plus épaisses ténèbres; à tel point que la science, qui paraît être le premier comme le dernier mot de l'antiquité, restera peut-être éternellement ensevelie au fond de l'abîme.

M. Ouvaroff ne traite point la question dans son ensemble; il n'en examine qu'un seul côté, mais ce côté est le plus important, parce qu'il est le plus pratique : il s'agit des rapports religieux et philosophiques qui existaient entre les mystères et le polythéisme.

Qu'est-ce donc que les mystères?

« On a compris sous ce nom, dit notre auteur, une foule d'institutions religieuses très-différentes entre elles, et qui n'ont point eu une origine commune. On a mis ainsi au nombre des mystères les cérémonies des Dactyles, des Curètes, des Corybantes, des Telchines, etc., et les initiations plus modernes de Mithras et d'Isis; une étude sérieuse de cette branche de l'antiquité semble prouver cependant qu'il n'y avait guère de rapports entre ces sectes religieuses et les mystères de Cérès, célébrés à Éleusis. On n'a pas même déterminé encore l'analogie qui subsistait entre les mystères des dieux Cabires à Samothrace et ceux d'Éleusis.

» Dans tout l'ensemble des institutions auxquelles on a donné le nom de mystères, ceux d'Éleusis tiennent le premier rang. Également imposants par leur origine et leurs résultats, seuls ils se trouvaient en relation avec la source primitive des idées religieuses; seuls ils formaient la mysticité du polythéisme. Jamais les anciens n'ont entendu autre chose, sous le nom de mystères, que les Éleusinies. Le reste, à peu d'exceptions près, n'était, dans l'origine, que les pratiques mystérieuses de jongleurs barbares, dont la mission se bornait à s'emparer de la crédulité d'un peuple alors à demi sauvage; et, plus tard, de charlatants adroits qui, à l'aide de cérémonies obscures et étrangères, crurent pou-

voir empêcher la chute d'une religion qui croulait de toutes parts. »

Ainsi donc, faisant abstraction de toutes ces institutions éparses auxquelles on a prostitué le nom de mystères, M. Ouvaroff les concentre exclusivement dans les Éleusinies. Ce sont en effet les seuls que l'antiquité ait universellement reconnus, les seuls dont les Pères de l'Église et les écrivains profanes aient vanté l'excellence et dénoncé la corruption, les seuls auxquels on ait attribué une origine lumineuse et pour lesquels on ait invoqué les traditions de l'Égypte et de l'Orient.

Mais, autre question obscure, c'est l'époque de leur fondation. M. Ouvaroff émet à ce sujet, sur les poëmes d'Homère et d'Hésiode, des observations qui méritent d'être citées :

« Les poëmes d'Homère sont, sans contredit, les plus anciens documents de l'histoire de la Grèce. Nulle part il n'y nomme les mystères; bien plus, il ne se trouve dans Homère aucune trace d'idées mystiques. Il ne s'élève même jamais à cette notion abstraite de la destinée qui fut l'âme de la tragédie grecque. Sa théologie est antérieure à toutes les combinaisons métaphysiques. Tout porte dans Homère le vrai caractère de la poésie primitive, livrée encore à l'harmonie musicale des mots et au charme des premières impressions. Jamais on n'of-

frit à l'esprit humain un tableau plus enchanteur de sa jeunesse. Partout, dans la simplicité des idées homériques, on sent le germe de la force qui sommeille, comme on devine, dans la grâce de l'enfance, les proportions vigoureuses de l'homme fait.

» Ces qualités, qui, de tout temps, ont fait d'Homère les délices des peuples éclairés, présentent une difficulté historique presque insoluble pour l'historien des mystères anciens. On a vu l'incertitude qui règne au sujet de ceux d'Éleusis : les témoignages les plus authentiques s'accordent toutefois à reculer l'époque de leur fondation jusque dans les siècles fabuleux; et cependant Homère, le premier historien des Grecs, non-seulement n'en fait pas mention, mais porte encore l'empreinte d'un ordre d'idées entièrement opposé. On chercherait en vain à persuader que le goût ait été alors déjà assez délicat, et les règles poétiques assez déterminées, pour que le poëte eût éloigné à dessein de l'épopée toute idée ou toute allusion métaphysique : cette considération est d'autant plus frivole qu'une ligne de démarcation tracée autour de l'épopée n'est ni dans le génie d'Homère ni dans celui de son siècle. Quelle qu'ait été l'idée attachée alors à l'épopée, Homère ne s'astreint pas servilement aux bornes d'un genre. Il embrasse son siècle et la nature; et, supposé qu'une peinture des mys-

tères anciens ne fût point entrée dans son sujet, on ne manquerait pas d'y retrouver au moins la trace de quelques idées métaphysiques, si elles avaient eu cours de son temps.

» Un témoignage d'un grand poids, et qui prouve également que les mystères de la Grèce, quels qu'aient été leurs fondateurs et l'époque de leur établissement, sont véritablement postérieurs au siècle d'Homère, c'est celui d'Hérodote, qui dit qu'Homère et Hésiode ont les premiers donné aux Grecs leurs théogonies, et que les premiers ils ont déterminé les noms, le culte et les images des dieux [1]. Il ne faut pas prendre à la lettre cette assertion. Il est clair que la manière dont Homère fait agir les dieux présuppose un système déjà connu et lié. Mais Homère et Hésiode ont régularisé ce système; ils ont réuni un grand nombre de traditions éparses, de *mythes* isolés, et, sous ce rapport, ils ont exercé une partie des fonctions que leur attribue Hérodote. L'autorité de ce fameux passage a déjà été vivement contestée. Elle a été surtout attaquée par les écrivains qui ont voulu démontrer l'existence d'Orphée et en faire le fondateur des mystères. Il n'est pas douteux qu'Orphée n'ait exercé une grande influence sur

[1] Herodot. l. II, c. 53.

les idées religieuses des Grecs; et ce fait n'en serait pas moins vrai quand on se rangerait même de l'avis d'Aristote, qui, au rapport de Cicéron [1], a soutenu que jamais Orphée n'a existé; car, si le nom d'Orphée n'est que la dénomination collective de tous les fondateurs ou réformateurs des mystères, les actions qu'on lui attribue, telles que la fondation des mystères de Samothrace ou de ceux de Bacchus [2], n'en sont pas moins des faits réels et historiques. Orphée était déjà fort peu connu dans l'antiquité. Les plus habiles critiques se sont déclarés contre les fragments transmis sous son nom (*g*) : mais les mystères de Samothrace qu'on lui attribue avaient une grande conformité avec quelques cérémonies égyptiennes; et cette conformité sert à corroborer l'opinion généralement répandue d'un voyage d'Orphée en Égypte. Dès la plus haute antiquité, les Égyptiens exerçaient à peu près le monopole des idées orientales. Pour accorder donc la transmigration des mystères de l'Égypte et le silence d'Homère et d'Hésiode (*h*), on est obligé de placer l'époque du développement des rites apportés de l'Orient après le siècle d'Homère, ou du moins après la guerre de Troie; car ce ne fut qu'après cette guerre et du sein des dis-

[1] *De Nat. Deor.* I, cap. 38.
[2] Diod. l. I, cap. 96. Apollod. I, cap. 38.

sensions civiles que la Grèce commença à s'organiser en gouvernements réguliers. L'âge héroïque offre encore cette incertitude politique que la nature place entre la vie nomade et la division rigoureuse des castes; incertitude qui déploie la dignité et l'énergie de l'homme, mais qui ne lui inspire pas le besoin de rentrer au dedans de lui-même.

» L'époque du véritable accroissement des mystères paraît donc être le moment où furent fondées les principales républiques de la Grèce. L'ère républicaine avait succédé à l'âge héroïque en même temps que la poésie lyrique et dramatique avait remplacé l'épopée; et comme, chez les anciens, tous les éléments de l'existence morale et physique des peuples avaient entre eux une connexion intime, Hésiode peut être considéré comme moyen terme entre ces deux grandes époques. Les notions religieuses avaient déjà pris une marche plus analogue au maintien de la société; et comme il est impossible de croire que la poésie grecque se fût élevée sans gradation jusqu'à la perfection d'Homère, de même il ne sera guère aisé de prouver que les mystères aient acquis toute leur extension d'une manière spontanée et arbitraire, dans un siècle où rien n'en indique le besoin. Des institutions transplantées ne peuvent prospérer qu'après s'être depuis longtemps identifiées avec le sol qui les a

reçues; et avant de nous en rapporter au chronologiste qui prétend déterminer l'époque d'un grand événement dans l'antiquité, consultons le philosophe qui calcule si cet événement est en rapport avec ces immuables lois de la nature, que les hommes ne peuvent ni modifier ni détruire. »

Dans ces pages que nous venons de lire, M. Ouvaroff nous laisse entrevoir sa pensée sur l'origine orientale des mystères. Ceci est d'accord avec les priviléges merveilleux qu'il attribue à l'Orient, dans son PROJET D'UNE ACADÉMIE ASIATIQUE. Plus loin, il se prononce ouvertement, et cette opinion, déjà accréditée par des considérations générales de la plus haute importance, tombe presque dans le domaine de l'évidence, à l'appel d'un document nouveau qui atteint spécialement la matière.

« Cependant, de toutes les découvertes nouvelles qui constatent la grande influence de l'Orient, la plus importante, celle qui a le plus de rapport à l'objet de cet Essai, est consignée dans le cinquième volume des mémoires de la Société Asiatique : « Lorsque la célébration des mystères à Éleu» sis était terminée, on levait l'assemblée, en disant » Κόγξ ὄμ πάξ (*Konx om pax*). Ces paroles mysté» rieuses, regardées jusqu'à présent comme inex» plicables, sont *sanscrites*. Les Brahmines s'en » servent encore à la fin de plusieurs cérémonies

» religieuses. Dans la langue des dieux (car c'est
» ainsi que les Indiens nomment la langue de leurs
» livrés sacrés), on exprime ces mots par *Kanska*,
» *Om Pakscha.*

» *Kanska* signifie le sujet de nos vœux les plus
» ardents.

» *Om* est ce fameux monosyllabe que les Indiens
» emploient au commencement et à la fin de leurs
» prières et de toutes leurs cérémonies.

» *Pakscha* correspond parfaitement au vieux mot
» latin, *vix, vices.* Il signifie changement, tour,
» file, rangée, travail périodique, devoir, vicissi-
» tudes de la fortune. On le prononce en versant
» de l'eau en l'honneur des dieux et des Pitris
» (mânes).

» Nous trouvons dans Hésychius que ces mots
» se prononçaient tout haut en Grèce à la conclusion
» de toutes les cérémonies importantes, soit reli-
» gieuses, soit civiles; que, lorsque les juges, après
» avoir entendu une affaire, donnaient leurs voix,
» en jetant des cailloux de différentes couleurs
» dans une boîte, le bruit du caillou qui tombait
» s'appelait de l'un de ces trois noms, ou même de
» tous les trois; probablement, du mot *Pakscha*,
» parce que le juge avait opiné à son tour.

» Lorsque des avocats devaient parler devant
» un tribunal, on leur accordait deux ou trois

» heures, suivant le contenu de l'affaire. Pour cet
» effet, on avait arrangé une clepsydre, qui, après
» l'heure écoulée, faisait un certain bruit, auquel
» on donnait le nom de *Pakscha :* ce mot se pro-
» nonçait *Vakhs*, et en langue vulgaire *Vakt;* de là
» le vieux mot latin *vix.* »

» Cette belle découverte de Wilford non-seulement fixe la véritable origine des mystères, mais nous fait voir encore les intimes et nombreux rapports qui avaient entretenu l'influence des idées orientales sur la civilisation de l'antiquité. Il n'est pas nécessaire de déduire ici tous les résultats de l'explication donnée par Wilford. Tout homme impartial verra dans l'Orient le berceau des traditions religieuses et des disciplines philosophiques. Nous sommes loin de posséder tous les matériaux que nous pourrions espérer d'acquérir : mais quelle clarté n'ont pas répandue déjà les recherches faites depuis une vingtaine d'années! et qui ne formera pas le vœu que l'attention de l'Europe entière se porte sur cette littérature asiatique, source de toutes nos connaissances? »

Nous voici maintenant aux prises avec d'autres problèmes. Quel a été le mode d'établissement des mystères, leur forme extérieure et l'objet réel de leurs initiations? Ici la conjecture fait presque toujours place à la certitude. Pour se rendre plus fort,

M. Ouvaroff arme tout ce qu'il peut de philosophie et d'érudition. Les Pères de l'Église, les écrivains sacrés, les oracles païens, les poëtes, les penseurs, les historiens : à tous il demande lumière et conviction. Mais, au milieu de tant d'idées disparates, de tant de contradictions flagrantes, qu'il est difficile de faire jaillir un rayon véritablement pur! Le secret des mystères n'a-t-il pas été enseveli avec eux sous les ruines de leurs sanctuaires? Qui donc animera ces débris? qui fera parler cette poussière? S'il en est qui les condamnent, quel autre aura le droit de les justifier?

Cependant M. Ouvaroff se prononce en leur faveur. Remontant à l'Orient, d'où ils sont venus, il montre que, dans ces régions privilégiées, la splendeur des lumières primitives ne s'était jamais obscurcie tout à fait, et que c'étaient les rayons échappés de ce foyer qu'on découvrait aux initiés d'Éleusis.

Cette hypothèse, défendue par un grand nombre d'auteurs, M. Ouvaroff la soutient de son côté d'une manière brillante et neuve. Certes, quand on prend ainsi en main la cause de l'humanité, on est bien près de ravir tous les suffrages.

A ceux qui objectent le mépris que les philosophes grecs affectaient pour les mystères, M. Ouvaroff répond ainsi :

« Pour sentir combien l'opinion des philosophes grecs était suspecte sur cet article, il ne faut pas perdre de vue que la philosophie était en Grèce une véritable puissance. Ayant contracté l'obligation hardie de déchirer le voile de la nature, pouvait-elle s'accommoder de l'obscurité mystique que les initiations répandaient sur les vérités les plus importantes? La philosophie grecque était analytique dans son principe. Les opinions les plus opposées tendaient au même but; et, comme toutes les connaissances des anciens, pour être admises dans le système général, devaient présenter une application locale et acquérir un degré de vie, l'union de la philosophie et de la mysticité devenait impossible. Les Grecs, qui ont porté au plus haut degré l'art de populariser la science, ne renfermaient pas, comme nous, la philosophie dans les limites étroites d'un livre ou d'un cabinet; ils agitaient les grandes questions morales en présence d'un peuple qui prenait un vif intérêt à ces débats; la rivalité des systèmes ne permettait pas d'ailleurs de laisser dans un demi-jour respectueux les grands problèmes théogoniques et cosmogoniques dont on exigeait la solution. Cette direction, peu propre peut-être aux véritables progrès de la philosophie, favorisait singulièrement la poésie et l'éloquence. Mais, depuis que l'invention de l'imprimerie a détrôné la parole,

les connaissances humaines ont pris une marche inverse. La philosophie, reléguée dans le silence du cabinet, est devenue spéculative. Maintenant elle peut reconnaître l'existence des vérités qu'elle ne saurait démontrer; un peuple brillant et éclairé ne l'oblige plus de descendre dans l'arène; l'intérêt général ne suit plus ses recherches. L'éloquence et la poésie, comme elle rejetées de la vie ordinaire, n'ont pas pu, comme elle, tourner cette exclusion à leur avantage; et plus la masse de nos connaissances empiriques augmente avec les siècles, plus nous nous éloignons de cet âge où la philosophie, la poésie et l'éloquence influaient de concert sur un peuple si heureusement organisé, qu'il rendait des honneurs divins à la beauté, suivait en foule Platon, et se levait tout entier dans ses théâtres, quand un vers mal prononcé frappait ses oreilles. »

Mais déjà l'heure fatale avait sonné, la corruption s'était glissée jusqu'au fond des sanctuaires, les mystères étaient avilis. M. Ouvaroff décrit cette nouvelle phase de son sujet avec une telle richesse de pensées et de style que nous ne saurions nous résoudre à l'abréger par une analyse. Voici le texte :

« Par une fatalité attachée aux choses humaines, même aux plus saintes, les mystères ne se conservèrent pas longtemps dans toute leur pu-

reté. Bientôt l'initiation ne devint qu'une vaine cérémonie, l'abstinence fut violée presque ouvertement; les gouvernements spéculèrent sur la piété des initiés. Nous apprenons par le témoignage d'Isée et de Démosthène que, déjà de leur temps, on avait admis des courtisanes à l'initiation; et, si nous en croyons les témoignages des Pères, une corruption horrible s'était emparée du sanctuaire d'Éleusis.

» Cependant, avant de succomber, les mystères eurent une époque brillante, quoique absolument inattendue, et prirent un nouvel aspect. C'est sans doute l'un des moments les plus intéressants de leur histoire. Un tableau rapide de cette époque terminera cette section.

» Nous avons vu que les mystères religieux des Grecs formaient la véritable essence du polythéisme, sans en altérer les formes extérieures. Il semble au premier coup d'œil que des vérités morales d'un ordre supérieur, et ce long amas de doctrines symboliques et populaires, d'abus invétérés, de pratiques licencieuses, ne pouvaient guère s'accorder ensemble : si cependant l'on approfondit les objets, on voit que rien n'était aussi compatible que la connaissance de quelques vérités primordiales, réservée à un petit nombre d'élus, et l'ignorance de la multitude. La double doctrine, divisant égale-

ment la religion et la philosophie des anciens, formait la base de ce système qui réunissait tous les contraires, et donnait un ensemble solide aux éléments les plus hétérogènes. Il faut se persuader d'ailleurs que les idées naturelles sur l'unité de Dieu et sur l'immortalité de l'âme étaient beaucoup plus répandues qu'on ne le suppose; mais le peuple se laissait entraîner par l'antiquité des pratiques du polythéisme, et suivait aveuglément la route que signalaient à ses yeux les prestiges de l'autorité et du génie.

» Lorsque le polythéisme se vit investi de toutes parts, il essaya encore de se défendre. Avant de succomber, il voulut combattre le christianisme avec ses propres armes; et, comme la religion nouvelle s'adressait à la fois à toutes les facultés intellectuelles de l'homme, les adhérents du polythéisme voulurent ennoblir leur croyance par une dignité morale qu'elle n'avait jamais eue, et lui supposèrent un but entièrement opposé à son caractère. Pour cet effet, ils rassemblèrent tout ce qui portait une apparence de mysticité, et en formèrent un ensemble qui fit prendre au polythéisme une physionomie absolument nouvelle. La philosophie entra dans la conspiration générale, ou plutôt la dirigea; mais tous ces efforts furent vains, et ne réussirent qu'à rehausser le triomphe de la religion chrétienne.

» On se tromperait, en ne voyant dans l'histoire de l'éclectisme d'Alexandrie qu'un tissu de manœuvres obscures et de doctrines isolées. Ce fut l'un des principaux ressorts d'un système conçu avec habileté, embrassé avec ardeur, transmis de secte en secte, de génération en génération. Sur le trône du monde, Marc-Aurèle fut le héros, Julien le martyr de ce système. Dans les écoles des philosophes, ses principaux appuis furent Apollonius de Tyane, Ammonius Saccas, Jamblique, Celse, Porphyre, Proclus, et surtout Plotin, qui abusa tant de sa brillante imagination. Dans le vaste plan tracé pour s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, rien de ce qui pouvait le faire réussir n'avait été négligé. Les éclectiques non-seulement voulurent rétablir l'ancienne autorité du temple d'Éleusis, mais introduisirent encore de nouveaux mystères inconnus ou inusités jusque-là. Ceux de Mithras, ignorés en Grèce, parurent à Rome sous Trajan, environ l'an 101 de Jésus-Christ. Comme tous ces efforts n'avaient qu'un seul but, on eût soin d'emprunter au christianisme la plupart de ses cérémonies. On y ajouta les épreuves les plus terribles, et l'on prétend même que le sang coula dans la caverne de Mithras. Adrien défendit les sacrifices humains; mais Commode fut accusé d'y avoir sacrifié un homme. On représentait dans ces mys-

tères plusieurs cérémonies symboliques. Un fragment de Pallas, rapporté par Porphyre[1], nous apprend que ces représentations avaient principalement pour objet les différentes transmigrations de l'âme et son séjour sur la terre. Le culte d'Isis avait pénétré en Grèce, et la déesse égyptienne y était, du temps de Pausanias[2], connue sous son véritable nom. Mais les mystères isiaques, qui fleurirent à Corinthe et à Rome sous les empereurs, étaient fort différents des anciens mystères de Saïs. Apulée[3] nous a conservé les plus grands détails sur une de ces fêtes que les Romains nommaient *Isidis navigium*. Les Éleusinies paraissent avoir été le modèle sur lequel on avait calqué les mystères d'Isis, du moins sous le rapport des pratiques extérieures; mais ce fut surtout aux cérémonies orphiques que l'on donna alors une extension considérable. Les platoniciens ne dédaignèrent pas de se joindre aux orphiques, et cette secte fit de grands progrès dans les premiers siècles du christianisme. Proclus, dans son commentaire sur le Timée et dans sa théologie platonicienne, entreprit même de montrer que la doctrine de Platon était la même que celle des orphiques.

[1] Porphyr., *de Abst.*, l. IV, § 16.
[2] *Phoc.*, cap. 32.
[3] *Metamorph.* XI.

» Il serait cependant assez difficile de réunir sous un seul aspect les différentes destinations données par les platoniciens aux mystères d'Éleusis, alors absolument dégénérés. Il paraît qu'ils faisaient regarder l'*Époptée* comme une espèce de théologie physico-mystique, et que, comme les stoïciens, ils y cherchaient plutôt la nature des choses que la nature des dieux [1]. D'un autre côté, ils expliquaient aussi l'*Epoptée* par des moyens théurgiques, se servant tantôt de cette hiérarchie d'intelligences ou de génies subordonnés les uns aux autres, dont Platon avait fait mention, et tantôt d'idées purement mystiques. Un passage de Porphyre, rapporté par Eusèbe [2], suffira pour donner une idée de la manière dont ils expliquaient quelquefois les symboles : « Dieu étant un principe lumineux qui réside au milieu du feu le plus subtil, il reste à jamais invisible aux yeux de ceux qui ne s'élèvent pas au-dessus de la vie matérielle. C'est pourquoi la vue des corps transparents, tels que le *cristal*, le *marbre de Paros* et même l'*ivoire*, ramène à l'idée de la lumière divine, comme la vne de l'*or* ramène à l'idée de sa pureté; car l'or ne saurait être souillé. Quelques-uns ont pensé qu'une *pierre noire* désignait l'invisibilité de l'essence divine. On

[1] Cicer., *de Nat. Deor.*, l. I, cap. 42.
[2] *Præp. evang.*, l. III, cap. 7.

a représenté la divinité sous une forme humaine, pour exprimer la raison suprême; on l'a représentée belle, car Dieu est la source de la beauté; de différents âges, et en attitudes différentes, soit assise, soit debout; de l'un ou de l'autre sexe, vierge ou adolescent, époux ou épouse, afin d'en marquer toutes les nuances. Ensuite on a attribué aux dieux tout ce qui est lumineux; la *sphère* et tout ce qui est sphérique, à l'univers, au soleil et à la lune, quelquefois à la fortune et à l'espérance. On a rapporté le *cercle* et toutes les figures circulaires à l'éternité, aux mouvements qui s'opèrent dans le ciel, aux cercles et aux zones qui s'y trouvent; les *sections des cercles*, aux phases de la lune; les *pyramides* et les *obélisques*, au principe igné, et par là aux dieux du ciel. Le *cône* désigne le soleil; le *cylindre*, la terre; le *phallus* et le *triangle*, symbole des parties naturelles de la femme, désignent le germe et la génération.

» La plupart de ces symboles, au rapport de saint Clément d'Alexandrie[1], appartenaient aux mystères d'Éleusis. On voit que le fond de la doctrine des platoniciens était un système de théurgie, dans lequel il ne faut pas chercher la précision philosophique. Cette doctrine, ne pouvant s'accommoder

[1] *Coh. ad Gentes*, p. 17.

des bornes d'un système régulier, présente, en général, une grande fluctuation d'idées. Il faut considérer ce que l'on trouve dans les écrits des principaux éclectiques sur les anciens mystères, comme des opinions individuelles, qui se laissent varier et interpréter à l'infini, mais qui tendent sans cesse au même but. Qu'il nous suffise d'avoir fait ce rapprochement. C'est à une histoire raisonnée du polythéisme qu'il est réservé d'éclairer par degrés la filiation qui subsiste entre les mystères établis à la naissance du polythéisme et les derniers systèmes philosophiques qui précédèrent sa chute, entre le sanctuaire d'Éleusis et l'école des éclectiques d'Alexandrie.

» Sous le rapport philosophique, le platonisme nouveau n'était qu'une image très-imparfaite de la doctrine de Platon. Quelques-unes de ses idées s'y retrouvaient encore, mais dénaturées, et détournées de leur véritable signification [1]. En les ramenant, comme le firent les éclectiques, aux idées orientales, c'était, sans contredit, les ramener à leur véritable source; mais ce retour même devait altérer la pureté des conceptions philosophiques de Platon. On en fit un mélange bizarre avec le culte

[1] M. DE GÉRANDO, *Hist. compl. des syst. de phil.*, tome I, p. 193.

de la lumière, le système des émanations et la doctrine de la métempsycose. On personnifia les abstractions du philosophe grec; le monde fut peuplé d'une foule d'agents intermédiaires. On érigea en principe la faculté attribuée à l'entendement humain de se saisir des vérités éternelles sans démonstration et sans pouvoir s'en rendre compte. Ce principe, vrai à quelques égards, fut ici une source féconde d'erreurs de tout genre. L'esprit humain, égaré par l'enthousiasme, s'occupa moins de la connaissance de la vérité que du mode des relations tant avec Dieu qu'avec ses agents subalternes. On pourrait même dire que les nouveaux éclectiques, qui nommaient plus souvent Platon que Pythagore, se rapprochaient davantage de ce dernier et de son école; et en effet, elle devait leur plaire. Ceux qui se trouvaient à la tête du système dominant s'accommodaient de l'austérité des préceptes pythagoriciens et du mystère qui les couvrait; mais ils employaient l'autorité du nom de Platon, et jamais cette autorité ne fut plus imposante. Disciples très-infidèles de l'académie, les Platoniciens voulurent aussi s'approprier l'empirisme sévère d'Aristote : et de ce mélange résulta un système bizarre, obscur, plein d'imagination et de poésie, qui fut la dernière forme du polythéisme, et qui succomba avec lui.

» Il n'est pas douteux, comme nous venons de le dire, que l'école d'Alexandrie ne se soit fort éloignée de la doctrine de Platon, et qu'en outre-passant les limites des spéculations rationnelles, elle ne se soit égarée dans un dédale dont nous chercherions en vain à découvrir l'issue : mais, en blâmant les excès dans lesquels sont tombés les éclectiques d'Alexandrie, il faut encore leur rendre la justice que mérite une heureuse et rare combinaison de force, d'imagination, de sagacité et de génie. Il est évident que, placés au milieu de tous les trésors accumulés par les Ptolémées, et devenus, pour ainsi dire, les héritiers de la civilisation ancienne et les précurseurs des lumières nouvelles, les Platoniciens ont formé une éclatante époque dans les annales de l'esprit humain. Il faut surtout les étudier sous le rapport des idées orientales dont leurs écrits sont pleins : heureux si l'esprit de système et l'amour du paradoxe ne les eussent trop souvent engagés à corrompre les sources vénérables dans lesquelles ils n'ont cessé de puiser! Une étude assidue de la philosophie mystique des Indiens, des Arabes et des Persans, combinée avec de nouvelles recherches sur la philosophie platonicienne, produirait sans nul doute de grands résultats, et nous ferait saisir peut-être la chaîne invisible, mais puissante, qui lie entre elles ces

doctrines singulières que nous sommes habitués à ne considérer qu'isolément, et qui, par là même, nous semblent presque incompréhensibles.

» Il serait également fort injuste de croire que, dans cette grande fermentation d'idées, la religion chrétienne se fût toujours trouvée en opposition avec la philosophie. Jamais, au contraire, il n'y eut une époque plus honorable pour cette dernière que l'histoire du christianisme jusqu'au concile de Nicée. L'impulsion donnée par les Platoniciens avait propagé le goût des études philosophiques. Presque tous les premiers Pères de l'Église ont été accusé d'avoir *platonisé*. La plupart d'entre eux ont pensé que Platon avait eu connaissance des livres sacrés; mais, sans nous livrer à l'examen de ces opinions si répandues, nous ne les considérerons elles-mêmes que comme une preuve positive que la religion chrétienne n'a jamais persécuté la véritable philosophie; et qu'elle n'a pas cessé, au contraire, de vouloir s'en rapprocher.

» Nous allons terminer en résumant en peu de mots l'idée principale de cet écrit : nous avons essayé de prouver que les mystères religieux de la Grèce, loin d'être de vaines cérémonies, renfermaient effectivement quelques restes des traditions antiques, et formaient la véritable doctrine *ésotérique* du polythéisme. Lorsque le polythéisme,

près de sa chute, voulut encore combattre la religion chrétienne, il réveilla, fidèle à sa double doctrine, d'une part, tout ce que les mystères avaient de plus imposant; de l'autre, tout ce que la philosophie offrait de plus élevé. De là cette coïncidence singulière entre le rétablissement des mystères et la naissance du platonisme: mais le culte public et la philosophie avaient changé de caractère; on ne put rétablir que de vaines formes, des simulacres usés, défendus par l'autorité des mots, dégradés par l'abus des idées, et qui entraînèrent le polythéisme dans leur chute. »

M. Ouvaroff a encore publié, sur des sujets anciens, d'autres travaux d'une haute portée, par exemple : un *Examen critique de la fable d'Hercule, un Mémoire sur les tragiques grecs*. Comme ces deux morceaux font partie de ce volume, nous nous abstiendrons d'en fournir ici des extraits. Nous passerons également sous silence les œuvres du même genre que notre auteur a publiées en allemand; notre but, dans cette étude, n'étant de le considérer que dans ses rapports avec notre littérature.

Du reste ce que nous avons déjà cité de M. Ouvaroff nous paraît plus que suffisant pour faire apprécier sa manière, manière large et véritablement distinguée où la justesse et l'éclat des aperçus

le disputent à l'érudition, où l'esprit assaisonne la science, où la hardiesse de l'invention impose à la tradition, où le génie s'unit au talent, où la splendeur et la force du style répondent à la richesse et à la profondeur de la pensée.

Sur le terrain de l'antiquité, M. Ouvaroff est maître. Il n'a pas besoin, lui, de ces interprètes officiels qui, presque toujours, dénaturent les hommes et les choses. Comme il a conquis son sujet, il le domine, et lorsqu'il se met à l'exploiter, il en fait jaillir des trésors auxquels n'eussent jamais songé ses devanciers.

Ainsi donc, par ses travaux sérieux, M. Ouvaroff avait pleinement justifié le choix que l'empereur Alexandre avait fait de lui pour la place de curateur de l'arrondissement universitaire de la capitale de l'empire.

La manière dont il administra son département ne tarda pas à lui mériter de la part de son souverain une confiance sans bornes. Il en usa pour imprimer aux études, dans le rayon de sa juridiction, un caractère plus solide, plus universel, plus progressif. Par ses soins, l'université de Saint-Pétersbourg fut créée, et avec elle s'ouvrit une nouvelle ère à l'instruction publique en Russie.

Nommé, en 1818, président de l'Académie impériale des sciences, M. Ouvaroff rendit à cet éta-

blissement toute la valeur qu'il avait perdue, et lui mérita, par son activité et par sa sollicitude, la place importante qu'il occupe aujourd'hui parmi les institutions scientifiques de l'Europe.

Cette carrière, qui se poursuivait avec tant d'éclat, fut interrompue tout à coup.

La Russie, de même que les autres pays de l'Europe, avait subi l'invasion de l'illuminisme et du mysticisme; et l'empereur Alexandre, nature impressionnable et exaltée, s'était livré plus que tout autre à leurs vaporeuses théories. On sait quelle influence elles exercèrent sur sa politique extérieure. A l'intérieur, il voulut aussi les faire prévaloir; et, comme les établissements d'instruction publique sont surtout ceux qui offrent chance de succès à qui veut agir sur les intelligences, c'est à eux qu'Alexandre donna tout d'abord son attention, et qu'il résolut d'appliquer les nouvelles lois.

M. Ouvaroff, homme positif et indépendant, résista, et, sur l'insistance de l'empereur, donna sa démission de curateur, pour ne conserver que ses fonctions de président de l'Académie.

La retraite de M. Ouvaroff dura quelques années.

Alors une carrière nouvelle, une carrière opposée à tous ses goûts et à tous ses antécédents, s'ouvrit à lui. On eut scrupule de laisser à l'écart un homme qui jouissait de toute la force de l'âge, et que d'ail-

leurs l'Empereur estimait cordialement, malgré l'opposition qu'il avait soutenue.

M. Ouvaroff entra au ministère des finances, chargé des fonctions de directeur des manufactures et du commerce intérieur, fonctions auxquelles s'ajoutèrent plus tard celles de directeur en chef des banques d'emprunt et de commerce.

Certes, le savant académicien dut se trouver mal à l'aise au milieu des chiffres et des tableaux. Le calcul ne va guère à la poésie, et la plume engagée au service des muses ne se détermine pas volontiers à signer des états de fabrique et à rédiger des arrêtés.

Cette position anormale ne cessa qu'à l'avénement de l'empereur Nicolas, époque à laquelle M. Ouvaroff quitta le ministère des finances pour prendre rang parmi les sénateurs.

L'année 1826 venait de s'ouvrir, et amenait avec elle le jour où l'Académie devait célébrer sa fête séculaire. Ce fut pour son président un véritable triomphe. L'empereur et toute sa famille, entourés d'un immense public, s'empressèrent à cette solennité, qui devint ainsi le gage d'un nouvel avenir et le point de départ de plus ardents efforts.

Trois années plus tard, siégeant au sein de la même académie, M. Ouvaroff recevait avec éclat, au nombre de ses membres, le savant Alexandre

de Humboldt, qui venait d'achever sa grande exploration en Sibérie.

Plusieurs discours remarquables occupèrent cette mémorable assemblée. M. Ouvaroff y fut éloquent entre tous; et si le récipiendaire apportait au choix de l'illustre assemblée des titres dont il avait droit de se montrer fier, il dut être singulièrement flatté de la manière heureuse et délicate dont ces titres furent signalés et appréciés par son président.

Après des considérations générales sur les explorations scientifiques et le courage qu'elles manifestent dans ceux qui les entreprennent, M. Ouvaroff, fixant l'attention sur M. de Humboldt, s'exprima ainsi :

« Plus heureux que ses illustres devanciers, un intrépide voyageur a bravé les feux du tropique, comme il vient de sonder les profondeurs de la Sibérie. En nous faisant connaître, sous un jour nouveau, les riches contrées de l'Amérique, il a frayé une route que nul autre n'a parcourue avec un succès aussi éclatant. De bonne heure s'arrachant aux prestiges qui captivent le vulgaire, il s'est consacré tout entier à l'avancement des sciences naturelles, dont chacun de ses travaux signale un progrès nouveau. Il n'est pas une seule d'entre elles à laquelle il n'ait imprimé son nom. Il eût suffi pour sa célébrité d'avoir exploré l'Amérique; mais com-

bien sa gloire ne nous devient-elle pas plus chère, j'ose le dire, plus précieuse, puisque, née sur la cime des Andes, elle vient de se rajeunir sous nos yeux aux pieds de l'Altaï et de l'Oural, et qu'après avoir consacré ses premières investigations aux régions du Nouveau-Monde, il a reporté sa rare sagacité, son admirable coup d'œil, son activité immense sur des pays qui forment l'une des parties les plus intéressantes de l'empire russe.

» Si, mettant de côté tout intérêt scientifique, nous ne considérons dans cette noble entreprise qu'un nouveau moyen de nous faire connaître avec plus de précision notre vaste patrie, ne devons-nous pas une double reconnaissance à l'homme célèbre qui nous fournit quelques motifs de plus de nous enorgueillir du sol qui nous vit naître, de mesurer ses ressources avec plus d'assurance, de mieux apprécier sa force naturelle, d'approfondir enfin sa situation sous tant d'aspects importants? Le voyage que vient de terminer M. de Humboldt, sa présence aujourd'hui parmi nous, suffiraient, messieurs, pour prouver cette communauté d'intérêts et d'affections, ce cosmopolitisme des sciences, leur plus bel attribut et leur caractère le plus distinctif. C'est ici, c'est dans ce sanctuaire fondé par Pierre-le-Grand, honoré par Catherine, protégé et chéri par Alexandre, dans ce sanctuaire où na-

guère vous avez vu leur digne successeur inscrire son nom à côté du nom d'Euler, de Bernoulli et de Pallas, c'est enfin au sein de l'Académie et devant vous, messieurs, qu'il convenait d'exprimer à l'illustre voyageur qui siége au milieu de nous, les sentiments de notre sincère reconnaissance. Il convenait de lui montrer que, sensibles à l'éclat de son nom, pleins d'intérêt et d'estime pour ses travaux, pénétrés du haut prix de tout ce qui étend la sphère des sciences utiles, nous sommes fiers de le recevoir dans cette enceinte et de lui dire avec un ancien : Entrez, car les dieux sont ici.

» Oui, messieurs, ils sont partout, les dieux de l'intelligence et de la pensée, partout où l'on sent le besoin de leur présence, partout où ils sont évoqués dans le calme de la méditation studieuse. Essentiellement cosmopolites, les sciences ne sont pas, comme les arts de l'imagination, l'apanage exclusif de telle ou telle latitude, de tel ou tel peuple. Il n'en est pas un seul qui ne puisse prétendre à jouir de leurs bienfaits, à s'associer à leurs triomphes. N'est-ce pas au moyen de la civilisation, sous l'influence des lumières, que cet empire a pu reproduire dans un siècle le long enfantement des monarchies européennes et se déployer majestueusement depuis les bords de la Baltique jusqu'aux

rives de l'Araxe? N'est-ce pas un signe certain, un indubitable effet des lumières que cette modération imperturbable, ce calme de la réflexion au milieu des triomphes, ce redoublement d'énergie dans le sein du malheur, ce développement progressif et continu de tous les éléments de la vie sociale? »

Cependant, retiré dans son magnifique manoir de Poretsch, à quelques verstes de Moscou, M. Ouvaroff oubliait les préoccupations de la vie publique pour se livrer aux charmes de la solitude et à ses travaux de prédilection. L'histoire de son pays fut surtout l'objet de ses ardentes recherches; il en médita les institutions, les lois, les coutumes séculaires, dont il apprit à connaître l'esprit et la portée, de même qu'à démêler l'infinie complication. Différant en cela de la plupart de ses compatriotes qui témoignent souvent plus de souci des choses de l'étranger que de celles de leur propre patrie.

D'un autre côté, l'étude de la littérature lui tenait au cœur; et il se plaisait à faire succéder aux sévères arrêts du *Svod* et à la voix solennelle des ukases les accents plus doux et plus harmonieux des muses.

Et maintenant, ce ne sont plus de simples travaux de critique qu'il présente à notre appréciation; il est entré dans une voie plus large, plus spontanée.

Le voilà se mesurant avec un des plus vastes sujets qui puissent intéresser l'esprit humain : *La philosophie de la littérature*. Thème magnifique, où il déploie avec la profondeur du penseur, l'enthousiasme du poëte et toutes les séductions du peintre.

Envisagée au point de vue philosophique, la littérature prend des proportions immenses. Ce n'est plus seulement cette grâce légère ou ce capricieux lutin qu'invoque l'ennui, que le loisir caresse; c'est cette reine puissante qui plane au-dessus des sociétés pour en figurer le type et le transmettre à l'histoire.

Prise dans son principe, la littérature est le plus beau développement des facultés humaines.

« L'homme, dit Pascal, n'est qu'un roseau, un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

« Ainsi donc, conclut Pascal, toute la dignité de l'homme consiste dans la pensée. »

Mais quels sont les agents de la pensée? Nous

voulons dire de la pensée complète, de la pensée manifestée, de la pensée littéraire.

Nous en distinguons trois : l'intelligence, l'imagination, le sentiment ; l'intelligence qui la crée, l'imagination qui la colore, le sentiment qui la vivifie et qui l'anime.

Chez tous les hommes, ces trois facultés existent plus ou moins développées.

Celui qui les possède dans un équilibre parfait, en même temps qu'élevées à leur plus haute puissance! c'est le roi de la littérature.

En effet, la littérature ne se contente pas, comme la philosophie, de la seule action de l'intelligence, ni, comme la poésie, du concours exclusif de l'imagination et du sentiment. Il lui faut à la fois ces trois facultés, car il lui faut à la fois la force, la splendeur, la vie.

Sa gloire est dans l'harmonie et dans l'unité.

Ce n'est pas à dire, pour cela, que l'on doive bannir de son sanctuaire ceux qui n'y apportent que des facultés incomplètes. Tel qui succombe aux exigences du tout peut répondre brillamment à celles de la partie.

Ici, d'ailleurs, nous considérons surtout la littérature comme manifestation sociale.

Chez les peuples enfants et chez ceux plus avancés, mais qui n'ont pas encore détrôné la

nature par les combinaisons de l'art et les sollicitudes de la vie positive, l'imagination et le sentiment dominent. Leur littérature n'est qu'une aspiration ou un tableau. Telle fut l'antique société orientale, telle fut la société grecque avant Homère, telles sont encore, du moins en partie, certaines sociétés civilisées des régions extrêmes de l'Europe.

Puis marche le temps, qui amène le choc des intérêts, et qui, multipliant les rapports des hommes entre eux, soulève une masse de questions nouvelles, d'idées imprévues dont s'empare le raisonnement. Alors l'intelligence pénètre les autres facultés; la littérature devient positive. C'est la condition des sociétés complètes.

Mais, dans ces sociétés, toutes les facultés ne fonctionnent pas également. Là où l'élément philosophique triomphe, l'intelligence est reine; tandis qu'elle cède le pas, là où retentissent de préférence la voix des grâces ou les orages de la passion.

C'est dans l'exaltation suprême des facultés, dans l'harmonie inaltérable de leur équilibre que consiste pour les sociétés, comme pour la littérature, la souveraine perfection. Un peuple dont l'intelligence se révèle par la grandeur et par la force des idées, et qui, soit qu'il agisse sur lui-même, soit qu'il se répande hors de lui, trouve dans son imagination et dans son âme des éléments propres

à le grandir, à le fortifier encore, voilà l'idéal! C'est l'athlète, avec ses formes splendides et vigoureuses, ravissant la foule par le spectacle de ses triomphes.

Il suffit d'une seule idée pour changer la face du monde social comme celle du monde littéraire, car le même caractère qui distingue une société distingue aussi sa littérature. Ainsi, de même qu'il n'y a dans le monde que deux ordres d'idées, manifestées par deux civilisations, la civilisation ancienne jusqu'au Christ, et la civilisation moderne après le Christ, il n'y a que deux littératures, la littérature païenne et la littérature chrétienne.

En développant cette grande question, M. Ouvaroff se livre aux considérations les plus élevées. Prenant le monde ancien dans son essence la plus intime, il le montre en proie tantôt au matérialisme le plus grossier, tantôt à toutes les extravagances du panthéisme, sans frein moral, sans conviction dans la foi, sans aspirations raisonnées vers l'avenir.

« Que, si l'on m'objecte, ajoute-t-il, que j'ai avancé quelque part que les débris des vérités primordiales devaient se retrouver au fond des doctrines secrètes de l'Orient et dans les ténèbres des grands mystères d'Éleusis, je répondrai que je ne considère ici que l'état de la société extérieure. De

ce que ces doctrines n'avaient pas d'action sur elle, il suit qu'elle les ignorait; les masses marchaient sous l'empire d'autres idées. Qu'importe un petit nombre d'adeptes, quand la totalité du monde ancien demeurait étrangère à ces enseignements cachés qui n'ont jamais franchi le seuil des temples, et dont on ne reconnaît la présence que par induction? Il en est de même de la doctrine du peuple élu, elle n'est jamais sortie des bornes étroites de la théocratie des Hébreux. »

M. Ouvaroff continue en posant ses conclusions.

« Évidemment le monde ancien était matérialiste; il serait superflu d'accumuler les preuves à l'appui, elles sont partout. Donc le culte de la réalité dans le présent, le néant dans l'avenir, le scepticisme pour les uns, la superstition pour les autres, la jouissance aux plus sages, la domination aux plus forts, l'esclavage à tout le reste, l'homme à part de toute destination outre-tombe, la femme instrument de plaisir ou de reproduction, le glaive supérieur à la loi, le caprice individuel à la morale, une abondance inouïe de vices gigantesques et d'immenses talents; à côté de colossales vertus, une perversité énergique dont à peine nous nous ferions une faible idée; enfin une effrayante, je dirai une providentielle ignorance des notions les plus saintes : tel était le chaos moral de cette société qui cependant a fait

et défait de si grandes choses, de cette société si compacte, si belle et si riante au dehors, si fortement constituée au dedans, qu'il a fallu la main de Dieu pour la dissoudre. »

Quel fut alors le caractère de la littérature? Écoutons encore notre auteur :

« Jamais autant de puissantes facultés ne favorisèrent un plus grand nombre d'hommes, jamais le génie sous ses formes les plus variées ne s'offrit aussi simultanément à l'activité d'une société qui cherchait en vain son point de départ et d'arrivée; la lutte de ces hommes contre l'impossible était la condition au milieu de laquelle ils étaient appelés à vivre. Il faut une grande contention d'esprit, et je le dis des intelligences les plus vigoureuses, pour se rendre compte de cet état de choses, exactement l'inverse de la société chrétienne. De cet ordre ancien, il suit que le matérialisme, qui était à la fois et son caractère générique et sa plaie la plus vive, concentrait sur lui-même tous les ressorts d'une intelligence libre et souveraine; une société sans passé et sans avenir devait nécessairement élever la *réalité* à sa plus formidable puissance, elle était vouée à ce culte de la forme extérieure exaltée dans les œuvres de ses poëtes et dans les travaux de ses artistes : aussi la faculté de produire a été exceptionnelle pour les anciens. Comment s'expli-

querait-on cette abondance et cette continuité de chefs-d'œuvre dans tous les genres, si on n'admettait que la soif de l'infini, inséparable attribut de l'âme humaine, se portait tout entière vers cette reproduction des formes plastiques poussées à leur dernière perfection? Une société, pas plus qu'un homme, d'après l'expression sublime de l'Évangile, ne peut vivre que de pain; pour la société ancienne, toutes les sources auxquelles s'abreuve la pensée chrétienne étaient fermées. Que restait-il à ce monde désolé et splendide, si ce n'est ce champ immense de l'art, dans lequel il retrouvait au moins quelques faibles échos d'un ordre moral plus élevé, quelques appréhensions obscures d'une destination meilleure? »

Quant au caractère de la société chrétienne, cette société spiritualiste qui sut imprimer à sa littérature un type surnaturel et divin, notre auteur se contente de l'esquisser rapidement. Nous le regrettons, le sujet méritait d'être traité au complet, et M. Ouvaroff était à cette hauteur.

Nous passerons légèrement sur les autres sujets contenus dans ce volume : la Notice sur Goethe, remplie d'aperçus si neufs et si judicieux; l'Étude sur le prince de Ligne, où l'élégance et le haut ton du style répondent si bien à la distinction du sujet; les Impressions de voyage a rome et a Venise, où

l'artiste marche de front avec le philosophe et le poëte.

Nous nous arrêterons davantage aux travaux de politique.

Le peuple, comme les poëtes, est enthousiaste. Il aime, à leur exemple, à s'élancer au-dessus des sphères de l'humanité et à y transporter avec lui les êtres qu'il admire : comme si le réel ne suffisait pas à son culte et qu'il ne pût se prosterner que devant des héros transfigurés. C'est là le principe de cette obscurité profonde qui couvre l'histoire de la plupart des hommes illustres de l'antiquité, et qui plus tard enveloppera de ses ombres nos grandes figures contemporaines.

Napoléon n'est pas encore poussière, et voyez déjà ce que le peuple en a fait!... Que penserait de lui la postérité si elle ne venait à l'envisager qu'à travers le prisme des traditions?... Croirait-elle seulement à son existence? Mais, sans attendre la postérité, n'avons-nous pas rencontré nous-mêmes, dans nos lointains voyages, de ces fanatiques exaltés qui, après avoir fui devant l'Empereur comme devant le génie du mal, l'adorent aujourd'hui comme un dieu!

Dans ces sortes de transfigurations, il n'y a qu'une gloire apparente. Est-il donc si étonnant de régner dans l'Olympe quand on est déjà du sang

des Immortels?... Homme, triompher parmi les hommes, voilà la gloire solide, la véritable gloire.

M. Ouvaroff, dans les Vues de Napoléon sur l'Italie, étudie surtout l'homme dans le héros. Nous remarquons ici une grande richesse de couleurs, une forme dramatique saisissante, des idées neuves et beaucoup d'originalité. Mais ce qui donne à ce morceau une importance réelle, c'est qu'ayant été écrit plus de deux années avant les événements qui viennent de s'accomplir, il renferme des principes qu'on dirait empruntés à leur influence.

Napoléon, placé en face de l'Italie tombée à la merci de sa politique; rêvant pour elle force, prospérité, grandeur, mais toujours arrêté dans la réalisation de ses projets par des considérations d'intérêt étranger ou de mystérieuses intrigues; glorifiant un instant sa mère pour la replonger soudain dans l'oubli, ne manifestant sur elle aucun plan déterminé, aucune idée suivie, et ne lui faisant concevoir de temps en temps de nobles espérances que pour les briser ensuite en les traitant comme des chimères : tel est, selon M. Ouvaroff, la conduite de Napoléon vis-à-vis de l'Italie.

Ce point de vue a sa vérité; mais sous certains rapports ne ressemble-t-il pas trop à un paradoxe? En s'inspirant de Fossombroni, M. Ouvaroff ne rétré-

cit-il pas la question aux proportions d'une affaire purement locale? Nous avons de la peine à croire que Napoléon ait été travaillé, au sujet de l'Italie, de tant d'idées contradictoires, de tant de résolutions indécises, de tant de projets avortés. Napoléon était l'homme des circonstances; il a fait pour l'Italie ce qu'elles lui ont permis de faire. Et puis conviendrons-nous que Napoléon ait été à ce point Italien, qu'il ait fait de l'Italie comme le point central de ses idées, comme le pivot secret de toutes ses combinaisons politiques? Napoléon était Français : Français d'esprit, Français de cœur, Français d'action. S'il monte à cheval pour marcher avec ses armées, c'est pour défendre la France; s'il signe des traités avec l'étranger, c'est pour faire respecter la France; s'il médite dans son cabinet, c'est sur la France, à laquelle il rêve l'empire du monde : la France, toujours la France!... Et lorsque, sur son rocher fatal, il sent que son existence se brise, à qui lègue-t-il sa glorieuse poussière? A la France...

Du reste, il serait injuste de dire que sous l'administration impériale les intérêts de l'Italie aient été en souffrance. L'industrie et le commerce y fleurirent; et, quant au développement des idées, on ne reprochera certainement pas au grand capitaine d'y avoir été moins favorable que les agents

étroits et soupçonneux de la police autrichienne.

Les faits sont là, qui le prouvent. A quoi attribuer cet étrange et merveilleux réveil dont nous sommes les témoins, sinon à l'influence des idées françaises qui, déposées au sein de l'Italie à l'époque de l'Empire, y ont germé peu à peu, et sont arrivées aujourd'hui à leur complète maturité.

L'avenir est ouvert désormais..... Rome, qui a donné le signal, continuera d'imprimer l'élan, et ne laissera pas se perdre les nationalités qu'elle a relevées de la poussière.

Outre les Vues de Napoléon sur l'Italie, M. Ouvaroff a publié encore plusieurs autres travaux de politique, parmi lesquels nous signalerons Stein et Pozzo di Borgo, morceau d'un style parfait, où se reflètent à la fois les sympathies de l'ami et les appréciations de l'homme d'État.

C'est ainsi que, fidèle à sa mission littéraire, M. Ouvaroff sort de temps en temps, trop rarement sans doute, du cabinet de l'administrateur pour monter à la tribune de l'écrivain; heureux entre tous de posséder dans ses souvenirs et dans son expérience de ces sujets féconds qui, en même temps qu'ils font ressortir son talent de publiciste, servent à éclairer et à résoudre certains points plus obscurs et plus problématiques de notre histoire contemporaine. Ajoutons que, plein de franchise

dans ses opinions, plein d'indépendance dans son caractère, il n'a mis sa plume au service d'aucune idée qui ne fût pas la sienne, et que, dominant de la hauteur de son esprit sa position officielle, il n'a d'autre ambition dans ses écrits que d'y révéler sa propre personnalité.

Ce serait ici le cas de raconter comment M. Ouvaroff, ministre de l'instruction publique depuis 1833, a satisfait en homme spécial à toutes les exigences de cette longue carrière administrative, mêlant les grandes fondations aux règlements utiles, et arrivant enfin, à force de combinaisons et de courage, à soumettre toute l'instruction publique de l'empire à un vaste système national qui, pour avoir été violemment critiqué à l'étranger, n'en est pas moins la marque d'un esprit éminent et plein d'une généreuse initiative. Mais pour étudier cette nouvelle face de la vie de notre auteur il nous faudrait entrer dans de trop longs détails. Nous n'avons voulu considérer ici que le personnage littéraire; et certes, il nous semble qu'il est déjà temps de terminer notre récit et de fermer nos tablettes.

Paris, le 2 mars 1848.

POLITIQUE.

DES VUES

DE

NAPOLÉON SUR L'ITALIE.

M. Saint-Marc Girardin, dans un spirituel article sur la fédération napoléonienne, a examiné les questions suivantes : Quel rôle Napoléon assignait-il dans ses desseins à ses frères ou à ses beaux-frères qu'il créait rois? Quelle devait être, selon lui, l'organisation de cette fédération d'États appelée l'empire français?

J'essaierai à mon tour de rechercher quel était le plan de Napoléon sur l'Italie? Quel rôle lui assignait-il dans son union à l'empire français? Sous quel point de vue envisageait-il la péninsule italique?

Cette question est plus difficile à résoudre qu'on ne le croit, du moins elle est fort loin d'être réso-

lue. Tout ce qu'on a publié, soit dans un sens, soit dans un autre, ne donne aucune idée exacte du plan de Napoléon; et si l'on ne considère que les actes de sa politique à l'égard de l'Italie, on chercherait en vain à saisir leur vrai sens à travers toutes les contradictions et la diversité flagrante des principes.

Entre l'heureux vainqueur d'Arcole et de Lodi, le conquérant de Venise, le pacificateur de Tolentino, propageant les formes libres et semant les républiques sous ses pas, et le successeur présumé de Charlemagne, assis tranquillement sur le trône de Louis XIV, la différence était immense. Les plans politiques de Napoléon agissant au nom de la Convention et du Directoire, ne méritent guère d'être pris au sérieux; ce n'est que des conceptions de l'Empereur des Français qne nous avons à nous occuper.

Nul doute que l'Italie n'ait eu à ses yeux la plus haute importance. Sa nature italienne d'abord, son éducation, les habitudes de son esprit, l'étude de l'histoire, le grand prestige qui enveloppe le nom d'Italie, tout devait concourir à imprimer à Napoléon un respect profond pour un pays qu'il regardait comme sa terre natale. Il est à présumer que cette dispositlon d'esprit, comme nous allons le voir clairement, a eu une influence marquée jusque

sur ses hésitations politiques. Ici toute unité de vues disparaît; il fait de la Lombardie un royaume, qu'il décore du nom de royaume d'Italie. Puis il donne la Toscane à sa sœur, Naples à son frère et ensuite à son beau-frère. Quand le gouvernement pontifical est abattu, il crée des préfectures françaises; il agit comme par caprice, sans indiquer une pensée arrêtée; il va au hasard, d'un système à l'autre, tantôt indiquant une disposition à recomposer l'Italie, tantôt la morcelant et la découpant comme à plaisir. Quand l'héritier du grand empire est né, il lui donne le titre de roi de Rome; il rêve pour cet enfant un établissement gigantesque, trace le plan de son palais, déclare Rome la seconde ville de l'empire, se livre un moment à mille fantaisies chimériques; puis, entraîné par le flot des événements et l'inquiétude de son génie, il se précipite sur le Nord et n'en revient que pour donner au monde le spectacle d'une double agonie, dont la première va se passer à la vue des côtes d'Italie, et dont la seconde se termine sur son rocher de l'océan Atlantique.

Sa conduite à l'égard du pouvoir pontifical n'est pas moins bizarre : prêt à se saisir du trône, Napoléon adopte l'idée la plus large et la plus féconde du siècle : son couronnement et le concordat en sont les résultats les plus considérables. Plus tard

il sort de cette voie habile et sage : de guelfe qu'il était il se fait gibelin ; il abat le pape, il abat l'Église, il traîne d'étape en étape, de cachot en cachot le pontife qui a versé sur son front l'huile sainte; il voudrait anéantir l'idée devant laquelle il s'était prosterné tout à l'heure ; il ne saisit qu'une ombre; il ne tient qu'un vieillard sans défense; l'idée victorieuse lui échappe, et, à son tour, elle le frappe au cœur quand la grande œuvre de démolition commence et qu'il s'enterre vivant sous les ruines de son empire.

En considérant ces choses au point de vue italien, on devine les étranges hallucinations de ce vaste esprit, que l'on concevrait à peine, si l'on ne faisait entrer en ligne de compte les passions qui depuis des siècles fermentent en Italie, et, pour ainsi dire, son histoire tout entière. L'Italien qui blâme le plus amèrement la conduite de Napoléon la comprend sans effort, par le simple effet de son intuition italienne. A ses yeux, c'est avant tout un enfant dénaturé qui frappe sa mère; puis c'est un politique malhabile, qui n'a ni le courage de son opinion, ni l'instinct de son salut; c'est, en un mot, un mauvais Italien. Le reproche le plus grave qui soit fait en Italie à Napoléon, ce n'est pas d'avoir mal fait, c'est de n'avoir pas fait ce qui était bien, et ce qu'il reconnaissait pour tel.

En parcourant les riches plaines de la Lombardie, en côtoyant l'admirable golfe de Gênes à Florence, le siége du moyen âge italien, surtout à Rome, qui résume tout ce qu'on a vu, je me suis souvent surpris à rêver à cette question, qui semble avoir été la dernière chance de grandeur de l'Italie. Toutes les sources qui en Italie pouvaient satisfaire ma curiosité, je les ai abordées; les autorités les plus considérables sont venues à mon aide, et cette curiosité si avide n'a pu être satisfaite complétement. C'est en combinant les diverses opinions que je suis parvenu à formuler la mienne, si toutefois on peut appeler du nom d'opinion une hypothèse qui s'appuie de données exactes, mais qu'on chercherait en vain à élever à l'état de démonstration.

On conçoit que l'une de mes premières tentatives fut de m'adresser à ce qui restait de la famille de Bonaparte. Ce que j'en ai appris se réduit à l'explication suivante : Napoléon, qui connaissait l'incapacité des Italiens à se gouverner par eux-mêmes, incapacité qui est le produit net des destinées historiques de l'Italie, de son morcellement continu, de ses haines internationales, Napoléon, dit-on, avait adopté pour principe qu'il fallait donner avant tout aux Italiens une administration régulière, leur enseigner à diriger les forces du pays, à étudier leur valeur intrinsèque, à faire jaillir du sol

les ressources immenses qu'il renferme; en un mot, à leur donner, sous la forme d'administrations séparées, les éléments de la vie politique, qui leur manque depuis tant de siècles. Cette éducation une fois achevée, on songerait à leur accorder enfin cette vie politique, objet de leurs vœux, en créant avec ces éléments régulièrement disposés un ensemble d'États qui composeraient la fédération italienne, premier chaînon de la grande fédération impériale.

Je crois avoir exposé avec justesse la teneur du plan qu'attribuaient à Napoléon ses frères et le petit nombre de ses adhérents encore vivants en Italie. Remarquons que la première partie s'accorde volontiers avec le programme du cabinet autrichien, auquel les Italiens eux-mêmes ne refusent pas le mérite de savoir mieux administrer qu'eux, et d'avoir provoqué un grand développement des forces matérielles.

Cependant, en examinant de près ce prétendu programme de Napoléon, on s'aperçoit qu'il porte tous les caractères d'un plan fait après coup, car il suppose une maturité de vues et une lenteur d'exécution qui ne s'accordent guère avec les habitudes d'un esprit impérieux et impatient qui comptait peu sur l'avenir, et qui, sans s'embarrasser des difficultés, opposait une volonté inflexible et souvent capricieuse aux exigences de la prudence et

du temps. A qui Bonaparte aurait-il réservé l'exécution de son plan sur l'Italie? Est-ce à l'héritier présomptif de son trône, dont il ne pouvait prévoir ni le caractère, ni la situation? Est-ce au vice-roi, dont les intérêts étaient séparés de ceux de son fils? Est-ce à la famille de Murat, dont l'attachement équivoque et la position douteuse lui étaient parfaitement connus? Où était, en Italie, le point d'appui de son prétendu système? Était-ce à Turin, à Milan, à Rome ou à Naples que s'élaborerait le long travail d'un nouvel enfantement politique? Comment cette double transformation, d'abord en fédération italienne, puis en membre intrinsèque de la grande fédération française, s'opérerait-elle quand l'empire se trouverait privé de la puissante main qui en maîtrisait les destinées? Toutes ces questions sont insolubles. Quiconque a étudié avec soin les côtés politiques du règne de Napoléon, croira sans peine que telle n'a pu être son idée, et que, si ce plan avait pu prendre naissance dans sa tête, les difficultés de l'exécution seules n'eussent pas manqué de le lui faire abandonner. D'ailleurs ce plan, il faut le dire, est loin d'être indiqué par ses actes politiques, qui, en général, n'offrent aucune idée positive, et semblent constamment empreints d'une singulière tergiversation. Sa conduite à l'égard du souverain pontife suffit seule à prouver

combien un principe stable lui manquait; on serait même porté à croire que par instants ce vigoureux esprit perdait la conscience de la situation de l'Italie, et s'aveuglait à plaisir sur son passé comme sur son avenir.

Lorsque je passai par Florence, Fossombroni vivait encore, ou du moins il achevait de mourir; en lui s'éteignait l'une des plus grandes intelligences de l'Italie et le dernier confident peut-être des projets de Napoléon sur ce pays. Fossombroni, au sortir de l'époque impériale, s'était trouvé à la tête des affaires en Toscane; mais, brisé par l'âge et les infirmités, il ne vivait plus que par ses souvenirs et voyait venir sa fin prochaine en faisant, lui, géomètre de premier ordre, des vers italiens. Fossombroni me prit en affection, et je ne tardai pas à aborder avec lui ce thème favori de mes investigations. Je voudrais pouvoir exprimer tout ce que son langage, moitié français, moitié italien, offrait d'incisif et de pittoresque. Voici à peu près les paroles qu'il m'adressa; lui ayant exprimé ma surprise que Napoléon ne fût jamais allé à Rome, il m'interrompit vivement en disant : « Vous touchez » là, sans vous en douter, au fond même de la » question; car cette question est extrêmement » complexe et très-peu d'hommes seraient en état » de fournir quelques données positives. Depuis la

» mort de Melzi, je ne sais pas s'il existe en Italie
» quelqu'un qui ait eu connaissance de l'état réel
» des choses.

» Persuadez-vous, » me dit-il en élevant sa main osseuse et en ranimant ce qui restait de feu dans son regard, « persuadez-vous que Napoléon n'a
» jamais été libre sur la question d'Italie ; autour
» de lui et dans ses conseils les plus intimes, se
» dessinaient deux opinions opposées, deux opi-
» nions inconciliables, que Napoléon ménageait
» toutes deux et entre lesquelles il n'a jamais cessé
» de flotter. Quand on vous dira que Napoléon, élevé
» en France, devenu Français et régnant sur les Fran-
» çais, avait contracté leurs mœurs et leurs senti-
» ments, ne le croyez pas ; Napoléon était pure-
» ment Italien, Italien de principe, de goûts, de
» mœurs, d'idées ; nul plus que lui n'a été em-
» preint de toutes nos passions bonnes ou mau-
» vaises ; nul n'a senti plus vivement ce que nous
» sentons tous, pensé plus profondément ce qui
» entre dans le domaine exclusif de notre pensée.
» A la vérité, il parlait mal l'italien et à la super-
» ficie il avait pris quelque chose de français ;
» mais, sous cette mince écorce, l'Italien pur-sang
» bouillonnait encore. Ni les uns ni les autres ne se
» sont jamais trompés sur ce point : nous, le parti
» italien, nous étions sûrs de faire vibrer la fibre

» secrète de son âme, et les ministres français met-
» taient tout leur art à l'assoupir. Voilà, croyez-
» moi, la dissidence fatale qui a décidé du sort de
» l'Italie et paralysé toutes les vues de Napoléon
» au point de l'ébranler lui-même dans ses croyan-
» ces. Mettait-il le pied en Italie, tous nos rêves de
» grandeur, d'avenir, de prospérité, le saisissaient
» au cœur. Il respirait librement, s'épanchait sans
» contrainte; à ses yeux, l'Italie grandissait comme
» par magie. Il était fier et glorieux de lui appar-
» tenir; pour elle, il se livrait aux plus vastes es-
» pérances; il nous ravissait de joie, mais cette joie
» était de courte durée. Aussitôt que Talleyrand et,
» dans un ordre inférieur, Fouché et d'autres s'a-
» percevaient de son entraînement à faire de notre
» pays le pivot de sa haute politique, on lui susci-
» tait des embarras, on faisait surgir des affaires,
» on irritait son tempérament bilieux; il partait
» pour Paris, et là, mettant de côté la pensée de
» l'Italie, à peine s'il en parlait à de rares inter-
» valles, si ce n'est tout au plus pour lui deman-
» der des hommes et de l'argent. Ses amis d'Italie
» ne pénétraient que difficilement jusqu'à lui; à
» leur égard, il devenait réservé et silencieux;
» son esprit avait pris une voie différente; ce que
» tout à l'heure il avait regardé comme la pierre
» angulaire de son édifice n'était plus à ses yeux

» qu'un élément subalterne, sur lequel il permet-
» tait que l'on fît les essais les plus hasardeux et
» les plus incohérents.

» Oui, » me dit Fossombroni appuyant avec véhémence sur ces paroles, « Napoléon n'a jamais
» été libre à l'égard de l'Italie; il a obéi sans s'en
» douter à des impulsions secrètes, habilement cal-
» culées; il se trouvait enlacé dans des liens dont
» à peine il comprenait la force. Il n'est pas un seul
» de ses ministres français qui n'ait redouté le pen-
» chant secret, mais passionné, de l'Empereur pour
» notre pays; pas un qui n'ait été convaincu que,
» malgré tous les déguisements, sa nature était ex-
» clusivement *italienne*, et que, livrée à elle-même,
» elle n'eût pas manqué de déplacer par instinct et
» par conviction innée le pivot de toutes les com-
» binaisons politiques.

» Au point de vue où vous placez les choses, il me
» semble, lui dis-je, monsieur le comte, qu'un fait,
» peu observé et que je ne trouve indiqué nulle
» part, dut avoir un grande influence sur l'esprit
» de Napoléon. Quand on n'a pas été à Rome, on
» ne comprend pas votre pays. Jusqu'à la *porta di*
» *Popolo*, Florence forme une spécialité de votre
» histoire, ce n'est pas encore l'Italie; au sortir de
» Rome, ce n'est plus l'Italie; Rome est le point
» central auquel tout remonte et d'où l'on saisit

» tous les rayonnements de votre existence intel-
» lectuelle et politique. Ce point central a manqué
» à Napoléon, et peut-être eût-il envisagé l'Italie
» sous un aspect différent, s'il l'avait regardée du
» haut des sept collines. »

M'interrompant brusquement, Fossombroni s'é-
cria : « Comment avez-vous deviné, vous, homme
» du Nord, cet intime secret de notre histoire? Sa-
» vez-vous ce qu'est Rome au cœur et aux yeux
» d'un Italien? Aussi, croyez-le bien, tout a été
» mis en œuvre pour empêcher l'Empereur d'y
» aller; deux motifs différents se combinaient à cet
» effet : les menées du parti français, qui crai-
» gnait par-dessus tout l'impression que Rome fe-
» rait sur son intelligence, et son imagination une
» fois éveillée, et les appréhensions singulières de
» Napoléon lui-même, qui, mécréant et supersti-
» tieux en véritable Italien, ne pouvait se résoudre
» à mettre le pied dans Rome. L'idée de Rome lui
» inspirait je ne sais quelle appréhension mêlée de
» terreur, et cependant elle provoquait sa plus vive
» curiosité. Au surplus, il est impossible de se ren-
» dre compte de l'effet que Rome aurait produit
» sur Napoléon ; on savait seulement que le double
» héritage des Césars et de Charlemagne était là
» plus enivrant qu'ailleurs, et qu'un Italien, appelé
» à décider du sort de son pays, se trouverait à Rome

» sous la puissance d'une impression dont les ré-
» sultats étaient incalculables. Il n'est pas douteux
» qu'en dépit des Voltairiens de son conseil intime,
» Napoléon ne se fût jeté aux pieds du pape et que
» l'iniquité de sa conduite politique aurait apparu
» à ses yeux sous la forme d'nn méfait anti-italien,
» d'un attentat contre son pays. Quant à détermi-
» ner ce qu'il eût fait de l'Italie, s'il l'avait regar-
» dée du haut du Vatican ou du milieu du Forum,
» c'est, encore une fois, chose impossible; nul ne le
» sait, mais tous nous savions qu'une crise dans
» ses idées était immanquable, ceux qui l'appe-
» laient de leurs vœux aussi bien que ceux qui la
» redoutaient davantage. L'une des plus grandes
» infortunes de l'Italie, c'est que Napoléon, qui est
» le dernier de nos grands hommes, n'ait pas eu le
» temps ou la volonté de songer sérieusement à sa
» patrie : la dernière chance de salut s'est évanouie
» avec lui; Napoléon est rentré dans notre im-
» mense passé, mais l'avenir nous échappe, et on
» ne peut rien voir dans nos destinées politiques
» au delà du moment présent. »

Si l'on combine ces révélations, aussi piquantes qu'authentiques, avec la teneur des actes publics de Napoléon, on ne peut s'empêcher de conclure qu'en vain l'on chercherait dans ces actes la pensée intime de l'Empereur. Ce qui reste hors de

doute, c'est qu'il n'a eu, ni pu avoir un plan arrêté sur l'Italie, et que tout ce qu'il a établi ou laissé établir n'a été que le produit accidentel des circonstances. Si quelque chose peut consoler les Italiens d'avoir vu s'anéantir les espérances que les meilleurs d'entre eux déposaient sur la tête de Napoléon, c'est la pensée que son œuvre, quelque vaste que fût sa portée, quelque glorieux qu'eût été son bût présumé, n'eût pas survécu à sa chute, et que, dans l'état actuel des choses, elle ne serait qu'une chimère sans réalité et un regret de plus à ajouter aux longs regrets qui forment le tissu de l'histoire d'Italie.

Le point de vue que je viens de signaler répond mieux aux vraisemblances historiques que toutes les explications que l'on chercherait à donner à l'absence réelle d'un plan dans la conduite de Napoléon à l'égard de la péninsule italique. Il eût été curieux sans doute d'apprendre à connaître de quelle manière il eût procédé à la recomposition de l'Italie; il est probable que le rêve d'une unité complète et absolue n'eût jamais préoccupé cette intelligence puissamment pratique; une fédération d'États groupés autour d'un centre national eût été probablement le plan qu'il eût adopté, et ce plan présente en lui-même assez de nuances et assez de difficultés pour mettre à l'épreuve les

ressources les plus transcendantes du génie gouvernemental. Quant au centre de cette confédération, il est positif que Rome seule se trouve indiquée par toutes les considérations prises dans les souvenirs du passé et dans les espérances de l'avenir. Dans toute l'Italie conservatrice ou révolutionnaire circule l'idée traditionnelle, la croyance secrète que la première place dans toute renaissance quelconque de l'Italie appartient à Rome. Si l'on étudie avec quelque soin son histoire, on verra cette suprématie romaine se prononcer sous toutes les formes possibles en politique, aussi bien qu'en civilisation et en art. La jeune Italie a hérité de cette tendance, et les plus ardents révolutionnaires, fidèles au programme de leur association, vous diront que, l'œuvre de délivrance une fois accomplie, c'est de Rome que doit partir le mot d'ordre et le premier symptôme du réveil national.

En résumé, Napoléon, dont les Italiens revendiquent l'origine et la gloire, n'a rien fait pour l'Italie; bien plus, ses actes politiques n'indiquent aucun système ou indiquent une confusion de vues, dont il faut chercher le motif dans sa position exceptionnelle et dans un ordre d'idées qui s'opposait à toute amélioration durable. A mesure que la lumière se répand sur toutes les parties de son histoire, on voit davantage que plus d'une fois et en

plus d'une occasion le grand capitaine était tenu en échec par des volontés occultes et des considérations plus fortes que son opinion et sa volonté. Tel il était à l'égard de l'Italie. Entre les instincts de sa nature italienne et les exigences de la politique française, il y avait lutte perpétuelle; dans ce conflit les intérêts italiens eurent le dessous, et le nom de Napoléon n'est plus pour son pays qu'un météore éphémère, dont quelques grands travaux, quelques monuments considérables attestent le passage, mais qui a plutôt retardé que préparé l'heure du salut et l'espoir d'une régénération politique.

STEIN

ET

POZZO DI BORGO.

Ceu, duo nubigenæ quum vertice montis ab alto
Descendunt Centauri. . . . .

VIRG.

Il n'est personne qui n'ait rencontré dans sa vie quelques-unes de ces physionomies marquées, de ces caractères saillants, dont l'impression demeure d'autant plus profonde que l'intelligence qui la reçoit est douée de plus de désintéressement et d'ardeur. La jeunesse, avec ses entraînements et sa bonne foi native, est plus susceptible qu'on ne le pense d'observations fines et arrêtées : c'est en remontant très-haut dans mes souvenirs que je retrouve les deux hommes d'élite dont les noms sont inscrits en tête de ces pages, Stein et Pozzo di Borgo. A commencer par le dernier, je remarquerai que sa vie se partage en deux époques totalement différentes, dont l'une m'est connue dans tous ses dé-

tails et dont j'ignore absolument l'autre : de Pozzo je ne sais que le proscrit, le fugitif privé, comme Dante ou Machiavel, d'asile et de patrie, le conspirateur politique, l'homme jeté par tous les flots sur tous les rivages, mais constamment dévoué au culte d'une seule idée, et dominé par une résolution souveraine. Pozzo, ambassadeur et comte de Russie, couvert de tous les cordons de l'Europe, roulant sur l'or, ce Pozzo-là me paraît une anomalie dont j'ai peine à me faire une représentation exacte. Ce que j'ai à dire de lui s'applique exclusivement à la première époque où j'appris à le connaître, et où il était dans toute la séve de ses idées et dans toute la force de son caractère.

A l'époque de l'Empire, toute la haute société en Europe haïssait Napoléon; dans cette croisade se confondaient tous les salons indépendants, toutes les nationalités qui ne s'étaient pas trouvées immédiatement entraînées dans l'orbite du grand capitaine. Cette opinion n'avait pas besoin de se formuler en langage de parti; on conspirait en plein vent, si l'on peut appeler de ce nom l'aveu d'une commune antipathie contre un pouvoir qui écrasait à la fois tant de pays divers et tant de convictions opposées. Tout le monde sait que cette sorte de conjuration à découvert a fortement contribué à ruiner peu à peu en Europe la puissance de Napo-

léon, et à amener finalement sa chute. Pozzo était, sinon l'âme, du moins l'un des agents les plus ctifs et les plus intrépides de cette grande machine de guerre, dont Napoléon lui-même reconnaissait l'importance. Plus d'une fois de sa main de fer il avait essayé de la briser, mais elle était insaisissable; elle était partout et nulle part; elle n'avait pas de centre absolu, mais seulement quelques points de ralliement. Le coup d'œil d'aigle de Napoléon discernait fort bien que sur le continent Pozzo et Stein étaient, chacun à part, les pivots les plus redoutables de ce système, d'autant plus habilement arganisé qu'il ne présentait au dehors aucune forme déterminée, et ne s'assujettissait à aucun symbole commun, hors le renversement de la tyrannie impériale, le *delenda Carthago*, qui était dans tous les cœurs et à demi-mot dans toutes les bouches. A cette époque où Pozzo était dans la plénitude de ses talents, je dirais presque de son génie, je me trouvai avec lui sur le pied d'une parfaite familiarité que la différence d'âge rendait d'autant plus expansive que Pozzo m'accordait la qualité d'adepte et de disciple. Les linéaments de sa physionomie morale se présentent très-vivement à mon esprit; le sien était sans contredit de la trempe la plus haute, mais le trait distinctif de son intelligence était au dedans, si l'on peut s'exprimer ainsi,

7

une merveilleuse justesse, et au dehors un calme imperturbable. Passionné, ardent, prêt à tout, Pozzo restait toujours maître de lui-même; sa pensée s'échauffait facilement, mais le diapason de sa voix changeait à peine; ses yeux lançaient des éclairs, que sa bouche souriait encore. Sa parole était vive, pittoresque, surtout admirablement claire et précise; en même temps il en était sobre alors au point de ne s'abandonner que rarement à l'entraînement de sa pensée toujours contenue, et qui semblait n'avoir pas le besoin de s'épancher au dehors. Ses manières étaient simples et naturelles, plutôt anglaises que françaises ou italiennes; il gesticulait peu et s'exprimait avec une grande douceur. Bien qu'il eût appris tard le français, il en avait fait sa langue maternelle, l'écrivant et la parlant avec une rare distinction. La bonté de son caractère était extrême; elle s'alimentait au foyer de cette sensibilité méridionale dont le reflet était répandu sur tout son être; quoiqu'il fût susceptible d'affections profondes, on voyait que ces affections n'étaient en lui qu'un élément subalterne : une seule passion, toute politique, tout abstraite, dévorait ses autres penchants. Sa haine pour Napoléon ne connaissait pas de bornes, mais elle ne s'annonçait au dehors que sous une forme modérée, impartiale, je dirais comme un axiome ou un

fait historique. Jamais on ne le vit rabaisser les talents extraordinaires de l'homme qu'il considérait pourtant comme le fléau du monde, et qu'il haïssait comme son ennemi personnel. Bien plus, il ne souffrait guère que l'on s'exprimât légèrement sur son colassal adversaire; lorsqu'en sa présence quelqu'un affectait de douter des talents de Napoléon ou se hasardait à nier son génie, Pozzo ne manquait pas de couper court à la conversation, soit par un sarcasme, soit par quelques paroles brèves et incisives. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, au sortir des discussions les plus ardues, de me dire avec amertume : « Que ces gens-là connaissent peu » l'homme auquel ils ont affaire! S'ils savaient ce » que je sais de lui, ils trembleraient de tous leurs » membres. Voyez, ajoutait-il, de quel front ces » nains se mesurent à ce géant! Sont-ils absurdes! » ils vont tout perdre et nous perdre avec eux! »

Pozzo ne s'expliquait pas volontiers sur ses relations d'enfance et de jeunesse avec Napoléon : on savait que tous deux, nés à Ajaccio et Corses *pur sang*, ils avaient passé ensemble et dans une entière familiarité la première époque de la vie; sur tout le reste les détails manquent, et pourtant de quel prix ne seraient-ils pas, ces détails ignorés! Qui n'aimerait à suivre aux bords de l'océan et dans le creux du rocher les courses vagabondes

de ces deux enfants, destinés l'un à être le maître de la moitié du monde, et l'autre à remplacer l'esclave romain qui criait au triomphateur : « Souviens-toi que tu es homme! » On aurait donné cher, je pense, pour pénétrer au fond du commerce intime, des épanchements enthousiastes, des débats amers et impétueux de ces jeunes intelligences prématurées, vigoureuses, sauvages comme le sol duquel elles étaient issues. Quand la révolution éclata, Pozzo se jeta avec sa famille dans le parti de Paoli, et Napoléon suivit la sienne dans celui de la France, chacun d'eux avec une haine invétérée dans le cœur contre le compagnon et l'ami de sa jeunesse. A travers le prologue mystérieux de ces deux existences et du drame auquel ces jeunes hommes allaient prendre part, on distinguait, à côté des dissentiments politiques, des antipathies individuelles, des haines de famille et de race; c'était une « vendetta » en grand, qui ne devait se terminer qu'à la mort. Je ne pense pas que de ce côté Napoléon, au faîte de la puissance ou dans l'exil, se soit jamais nettement expliqué sur le compagnon de sa jeunesse; dans quelques bulletins il avait dit que Pozzo était un traître à la solde de l'Angleterre, mais cette phrase sans portée, jetée à la plèbe, n'exprimait pas la pensée intime de Napoléon. Entre ces deux hom-

mes il y avait des réticences impénétrables. Si Pozzo a laissé, comme on dit, des mémoires sur sa vie, peut-être éclairciront-ils ce point si obscur de son histoire.

Quelle que fût l'origine de ces rapports, Pozzo acceptait sa position comme le résultat d'une fatalité absolue, et qui faisait de lui l'antithèse naturelle de son puissant adversaire. Quoi de plus dramatique en effet que ce duel à mort, ce combat à outrance entre deux hommes dont l'un faisait trembler l'Enrope, et dont l'autre, pauvre banni sans famille, sans fortune, sans patrie, n'avait pour toutes ressources que son inépuisable patience et sa fermeté à toute épreuve? La situation donnée, toute arme était bonne, toute tentative permise, tout effort devait être accompli. Aux uns Pozzo présentait Napoléon comme le violateur impuni de tous les droits des peuples, aux autres comme le destructeur prédestiné de tous les trônes. S'adressant tour à tour à tous les gouvernements de l'Europe, persécuté quelquefois, toujours écouté, suscitant sans cesse des ennemis à son adversaire, fomentant avec art les ressentiments profonds et cachés, prêchant partout la croisade contre l'ennemi commun, propageant les principes conservateurs avec la fougue de l'apôtre et la prudence consommée de l'homme d'État. Pozzo, in-

souciant du danger, absorbé par une résolution prise, ne reculait devant aucune barrière, ne se troublait devant aucun échec. Sa foi dans l'avenir était inébranlable. Jamais on ne vit se ralentir l'infatigable persévérance de Pozzo; quand il n'agissait pas, il méditait, et ses méditations, comme ses entreprises, n'avaient qu'un but unique. Renfermant dans sa pensée ses impressions successives, calme ou impétueux selon l'occasion, cauteleux et ardent comme un Gibelin du onzième siècle, jamais Pozzo ne faisait fausse route; jamais aussi il ne hasardait une démarche qu'elle ne fût arrivée à son point de maturité. Ses études politiques étaient immenses; sur tout le reste il n'avait que des connaissances générales. Les historiens anciens, César et surtout Tacite, faisaient ses délices; dans sa bouche, leur idiome paraissait plus vivant que dans toute autre. Il m'étonnait souvent par la divination exquise avec laquelle il fouillait dans toutes les nuances de l'expression latine, les plus impénétrables aux hommes de la science. En fait de poésie, il préférait Dante et l'Arioste; le commentaire de Machiavel sur les décades de Tite-Live était, à son avis, le bréviaire de l'homme politique; son admiration pour ce beau livre était sans bornes. Pour Pozzo, comme pour Alfieri, Machiavel était le penseur par excellence, « *il sovrano*

» *pensator*. » — « Il n'y a dans l'histoire, me disait-
» il, que deux formes de gouvernement qui méri-
» tent d'être étudiées, l'empire romain et la mo-
» narchie française. Les formes nouvelles ne sont
» pas encore développées, et leur avenir dépend
» des événements qui vont avoir lieu ; la constitu-
» tion d'Angleterre repose sur l'accident de son
» aristocratie ; on peut l'admirer, mais chercher à
» l'imiter c'est folie. » — « Les aristocraties, ajou-
» tait-il, ne sont plus à créer ; la matière première
» est épuisée. » — Aussi, quand Napoléon s'es-
saya à organiser à neuf l'élément aristocratique,
Pozzo disait : « Ce grand esprit se trompe ; qu'est-
» ce qu'une noblesse qui n'a pas été aux croisades ?
» — A peine refait-on une monarchie, mais une
» aristocratie ne se refait pas. » — D'autre part, il
avait en commun avec Napoléon une insurmon-
table aversion pour le principe démocratique, dont
tous deux, au reste, voyaient venir la puissance ;
comme Napoléon, Pozzo ne comprenait le pouvoir
que sous la forme la plus positive. Ses deux idées
favorites de l'empire romain et de la monarchie
française perçaient dans tous ses aperçus. Député
de Corse avec Paoli à l'assemblée législative, il
avait connu les coryphées de la première révolu-
tion, mais il les estimait peu. « Mirabeau, d'après
» son expression, n'était qu'un gladiateur ; si, dès

» l'abord, il avait pris une autre voie, disait Pozzo,
» il eût encore pu sauver la monarchie : son grand
» crime politique est de l'avoir voulu quand il n'en
» était plus temps. »

Parmi les hommes d'État anglais, Pozzo admirait M. Pitt; mais toutes ses sympathies étaient pour M. Burke, qui lui avait laissé une impression ineffaçable, et auquel il attribuait une connaissance presque prophétique de la politique européenne, tandis qu'au jugement de Pozzo les plus habiles ministres anglais n'ont jamais connu clairement la position et les intérêts du continent.

Dans les riants environs de la petite ville de Troppau, où bon nombre de réfugiés s'étaient établis pendant la campagne de 1809, on a vu plus d'une fois cheminer ensemble deux étrangers dont l'un, portant sur son visage le type méridional, paraissait dans la vigueur de l'âge, et dont l'autre, déjà vieux, frappait par l'irrégularité de ses traits, et par un regard qui semblait pénétrer dans les profondeurs de l'âme; joignez à ces interlocuteurs un jeune homme écoutant avec avidité ce grave dialogue, ces épanchements confidentiels dans lesquels les plus grandes questions étaient tour à tour abordées et débattues : ces deux hommes devisant tranquillement au bruit du canon français, c'étaient Stein et Pozzo di Borgo, deux

proscrits dont les têtes, mises à prix, étaient à la disposition du premier sous-lieutenant français qui eût réussi à s'emparer d'eux; il est superflu, je pense, de nommer leur acolyte. Ces deux hommes, le lendemain d'une campagne désastreuse, parlaient de l'avenir avec une confiance, un calme, une conviction imperturbables : aussi l'avenir ne pouvait-il manquer de leur appartenir. Puisque je viens d'introduire sur la scène le baron de Stein, je retracerai avec sincérité quelques-unes des impressions qu'il m'a laissées, et qui seront peut-être de quelque intérêt aux yeux de ceux qui ne se contentent pas des jugements étroits et superficiels de la presse contemporaine.

Lorsque, après 1806, la monarchie prussienne se fut trouvée morcelée, abattue, détruite, lancée au fond de l'abîme, un homme entreprit de la rétablir. Bien plus, il rêva l'affranchissement de l'Allemagne au moment où son superbe vainqueur dominait en maître absolu. Cette pensée, la pensée de toute la vie de Stein, il se prit à la mettre en œuvre quand la dernière chance de succès se fut évanouie; mais Stein n'était que le représentant et le symbole d'une idée qui germait profondément dans la plupart des hommes supérieurs du temps. C'est à l'histoire à retracer ce travail souterrain qui date des premiers jours de l'empire, et qui finit à

l'occupation de Paris en 1814; trame compliquée, mystérieuse, cent fois interrompue, jamais abandonnée; réseau inextricable dans lequel s'entrelaçaient une foule d'individualités, d'aperçus, d'espérances, de directions différentes; mais réseau de fer qui, en se resserrant, enveloppa de ses mailles le trône de Napoléon et hâta sa chute.

Le baron de Stein, l'ouvrier le plus intelligent et le plus avancé de son pays dans cette œuvre de délivrance, appartenait à une génération d'hommes d'État dont il reste à peine quelques débris. Dans ces grandes races de la noblesse immédiate, qui n'était ni autrichienne, ni prussienne, il y avait je ne sais quoi d'indépendant, je dirais de républicain, si à cette tendance pouvaient se joindre les convictions aristocratiques les plus prononcées; l'origine de cette école remontait en quelque façon au berceau de la révolution française, et suivait une marche parallèle. Stein, son représentant le plus caractéristique, avait en lui quelque chose de Gœtz de Berlichingen et de Luther; il mettait un haut prix à son écusson, et cependant il s'était jeté avec ardeur dans les voies nouvelles. Je ne me permettrai pas de tracer la forme précise de ses idées sur l'avenir de l'Allemagne, peut-être lui-même n'en avait-il pas le dernier mot; mais je dirai que dans l'ordre de ses pensées, comme dans

l'échelle de ses sentiments, l'Allemagne, une Allemagne idéale, unitaire, utopique, tenait le premier rang; au second paraissait le gouvernement qu'il servait avec zèle et courage. Je pense bien que Stein travaillait à transférer le protectorat de l'Allemagne à la maison de Brandebourg, mais à la charge toutefois de réunir la patrie allemande, puissante et libre, sous un seul drapeau, de lui donner des institutions larges et vigoureuses, de la raffermir sur la base du principe protestant dans son acception primitive, et d'appeler autour de son foyer toutes les intelligences du pays. A ce programme il eût volontiers ajouté la fameuse formule arragonaise : *Sinon, non.* — Ce point excepté, son attachement à la monarchie prussienne et à son souverain était sans limite : cent fois il avait risqué sa vie pour elle, mais sans hésiter il l'eût reniée le jour où elle se serait, à son jugement, éloignée des intérêts allemands; alors il se trouvait par ses sympathies, comme par ses principes, dans les rangs des vaincus. Donc, avant tout l'Allemagne, puis l'Autriche ou la Prusse, ensemble ou séparées, selon les circonstances et dans la mesure de leur utilité à la cause générale; quant aux États de second et de troisième ordres, l'aversion des hommes d'État de l'école de Stein pour les petits potentats de l'Allemagne était insurmontable;

en lui cette aversion allait jusqu'aux manies les plus bizarres. Mais cette répulsion était affaire de principes et non de personnes; l'Allemagne, morcelée en vingt États différents, lui paraissait très-mal gouvernée, et ce qu'il appelait la tyrannie des petits souverains était l'objet constant de ses sarcasmes les plus amers et de son énergique réprobation. Il y avait d'ailleurs entre le baron immédiat et les petits souverains une réciproque antipathie de races : il tenait son écusson presque à l'égal de leurs armoiries, et l'orgueil nobiliaire s'alliait au jugement sévère et indépendant du penseur et de l'homme d'Etat. Aussi les hommes de cette école dans leurs rêves utopiques entrevoyaient-ils un rajeunissement de la vieille noblesse historique sous je ne sais quelles formes nouvelles; ils rêvaient, il faut le dire, plutôt des États fédérés, des républiques aristocratiques que des monarchies pures; en résumé, ce qu'on nomme leur libéralisme était tout imprégné d'idées exclusives et de catégories de castes.

Stein apporta à l'alliance secrète de l'opinion européenne contre la France d'alors, une énergie et un désintéressement admirables, de hautes vues politiques, les plus nobles vertus morales. Tout ce qu'il trouva chemin faisant de moyens et de rouages, il les enchâssa sans scrupules dans le système

dont il était l'athlète infatigable : l'indignation des hommes pensants, l'enthousiasme de la jeunesse, la douleur des mères, l'exaltation des femmes, les talents supérieurs de Scharnhorst et de Gneiseneau, la fougue du prince Louis Ferdinand, le dévouement de Schill, l'éloquence de Fichte, le pamphlet d'Arndt, les chants de Kœrner — tout lui était bon ; il fit usage de tout. Ainsi il trouva sur son chemin les sociétés secrètes, et, bien que parfaitement persuadé de leur impuissance et de leurs inconvénients, il laissa libre cours aux niaiseries du *Tugend-Bund*, si bien que l'on se para de son autorité et que plus d'un écrivain récent place sans hésiter le nom de Stein à la tête de cette association hétérogène. Cent fois je lui ai entendu dire qu'il n'y avait pas en politique de moyen pire que les sociétés secrètes, et que le moindre de leurs défauts était d'être parfaitement inutiles; et cependant il toléra ce moyen, parce que, après tout, ce moyen n'était entre ses mains qu'une cartouche de plus à tirer à l'ennemi.

Ceux qui n'ont pas vécu dans cette époque fiévreuse, au centre de cette fermentation sourde et continuelle, ne se feront jamais une idée exacte de la disposition des esprits et de leur prodigieuse excentricité; tout le monde semblait avoir le droit de se mêler de tout; jamais l'influence des indivi-

dualités fortement marquées ne fut aussi manifeste. Jeté par le hasard des événements dans ce tourbillon, j'ai assisté en spectateur à quelques-unes des scènes les plus saisissantes du drame qui se jouait, et ce sont ces scènes-là que je trouve encore le plus vivement empreintes dans mes souvenirs; je vois encore Stein et Pozzo, et moi avec eux, errant tous trois sur cette fraîche verdure, ces paisibles petits sentiers de Silésie, et transportant dans cette nature bourgeoise comme une idylle de Voss, toutes les agitations du monde politique. Quelques traits pris au hasard dans mes impressions achèveront de faire connaître la physionomie de ces hommes remarquables. Stein et Pozzo se touchaient par une infinité de points; mais, sur une foule d'objets, ils différaient entre eux jusqu'au contraste le plus marqué : tous deux travaillaient de concert à briser le joug que la France faisait peser sur l'Europe; mais Stein n'avait en vue que l'Allemagne, son Allemagne chérie, son beau pays idéal, fantastique, dans lequel figuraient tour à tour les hauts-barons justiciers de l'empire, les chevaliers défenseurs du faible et de l'orphelin, l'empereur élu, les États libres constitués depuis l'Alsace jusqu'à la Prusse orientale : cadre immense, vaporeux, où se plaçaient à l'aise les idées de notre temps et les traditions du siècle des Hohenstaufen,

l'épée de Frédéric à côté du buffle de Gustave-Adolphe; vision ravissante du libéralisme allemand dans sa plus haute acception, mais vision encore plus inaccessible aux démagogues de la jeune Allemagne actuelle qu'aux radicaux de la presse française. Stein s'était dévoué tout entier à la réalisation d'un phénomène auquel peuvent sourire les sceptiques énervés d'aujourd'hui, et qui peut-être dans l'esprit de Stein lui-même ne prenait pas toujours une forme invariable; cependant, homme d'action avant tout, il voulait l'affranchissement de l'Allemagne, et il en a été sans contredit le mobile principal. Personne ne porta dans les affaires un coup d'œil plus rapide, une expérience aussi consommée : à l'extérieur, sa figure carrée, son front large, son regard pénétrant voilé par un épais sourcil, ses épaules inégales, un peu élevées et qui paraissaient façonnées par la cuirasse; au moral, sa probité native et fière, sa foi religieuse aussi peu contestée que sa foi politique, une éloquence incorrecte, mais irrésistible, quand il était mu par l'une de ses idées capitales, son incorruptible honneur, sa loyauté à toute épreuve, faisaient de Stein au total un homme de premier ordre. N'oublions pas l'inébranlable courage qu'il déploya en face du danger et sous le coup d'une proscription inouïe, lorsque, traqué de toutes parts, il ne savait, me

disait-il, où abriter la tête de sa femme et celle de ses enfants; quant à la sienne, il en eût volontiers fait le sacrifice, si son sang avait pu faire reverdir le chêne allemand foudroyé dans ses racines. Stein était une figure éminemment poétique, mais aussi exclusivement allemande : lui et ses adeptes ne doivent pas être jugés au point de vue ordinaire de ce que nous nommons la vie publique; autrement, à la distance où nous sommes des événements, ces terribles conservateurs courraient le risque de paraître presque aussi révolutionnaires que leurs antagonistes.

Pozzo, aussi avancé que Stein dans ses croyances politiques, se trouve placé sous le même effet d'optique, effet trompeur et qui égare le jugement. Comme Stein, Pozzo voulait avant tout l'affranchissement de l'Europe; mais, ce fait obtenu, son principe était plus vaste, plus européen, plus universel que celui de Stein. D'après les circonstances et d'après son vœu, dont nul ne peut suspecter la sincérité, Pozzo aurait voulu transférer à la Russie, à la Russie qu'il a toujours servie avec zèle et dévouement, l'héritage du protectorat européen, de concert avec la France, dont l'alliance lui paraissait indispensable; pour celle-ci, Pozzo voulait les Bourbons, moins peut-être par conviction que par logique. Stein mettait peu de prix au sort futur de

la France, pourvu seulement qu'elle fût faible et sans influence. Ici, comme ailleurs, observons que Pozzo le plébéien, issu de la même école que Napoléon, était éminemment homme du pouvoir, plein d'aversion pour les éléments démocratiques, et n'ayant de confiance que dans un principe fortement organisé, auquel il eût volontiers accordé quelques formes absolues. Le patricien Stein, l'aristocrate jaloux de son écusson, se trouvait, au contraire, fort enclin à faire une large part à la démocratie des classes moyennes. Frappé de l'abâtardissement de sa caste et de la dégénération des races princières, Stein, comme les hommes d'État de son école, se sentait puissamment attiré par le patriotisme et les lumières des classes bourgeoises en Allemagne; c'était dans leur dévouement, dans leur courage, qu'il avait à chercher le salut du pays. Il ne pouvait manquer d'avoir plus d'affinité avec les classes moyennes, dont il estimait le sentiment national, et dont il savait faire vibrer la pensée secrète, qu'avec les classes supérieures, auxquelles il avait à jeter à la face d'amers et de sanglants reproches. Ce double rapport, né de la situation et produit par la nature des choses, a fait envisager Stein comme le fauteur des idées démagogiques en Allemagne, reproche qui ne peut lui être adressé que par des hommes qui n'ont aucune idée précise

du mouvement des esprits et des affaires à cette époque. Aux yeux de Stein, comme aux yeux de Pozzo, la destruction de la tyrannie française était la condition préalable du rétablissement de l'Europe; une fois ce point obtenu, leurs théories se séparaient, et c'était là, chose singulière, l'état de la question à peu près pour tous ceux qui ont travaillé à cette grande entreprise. Tout le monde était d'accord sur le premier acte du drame; peu de gens se sont entendus quand il s'est agi du second : les convictions les plus sincères se sont divisées entre elles, les alliances d'opinions les plus solides ont été rompues, les esprits les plus fermes se sont fourvoyés à l'œuvre; tant il est vrai que dans ces natures d'élite, créées, pour ainsi dire, pour une époque de lutte, la force d'opposition était aussi la seule prépondérante. Pozzo n'a pris part aux conseils de la restauration, en France comme en Espagne, que pour s'irriter de son impéritie et désespérer de son salut; Stein est mort, la douleur dans l'âme et la rougeur au front, à la vue de l'Allemagne telle qu'on l'avait faite; tous deux ont été frappés dans les illusions déçues de leur vie entière, dans les intimes convictions auxquelles ils s'étaient dévoués corps et biens. Ces redoutables défenseurs de l'ordre, plus habiles à combattre qu'à édifier, étaient, il faut le dire, le

produit net de leur siècle. Quand la tempête se fut apaisée, quand les flots soulevés rentrèrent dans leur lit, on vit ces robustes ouvriers délaissés sur le rivage qu'ils avaient sauvé au prix de mille efforts héroïques. Aujourd'hui ces grandes intelligences, demeurées stériles et sans écho, ne sont plus qu'un objet d'étude et de curiosité, ou une simple réminiscence d'affection personnelle.

LE PRINCE DE LIGNE.

« A tout prendre, il n'y a plus que vous et moi de Français. »

Le P. de Ligne à M. de Talleyrand, en 1805.

De spirituels écrivains s'appliquent, depuis quelque temps, à réhabiliter le dix-huitième siècle, non pas dans sa flagrante immoralité ou dans ses rêveries philanthropiques qui ont abouti à des crimes atroces, encore moins dans les désolantes doctrines qui ont versé sur l'Europe un déluge de maux, mais bien dans sa vive et gracieuse physionomie sociale dont les traces s'effacent de plus en plus : ces hommes d'esprit et de talent cherchent à deviner la société foudroyée du dix-huitième siècle, comme l'antiquaire recompose un édifice avec quelques débris épars et brisés : c'est à cette famille de curieux que s'adressent mes réminiscences sur l'un des derniers types de ce monde charmant, irrévocablement perdu.

Ce fut en 1807 que j'eus occasion de voir à Vienne le prince de Ligne. Très-jeune d'âge, mais par tradition et par goût passionnément épris de ce qu'on nommait l'ancien régime, je ne pus être présenté au vétéran de l'élégance européenne sans éprouver une sorte d'entraînement. J'avais si souvent entendu citer son nom, je l'avais trouvé à toutes les pages du dix-huitième siècle, entre Voltaire, Louis XV, Catherine, Frédéric et l'empereur Joseph!

Un homme qui, depuis si longtemps, faisait parler de lui, me semblait, à moi adolescent, devoir être un monument délabré, une sorte de Nestor en caducité. Jugez de mon étonnement quand je trouvai que le prince de Ligne, à soixante-douze ans, conservait presque toute la vigueur de l'âge mûr! D'une taille élevée, se tenant fort droit, ayant gardé la vue, l'ouïe et surtout un excellent estomac, extrêmement répandu dans la société, empressé auprès des femmes et tout resplendissant de son élégante frivolité, le prince de Ligne se piquait de traiter les jeunes gens en camarades; et l'on peut s'imaginer l'empressement avec lequel je me trouvai admis dans le nombre. Il avait conservé beaucoup de cheveux, et, comme il les portait poudrés, son beau visage, bien qu'un peu ridé, n'offrait aucune trace de décrépitude. L'uniforme militaire lui allait bien, et la croix de Marie-Thé-

rèse s'entrelaçait noblement sur sa poitrine avec l'ordre de la Toison d'Or. Il avait perdu une partie de ses biens dans les révolutions de la Belgique et mangé l'autre. D'une fortune immense, substituée en partie à son fils cadet, le prince de Ligne n'avait gardé qu'une modeste maison sur les remparts de Vienne, que par antiphrase on nommait l'hôtel de Ligne. Là se réunissait chaque soir son aimable famille, composée de deux filles mariées et d'une troisième alors chanoinesse : là venait affluer périodiquement tout ce que Vienne offrait de plus recherché, soit en vieilles femmes au ton exquis et aux grandes manières, soit en femmes jeunes et pleines d'agréments; c'était tantôt un groupe d'Anglais, lesquels, disait le prince de Ligne, voyageaient pour leur plaisir et non celui des autres; tantôt des Russes qu'il affectionnait de préférence; il y venait peu d'Allemands, si ce n'est quelques débris du temps de l'empereur Joseph, ou quelques grands seigneurs des Pays-Bas, exilés, comme le vieillard de Virgile ou comme l'hôte lui-même, loin de leurs pénates domestiques. A ces visiteurs toujours empressés se joignaient quelques émigrés de haute volée, le comte Roger de Damas, le marquis de Bonnay; et quand, au milieu de ce groupe mélangé, on distinguait un homme à l'œil de feu, à la physionomie basanée et méridionale, c'était

Pozzo di Borgo, qu'un charme de conversation différent de celui du prince de Ligne, attirait vers lui, et dont l'esprit original, passionné et tout à fait de notre temps, faisait admirablement ressortir l'esprit éminemment dix-huitième siècle du prince de Ligne.

Dans ce petit salon grisâtre, modestement meublé et si étroit qu'il était difficile de s'y placer debout quand il y avait du monde, parut un soir madame de Staël, radieux météore qui occupait la curiosité publique, et dont nous tirâmes plus tard fort bon parti. D'abord le prince de Ligne se trouva médiocrement prévenu en sa faveur. L'exaltation dramatique de Corinne lui paraissait quelque peu ridicule, et son néologisme, en fait d'esprit de salon, lui était antipathique. En France, avant la révolution, le prince de Ligne n'avait guère vu et il avait fort peu goûté M. Necker. Madame Necker l'avait prodigieusement ennuyé, et de l'ambassadrice de Suède il ne gardait que le souvenir d'une personne dont la laideur n'était pas douteuse, qui se mêlait de politique et faisait des phrases. Vivement attaché à la reine Marie-Antoinette et chevaleresquement épris d'elle, le contact du ministre genevois ne pouvait être que déplaisant au prince de Ligne. Il fallait toute l'aménité de son caractère, toute l'exquise délicatesse de ses ma-

nières, pour ne plus voir dans madame de Staël, fugitive et déjà proscrite en 1808, qu'une nature d'élite et tout exceptionnelle qui, par les éminentes qualités de son cœur autant que par la haute portée de son esprit, avait droit à la bienveillance générale. Par un compromis réciproque de fort bon goût, jamais un mot sérieux sur 1789 ne fut échangé entre madame de Staël et le prince de Ligne : là il y avait incompatibilité complète; jamais ils n'auraient pu s'entendre sur quoi que ce fût qui eût rapport à la révolution. Le comte de la Marck (prince Auguste d'Aremberg), l'ami de Mirabeau et du duc d'Orléans, et qui sympathisait à ce titre avec les idées de madame de Staël, tout en se rapprochant par sa position sociale des antécédents du prince de Ligne, semblait le point d'intersection entre ces deux intelligences si contrastées, le dieu Terme qui veillait à ce que le domaine de chacune d'elles fût scrupuleusement respecté.

Il serait difficile d'exprimer le plaisir infini que nous donnait ce ravissant spectacle : jamais le prince de Ligne ne fut plus fin, plus coquet, plus ingénieux; jamais madame de Staël ne fut aussi brillante; seulement il y avait en lui une légère, une imperceptible teinte d'ironie qui, sans blesser madame de Staël, lui opposait une sorte de résistance passive qui n'était pas sans attrait pour elle.

Quand Corinne s'envolait au septième ciel par une explosion d'inimitable éloquence, le prince de Ligne la ramenait petit à petit dans son salon de Paris. Quand lui, à son tour, se jetait follement dans les causeries parfumées de Versailles ou de Trianon, madame de Staël se hâtait d'indiquer en quelques paroles brèves et énergiques, à la manière de Tacite, l'arrêt de cette société condamnée à périr de ses propres mains. On se trouvait entraîné tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, sans qu'il fût possible de décerner le prix; personne d'ailleurs n'eût voulu les mettre d'accord, tant cette lutte était de bon aloi et de bon goût. Empressons-nous de dire que dans ces charmants assauts il n'y avait rien d'apprêté, rien de factice : c'étaient deux natures différentes qui se produisaient sans effort, c'étaient deux habiles jouteurs qui se renvoyaient la balle avec courtoisie : vivacité d'expressions soudaines toujours polies et naturelles; causerie facile, presque négligée, qui allait de l'un à l'autre au hasard; soin extrême d'éviter toutes les aspérités de la parole; bonhomie réciproque, si l'on peut se servir de ce mot, — tel était le trait distinctif de ce feu d'artifice inouï, dont les merveilleuses fusées se retracent encore avec délices à ma mémoire.

La société de Vienne s'empressa de fêter ma-

dame de Staël; les spectacles de salon, héritage du dix-huitième siècle, furent mis en œuvre; là se présenta une bizarrerie piquante : le prince de Ligne et madame de Staël aimaient passionnément à jouer la comédie, et tous deux la jouaient mal; lui n'avait en partage que les notaires qui viennent au dénoûment, ou les laquais qui apportent une lettre; encore s'il jouait le rôle du notaire, arrivait-il au milieu de la pièce, et quand il endossait la livrée pour apporter une lettre, il continuait à rester en scène, disant tout bas : « Mais, mon » Dieu, est-ce que je vous gêne? » A l'arrivée de madame de Staël on monta plusieurs pièces, entre autres *Les Femmes savantes,* dans laquelle elle eut le grand rôle de Philaminte; le comte Louis Cobenzel, ami et compatriote du prince de Ligne, connu par ses ambassades en Russie et en France et son ministère de 1805, joua Chrysale avec une verve et un talent à faire envie à un acteur consommé. Sa sœur, madame de Rombeck, inimitable et gracieux mélange de cœur et d'esprit, de folie et de raison, fit le rôle de Martine. Arthur Potocki et moi, les plus jeunes de la bande, on nous *grima* de toutes les façons, on nous affubla d'énormes perruques, et nous parûmes lui en Vadius, moi en Trissotin. La pièce fut jouée avec quelque ensemble et fit plaisir; quelques allusions malignes ne furent

pas épargnées à madame de Staël. Une autre fois elle joua une pièce de sa façon, nommée *Agar dans le désert*, et qui est, je crois, imprimée dans le recueil de ses œuvres. Ce fut à cette occasion que le prince de Ligne, me prenant à part après la représentation, me dit : « Cher petit (il me nommait » souvent ainsi), n'êtes-vous pas enchanté et ne » trouvez-vous pas la pièce excellente? Mais, à » propos, quel est donc son titre? — Agar dans le » désert, répondis-je naïvement. — Eh! non, non, » cher petit, vous vous trompez, c'est la Justifi- » cation d'Abraham. »

Cet esprit si finement malicieux, si gaiement ironique, s'alliait dans le prince de Ligne avec une douceur de caractère et une égalité d'humeur sans pareilles. Les graves considérations ne l'arrêtaient pas longtemps. Insouciant encore plus que philosophe, il laissait s'écouler sans regret les jours qui lui étaient comptés; nul n'aurait eu le courage de troubler la sécurité vraie ou fausse de ce vieux et charmant enfant. Les idées politiques avaient peu de prise sur lui. Il haïssait la Révolution, parce qu'elle avait rempli de sang les salons de Paris, ravagé le château de Bel-OEil, et porté la main sur les objets de sa vénération et de sa tendresse; mais il s'arrêtait là. Même on lui voyait quelque penchant vers Napoléon, qui rebâtissait ce qu'avait

démoli la Révolution; seulement, en parlant de lui, il disait à M. de Talleyrand avec un dédain tant soit peu aristocratique : « Mais où donc avez-» vous fait connaissance avec cet homme-là? je ne » pense pas qu'il ait jamais soupé avec nous. »

La grande, l'incurable, l'unique plaie que portait au cœur le prince de Ligne, c'était le souvenir de son fils Charles, tué à la retraite de Champagne : cet homme si léger, si éprouvé par la vie, si habitué au malheur, vous l'eussiez vu, dix années après cette catastrophe, s'attendrir au nom de son fils chéri; on n'osait prononcer ce nom en sa présence, et quand il lui arrivait d'en parler, sa voix trahissait sa douleur et ses yeux se remplissaient de larmes; il y avait quelque chose de singulièrement émouvant dans ce vieillard tout à l'heure voltairien et *viveur,* comme on dirait à présent, et qui ne voulait pas être consolé, parce qu'il pensait à l'enfant de son cœur qui n'était plus.

Comme écrivain, le prince de Ligne n'avait aucun mérite, excepté celui d'une facilité extrême. Presque toujours ses lettres étaient piquantes, mais le noir de l'imprimerie n'allait pas bien à son style. Il avait ruiné son libraire de Dresde, obligé par contrat d'imprimer tout ce qui sortait de sa plume. Le prince de Ligne a écrit au hasard et sur toute sorte de sujets de trente à quarante volumes. De ce

fatras illisible et que lui-même reconnaissait pour tel, madame de Staël a eu le talent d'extraire un volume fort agréable, précédé d'une préface pleine de goût et de trait. Il dépendrait de moi de grossir le bagage littéraire du prince de Ligne, ce bagage « qui ne va pas à la postérité, » d'une assez grande quantité d'articles détachés sur la reine, sur le duc de Choiseul, sur le duc d'Orléans, que le prince de Ligne avait la manie de croire calomnié dans ses vices, sur la société française, etc., tous morceaux inédits, que l'auteur me donna en réponse aux interminables questions dont je l'accablais sans cesse, et qui au fait ne sont que des conversations écrites. Je possède aussi du prince de Ligne un grand nombre de lettres et de billets en vers et en prose; mais rien de tout cela ne saurait augmenter le renom littéraire de l'auteur.

Le prince de Ligne me racontait quelquefois des détails fort amusants sur son enfance et sa jeunesse, des anecdotes sur son père, le plus hautain et le plus bizarre des hommes, et qui haïssait cordialement son fils. Quand celui-ci fut, à seize ans, nommé colonel du régiment de Ligne, il écrivit à son père la lettre suivante :

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur d'informer V. A. que je viens d'être nommé colonel de son régiment. Je suis avec un profond respect, etc. »

La réponse ne se fit pas attendre; elle était conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel. Recevez, etc. »

Je laisse à d'autres le soin d'esquisser une biographie du prince de Ligne, c'est au hasard de la plume et en courant que je retrace les impressions que j'ai gardées de cet homme remarquable, mêlé depuis sa première jeunesse à toutes les phases du dix-huitième siècle. Le prince de Ligne, Belge de naissance, grand d'Espagne par hérédité, feld-maréchal au service d'Autriche, était Français d'esprit et de cœur. Depuis madame de Pompadour, à laquelle, soit dit en passant, il trouvait l'air caillette et le ton bourgeois, jusqu'à madame du Barry, dont il fut, après la mort de Louis XV, l'amant favorisé, et pour laquelle il franchit les murs de l'abbaye de Pont-aux-Dames où Louis XVI l'avait fait enfermer; enfin sous Marie-Antoinette, le prince de Ligne, à Versailles comme à Paris, s'était trouvé sur le pied d'une familiarité parfaite, familiarité exquise dont nous avons perdu le secret, familiarité qui n'excluait ni la dignité d'un côté, ni le respect de l'autre. L'impératrice Marie-Thérèse lui

avait témoigné des bontés que lui-même qualifiait de maternelles; Frédéric II l'avait recherché; il avait été lié avec tous les princes de l'Europe, y compris Voltaire. On sait que Catherine II l'admit dans son cercle le plus intime et le fit voyager avec elle. Avec quel ravissement il nous racontait les délicieuses soirées de l'Ermitage et la cour brillante de Saint-Pétersbourg! Le prince de Ligne avait conservé pour l'impératrice un attachement réel, et il m'a cent fois répété que c'était nne des femmes les plus accomplies qu'il eût jamais rencontrées. « L'impératrice, disait-il, prudente, ré-
» servée, imposante dans l'occasion, l'impératrice
» qui mesurait tous ses gestes et toutes ses paroles,
» était en même temps le type de la grâce, du na-
» turel et de la bonté. Quand elle mettait de côté
» son air de gravité étudiée, avec quelle indul-
» gence, avec quelle gaieté charmante n'accueillait-
» elle pas mes incartades les plus folles. Lorsque le
» prince royal de Prusse (depuis roi sous le nom
» de Frédéric-Guillaume II), continuait le prince
» de Ligne, vint à Pétersbourg, on le mena à
» l'Académie des sciences; le prince eut un éva-
» nouissement et on fut obligé de l'emmener. Le
» soir l'impératrice me questionna sur ce qui s'était
» passé à l'Académie; je lui répondis étourdiment:
» Rien que de très-naturel, madame; le prince

» royal s'est trouvé sans connaissance au milieu de
» l'Académie. L'impératrice rit beaucoup de ce jeu
» de mots, et il commençait à circuler autour d'elle,
» quand je m'aperçus qu'il pouvait parvenir aux
» oreilles du prince royal. Le lendemain matin je
» courus chez lui et lui racontai que S. M. m'ayant
» interrogé sur la scène de la veille, je lui avais
» répondu : « Le prince royal s'est trouvé au mi-
» lieu de l'Académie sans connaissance. » Il rit aux
» éclats, et demanda à toute la cour : « Savez-
» vous le mot du prince de Ligne? » Je m'empressai
» de mettre l'impératrice dans ma confidence, et
» elle eut beaucoup de peine à garder son sérieux,
» quand, à son tour, le prince royal lui demanda
» le soir : « V. M. sait-elle le mot du prince de
» Ligne? » — Tout le monde a lu les jolies lettres
à madame de Coigny, dans lesquelles le prince de
Ligne rend compte de son voyage en Crimée avec
l'impératrice, et de ses campagnes de Turquie avec
le prince Potemkin.

Le prince de Ligne avait passé une partie de sa
vie à faire la guerre sinon avec de grands talents,
du moins avec une bravoure des plus brillantes.
Il avait pris part à la guerre de sept ans. Ami de
Laudon et de Lascy, ce fut à cette époque qu'il se
lia avec le prince Henri de Prusse qu'il allait, long-
temps après, visiter encore dans sa retraite philo-

sophique. Là, le héros vétéran se livrait volontiers à de longues digressions sur sa vie militaire, digressions qui, souvent répétées, fatiguaient beaucoup les auditeurs. Aussi le prince de Ligne disait : « En vérité, quand le prince Henri entame la guerre » de sept ans, cela devient tout de suite la guerre » de trente ans. »

Il serait impossible de faire entrer dans notre cadre toutes les phases d'une vie aussi longue et aussi aventureuse, dont le prince de Ligne aurait pu seul nous faire connaître l'ensemble. A la mort de l'empereur Joseph, se termina la carrière politique du prince de Ligne; depuis, il ne fut plus employé, mais il garda avec sa haute position sociale ses titres et ses dignités. A toute l'Europe civilisée il avait l'air de faire les honneurs de Vienne, et, sans contredit, il était le centre d'une réunion à laquelle on chercherait en vain quelque chose d'analogue aujourd'hui. Le plus infatigable des *flâneurs,* le prince de Ligne était partout, au théâtre, aux guinguettes, dans le Prater, beaucoup dans les salons et peu à la cour. A Vienne, tout le monde, peuple et grands, le saluait avec plaisir; de loin on le voyait venir, soit à pied enveloppé d'un manteau demi-militaire, soit dans son carrosse gris, attelé de deux chevaux blancs, et sur lequel s'épanouissait, sous la couronne prin-

cière, le large écusson de ses ancêtres, portant d'or à la bande de gueules, surmonté du *cri* de la grande maison d'Egmont de laquelle celle de Ligne est issue : *Quocunque res cadunt, semper linea recta.* Derrière ce carrosse était monté un Turc que le prince Potemkin lui avait donné à l'assaut d'Ismaïl, et qui par cette raison portait le nom de la ville. Lorsque le Turc mourut, le marquis de Bonnay lui fit l'épitaphe suivante :

> Repose en paix, bon Ismaël,
> Tu seras pleuré par ton maître,
> Il se consolera peut-être
> Avec les filles d'Israël.

Ces filles d'Israël étaient deux juives fort belles que le prince de Ligne voyait assidûment, mais qu'il quitta brusquement un jour, en leur adressant le billet suivant : « Vous savez, mesdames, » que j'ai toujours été un de vos admirateurs les » plus empressés ; vous n'avez ni enfants, ni chiens ; » ce qui m'a donné tout de suite une grande idée » de votre mérite ; mais mes jambes se refusent à » grimper vos escaliers. Adieu, vous êtes décidé» ment les dernières que j'aie adorées au troisième. »

Un soir qu'à l'hôtel de Ligne on jouait aux épitaphes, M. de Bonnay fit celle-ci, qui nous amusa longtemps :

> Ici gît le prince de Ligne,
> Il est tout de son long couché ;

Jadis il a beaucoup péché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Le marquis de Bonnay, mort pair de France, je crois, l'un des habitués les plus intimes de l'hôtel, était un homme d'une très-haute taille et aux dehors les plus froids et les plus austères. Sous cette enveloppe puritaine il cachait un esprit vif et mordant. Devenu dévot, il avait oublié la *Prise des Annonciades* et d'autres peccadilles de la même force; c'était de lui que le prince de Ligne disait: « Croie qui voudra aux apparences; le marquis » est marié et dévot, et il est taillé en célibataire » et en athée. »

On a recueilli du prince de Ligne une foule de mots, dont un grand nombre ne lui appartiennent pas, et on a oublié les plus piquants qui n'étaient connus que des intimes. Lorsque le duc Albert de Saxe-Teschen, après avoir perdu la bataille de Jemmappes et fait une maladie grave, revint à Vienne, il demanda au prince de Ligne comment il le trouvait? « Ma foi, Monseigneur, » répliqua celui-ci, « je vous trouve l'air passablement dé» fait. »

Lorsque, dans la révolution des Pays-Bas, les insurgés lui envoyèrent une députation pour lui offrir le commandement de ce qu'ils appelaient l'armée nationale, le prince de Ligne les remercia

avec effusion, et, en les congédiant, dit aux députés : « Veuillez, messieurs, transmettre à vos » commettants que je suis incapable de me révolter » en hiver. »

L'empereur François faisait creuser un canal, mais l'eau manquait; on répandit le bruit qu'un homme s'y était noyé. — « Flatteur! » s'écria le prince de Ligne.

« Dès vingt ans, m'écrivait-il un jour, j'avais » pris mon parti; je visais aux grands rôles à la » guerre; mais à la cour je me contentais de ceux » de confident ou de comparse. Quand la pièce est » si courte et le parterre si mal composé, pour» rait-on être assez fou pour y chercher autre » chose? »

Ceci me ramène aux morceaux manuscrits du prince de Ligne dont j'ai parlé plus haut, au nombre desquels se trouve une pièce intitulée : *Notice sur la France;* j'en transcris un passage assez piquant. « La maréchale de Luxembourg, qui disait » qu'il n'y avait que trois vertus en France : vertu» bleu, vertuchou et vertugadin, avait élevé un » ange de pureté et de perfection, sa petite-fille » la duchesse de Lauzun. Cette vertu de conven» tion, qui consistait à n'avoir pas d'amant, parais» sait et disparaissait en France. Elle sautait sou» vent par-dessus une génération; jamais éducation

» ne fut meilleure que celle que donnaient les mères
» dont la conduite avait été légère. Après la géné-
» ration de madame de Luxembourg, il y eut en
» France une série de jeunes femmes jolies et ai-
» mables. Elles mirent la vertu à la mode et se
» moquèrent des amants; mais cette vertu eut l'in-
» convénient d'obliger les hommes à adopter les
» mœurs anglaises, leurs dîners du soir, leurs
» courses de chevaux, leurs paris, leurs orgies et
» leur tenue de palefrenier. La vertu perdit les
» vertus, et la France se prit à avoir des vices,
» elle qui ne peut pas demeurer immobile comme
» les autres qui n'ont ni vices ni vertus. La galan-
» terie épurait les mœurs en France au lieu de les
» corrompre. Jamais l'on ne rechercha autant les
» égards et la décence, nulle part on ne respecta
» autant les convenances que dans ce Paris réputé
» si mobile; le désir de plaire était la loi suprême;
» sans cesse on cherchait de nouveaux succès
» comme on était prêt à voler à de nouveaux com-
» bats. Après le passage du Rhin, on courait à
» l'Opéra, et trois jours après on quittait avec plai-
» sir sa maîtresse pour un assaut en Hollande. En
» France, au milieu de ce qu'on appelle des déré-
» glements, il y avait beaucoup de délicatesse,
» beaucoup de procédés et des usages très-établis;
» il y avait esprit de corps dans les familles. La

» société tenait son lit de justice, et ses arrêts
» étaient sévèrement exécutés. Jadis il y avait en
» France de mauvais pères, de mauvais fils, de
» mauvais maris par air; il n'y avait plus rien de
» tout cela (je parle de trente ans avant la révolu-
» tion). Les maris n'étaient pas tous fidèles, mais
» ils étaient aimables et remplis d'égards; le bon
» air était de ne rien afficher et de se faire tout
» pardonner à force de procédés. Il en était de
» même de la religion; on avait laissé l'athéisme
» aux académies et aux antichambres; dans un
» salon personne n'aurait osé se montrer esprit fort;
» on négligeait à la vérité les devoirs de la religion,
» mais on ne s'attaquait pas à ses dogmes. Un roi
» de France qui eût pu fournir à sa nation des
» fêtes, des victoires, des succès d'amour-propre
» de tout genre, n'aurait jamais rencontré de Révo-
» lution; la France n'est devenue ingouvernable
» que depuis qu'elle a malheureusement cessé
» d'être frivole. »

Pendant que nous étions à Presbourg lors du couronnement de l'impératrice Louise, le prince de Ligne me dit un jour : « Tenez-vous prêt à telle » heure, je vous ferai voir la dernière grande dame » de France et d'Europe. » On peut juger si je fus exact; à huit heures du soir nous montâmes en voiture; et après avoir parcouru les rues sombres et

tortueuses de la ville, nous arrivâmes à une maison d'assez triste apparence; nous eûmes quelque peine à monter à tâtons l'escalier; enfin dans un salon vaste, mais pauvrement meublé et à peine éclairé de deux bougies, nous trouvâmes madame la comtesse de Brionne, madame de Brionne, princesse de Lorraine, qui joignait à la blanche hermine de Bretagne et à l'orgueilleuse devise des Rohan, l'écusson du Balafré sur lequel les plus nobles races de la chrétienté avaient étalé leurs bannières. Atteinte de paralysie aux mains et aux pieds, à demi couchée sur une chaise longue, madame de Brionne conservait, à près de quatre-vingts ans, les traces d'une éclatante beauté; le son de sa voix lentement accentuée, son beau profil régulier, son regard doux et imposant, se sont profondément gravés dans ma mémoire. C'était une reine détrônée, c'était Hécube. Après quelques propos d'usage, je fis si bien que la conversation tomba sur l'ancienne France. Alors, par un coup de baguette, rétrogradant de cinquante ans, nous fûmes de prime abord en plein Versailles, en plein Trianon. Le passé, ce passé si vieux et si complétement évanoui, redevint le présent, mais le présent en chair et en os; c'était un dialogue des morts, mais ces morts étaient pleins de vie et rajeunissaient l'un par l'autre. En fermant les yeux, on

se croyait à l'Œil-de-Bœuf ou dans les petits appartements; tout l'ancien Versailles était revenu au jour, pimpant, coquet et joyeux; et, chose bizarre, les deux octogénaires, enivrés eux-mêmes d'une réalité factice, se prirent à en parler comme si la France, comme si la monarchie eussent été là vivantes à leurs yeux. Louis XV était encore le roi de cette éclatante féerie; il avait été fort amoureux de madame de Brionne, et n'en avait jamais, dit-on, obtenu que l'amitié la plus tendre. Pendant la minorité de son fils, elle avait exercé les fonctions de grand-écuyer de France : tout à l'heure, ce matin encore, ne sortait-elle pas du cabinet du roi, son portefeuille à la main? il était si beau, si gracieux le roi de Lawfelt et de Fontenoy! On lui passait la duchesse de Châteauroux, mais peu d'indulgence pour madame de Pompadour; quant à madame du Barry, le prince de Ligne osait à peine la nommer pour mémoire. Nous fîmes à cette occasion un voyage à Chanteloup, et il fut décidé que si le duc de Choiseul, l'ami intime de la princesse, n'avait pas été chassé par la cabale du duc de Lavauguyon, qui faisait croire au Roi (notez bien, le Roi tout court!) que M. de Choiseul avait empoisonné le dauphin, il serait encore à la tête des affaires, et la révolution avorterait; nous n'épargnâmes ni les gens de robe, ni le parlement, ni

surtout les encyclopédistes. Il fut fort question d'un coup de panier, donné, dit-on, par la duchesse de Grammont à madame du Barry, et qui lui valut ce mot du prince de Ligne : « Voyez ce que c'est que d'avoir un panier et pas de considération. » On blâma la petite maréchale (la maréchale de Mirepoix) d'avoir consenti, elle grande dame, à devenir la complaisante de toutes les maîtresses du roi. Le maréchal de Richelieu aurait été reconnu parfaitement aimable si, seul à Versailles, il n'avait gardé les talons rouges, l'air un peu guindé et les formules complimenteuses du dernier règne. On eut soin de me faire remarquer que le duc de Choiseul avait une merveilleuse manière à lui de porter son cordon bleu, qui consistait à placer d'une certaine façon sa main dans sa veste entr'ouverte. Tout ce qu'il y avait de plus huppé à Versailles, toutes les grandes dames avec leurs belles robes traînantes et leurs paniers, leur rouge et leurs mouches; tous les beaux jeunes gens poudrés, parfumés, pailletés, vinrent s'asseoir avec nous dans ce pauvre salon à demi barbare. C'était quelque chose de fascinateur et d'éblouissant qui ressemblait à l'acte de Robert le Diable où les morts sortent de leurs tombes et se mettent à danser avec les vivants. Au pied de la lettre, la tête me tournait de cette évocation ; je ne revins à moi que lors-

que, après deux heures passées dans ce cercle fantastique, en sortant de chez madame de Brionne, je demandai au prince de Ligne quelle était cette jeune personne, peu jolie et très-silencieuse, qui avait tenu les yeux constamment baissés sur sa broderie, sans prendre aucune part à la conversation. Il me répondit que c'était la princesse Charlotte de Rohan, nièce de madame de Brionne, et qui passait pour avoir été mariée secrètement au malheureux duc d'Enghien, assassiné tout à l'heure dans les fossés de Vincennes. Cette parole fut un coup de foudre qui fit évanouir tous les ravissants fantômes avec lesquels je venais de vivre pendant deux à trois heures; une indicible émotion s'empara de mon esprit, en pensant que, dans une ville de Hongrie, trois personnes diversement frappées par le sort s'étaient réunies comme pour me donner en relief, à moi jeune étranger venu du Nord, l'épitome des deux siècles au confluent desquels il m'avait été réservé de naître.

Le prince de Ligne mourut à plus de 80 ans, le 13 janvier 1815, à Vienne, pendant le congrès, et en lui lançant sa dernière épigramme : « Le congrès ne marche pas, il danse. »

LITTÉRATURE.

EXAMEN CRITIQUE

DE

LA FABLE D'HERCULE

COMMENTÉE PAR DUPUIS.

Non me cuiquam mancipavi; nullius nomen fero.
Senec. Epist. XLV.

Depuis longtemps on avait essayé de trouver dans l'astronomie la solution de la plupart des difficultés qu'offre le système religieux des anciens; mais ces tentatives isolées n'avaient présenté aucun résultat satisfaisant. A l'exemple de plusieurs mythographes, Court de Gébelin, pour ne parler que de ceux qui ont écrit en France, plaça les travaux d'Hercule dans le passage du soleil par le zodiaque, en les appliquant plus particulièrement à l'agriculture; mais Dupuis, en marchant sur ses traces, réduisit ces hypothèses en un système complet, dans lequel il fit refluer toutes les connaissances religieuses et philosophiques des hommes. Ce système, fruit d'un long travail et d'une érudi

tion peu commune, est un phénomène assez singulier dans l'histoire des lettres, pour mériter une grande attention.

Nous laissons aux habiles l'examen de l'ouvrage entier de Dupuis; nous ne nous engageons point à le suivre dans l'immense labyrinthe qu'il s'est tracé; mais tout système repose sur quelques bases principales. Nous examinerons l'une de ces bases, celle peut-être qu'il croyait la plus solide.

Qu'il nous soit permis d'écarter de cette dissertation tout ce qui a rapport aux opinions personnelles de l'auteur. Les principes qu'il s'était faits et les conséquences qu'il en tire pourraient devenir le sujet d'un autre écrit, dont les résultats ne tourneraient pas à la gloire de l'esprit humain. Ici, nous ne considérons dans Dupuis que le *mythographe*.

Hercule est le soleil; voilà la proposition de Court de Gébelin, voilà l'axiome de Dupuis. Les douze travaux d'Hercule correspondent aux douze signes du zodiaque.

La principale assise du système de Dupuis est de supposer, dans l'histoire de la Grèce, une époque qu'il transporte à 1600 ans avant Homère : époque qu'il appelle l'âge d'or de la poésie. Là, il place les chants du soleil, *l'Héracléide, ou le poème sacré sur le calendrier* dont il ne reste plus que le canevas, et

dont les débris forment l'amas confus des ruines mythologiques. De là, il suppose une époque d'ignorance et de barbarie jusqu'à Homère et Hésiode, et il ajoute : « Le fil sacré, une fois rompu, ne fut » plus renoué par les Grecs : et nous-mêmes, dit-il, » ne l'avons retrouvé que dans les sanctuaires de » l'Égypte. »

On voit bien que jusqu'à présent il n'y a pas encore matière à discussion. Un raisonnement que l'on croit historique et qui est appuyé sur une *supposition* de faits est un cercle vicieux dans lequel on tourne sans succès. Il faut seulement observer qu'il était assez adroit de révoquer en doute l'autorité d'Homère, d'Hésiode et des anciens poëtes, en disant que le fil de l'allégorie ne s'était retrouvé que chez les Égyptiens. En admettant ce principe une fois, on donne gain de cause aux *autorités postérieures* des pythagoriciens, des platoniciens et de tous ceux qui voulurent régulariser *a posteriori* le grand amas des traditions mythologiques. Voilà précisément le côté faible de tout l'échafaudage de Dupuis.

La discussion de la partie astronomique n'est pas de notre ressort. En tout cas, elle influe peu sur les objections que nous avons à présenter. Nous nous bornerons à observer que l'embarras du commentateur est visible en plus d'un endroit, notam-

ment dans l'explication du premier travail, où il est obligé de distinguer le premier Hercule, ou le Dieu-Soleil, des deux autres Hercules placés dans les constellations, mais d'un ordre inférieur au grand Dieu-Soleil (*a*). Pour appuyer cette assertion, l'auteur fait violence à un passage d'Hérodote dans lequel celui-ci loue les Grecs d'avoir établi de la différence entre le culte qu'ils rendaient à Hercule-Olympien, dieu immortel, et celui qu'ils rendaient à un autre Hercule qui n'était que dans la classe des héros; certes, Hérodote ne faisait point ici allusion au Dieu-Soleil, ni à l'Hercule *Ingeniculus*, mais bien à cette double nature d'un héros déifié qu'Homère a distingué le premier, comme nous le verrons par la suite (*b*).

Plusieurs autres endroits du calendrier comparé ne sont pas non plus à l'abri de tout reproche. Dans le quatrième travail, Dupuis a été obligé de se servir des sphères arabes pour y trouver une biche qui pût correspondre à celle que prend Hercule. Dans le sixième travail, il n'est guère possible de comprendre l'analogie qu'il veut établir entre l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne et Hercule nettoyant les étables d'Augias.

Enfin l'esprit de parti a tellement aveuglé Dupuis dans son commentaire astronomique, que *le Dieu des chrétiens* (ce sont ses expressions) n'est lui-même

à ses yeux que le soleil, excepté qu'au lieu des douze travaux, ce sont les douze apôtres qui font l'office des douze grands dieux.

Retournons à l'explication philologique. L'examen des autorités est, sans contredit, le procédé le plus simple pour éprouver la solidité du système qu'elles supportent. Dupuis savait trop bien que, loin de trouver dans Homère, dans Hésiode, dans les tragiques, dans Hérodote, quelque chose qui fût favorable à son opinion, tout ce qui y était consigné était, au contraire, diamétralement opposé à son système. Il ne pouvait attaquer la valeur de ces sources; nous avons vu avec quelle adresse il les écarte de la discussion, mais cette adresse est vaine; quiconque s'est livré à l'étude de cette branche des connaissances humaines reconnaît que c'est dans ces sources seules que l'on peut découvrir la clef du sanctuaire de l'antiquité; c'est à l'aide de ces grandes et nobles autorités que nous verrons se dissoudre tout cet amas d'hypothèses hasardées et de notices indigestes.

La première autorité que cite Dupuis est celle de Nonnus; personne n'ignore que ce savant poëte vivait à une époque où les traditions mythologiques avaient cessé d'exister, et où on ne pouvait arriver à elles qu'à travers le dédale des systèmes éclectiques. Nonnus, né dans le cinquième ou sixième

siècle de l'ère chrétienne, trahit visiblement le dessein de donner un sens plus grave aux annales du polythéisme. Profondément versé dans la connaissance du système religieux de tous les peuples anciens, le poëte de Panople, tantôt compilateur et tantôt homme de génie, avait fait de tous ces matériaux divers un amalgame bizarre; et, comme un grand nombre de ses contemporains, il s'obstinait à ramener à un ensemble rationnel les formes capricieuses de l'imagination mythologique (*c*).

Nonnus, dans son invocation à Hercule, accumule les dénominations et les épithètes :

> Βῆλος ἐπ' Εὐφρήταο, Λιβὺς κεκλημένος Ἄμμων,
> Ἆπις ἔφυς Νειλῷος, Ἄραψ Κρόνος, Ἀσσύριος Ζεύς,
> Εἴτε Σάραπις ἔφυς, Αἰγύπτιος ἀννέφελος Ζεύς,
> Εἲ Κρόνος· εἲ Φαέθων πολυώνυμος, εἴτε σὺ Μίθρης,
> Ἠέλιος Βαβυλῶνος ἐν Ἑλλάδι Δελφὸς Ἀπόλλων,
> κ. τ. λ. [1].

Tout ce morceau, souvent cité, ne présente qu'un assemblage de notices hétérogènes, recueillies avec beaucoup d'érudition, mais parfaitement opposées aux anciennes notions grecques; et comme notre dessein n'est pas de combattre l'hypothèse adoptée par Dupuis, mais seulement de montrer qu'elle a été faite après coup, et que le polythéisme à son origine n'offrait aucune trace de l'identité d'Her-

[1] L. XL, v. 392, 399.

cule et du soleil, la comparaison de ce morceau avec les sources primitives en déterminera la valeur.

Continuons l'examen des principales autorités rapportées par DUPUIS : « Les Égyptiens, dit Plu-» tarque, pensent qu'Hercule, assis dans le char du » soleil, fait le tour du monde avec lui[1]. » Les objections contre le témoignage de Nonnus peuvent s'appliquer en partie à Plutarque, très-attaché au syncrétisme, et qui écrivait tard, sur des mémoires étrangers, et dans un siècle où le goût de l'analyse avait gagné tous les esprits; mais il est une objection bien plus solide : Plutarque nous dit que les Égyptiens plaçaient Hercule dans le char du soleil; quel est l'Hercule égyptien? Quel était son nom? son culte? son origine?

La mythologie égyptienne n'a jamais été bien connue. Les seules notions que l'on en ait possédées ont été transmises par les Grecs; et l'on sait comment ils se rendaient compte de ce qui se trouvait hors de l'enceinte de la Grèce. S'ils voyaient la représentation d'un dieu qui avait quelque ressemblance avec Hercule, ils le nommaient Hercule, et ne poussaient pas leurs recherches plus loin. Ils négligèrent de recueillir les noms

[1] De Is. et Osir., p. 367.

égyptiens, parce qu'ils dédaignaient en général toutes les langues étrangères (*d*). La Grèce avait presque tout reçu de l'Égypte : mais, dépositaire infidèle, elle avait oublié jusqu'au nom de ses bienfaiteurs (*e*). Les traditions orientales qui avaient traversé l'Égypte s'étaient naturalisées en Grèce, et la marche du temps dérobait de plus en plus les formes primitives. Les Grecs n'avaient aucune idée positive de l'Égypte; ils en ignoraient la langue et l'histoire. Quelques philosophes essayèrent de soulever le voile qui les couvrait; mais ils allèrent en Égypte plutôt pour donner une sanction respectable à leurs opinions que pour étudier celles des Égyptiens. On ne sait rien des voyages de Pythagore et de Solon. Hérodote se borna à converser avec les prêtres. Platon lui-même ne s'est point expliqué sur son séjour en Égypte; et quand l'école d'Alexandrie se livra à l'étude des antiquités égyptiennes, les sources originales étaient oubliées, et la langue sacrée perdue depuis longtemps.

L'Égypte elle-même s'opposait, par sa constitution, à être mieux connue des Grecs. Tout contribuait à ne leur en donner que des notions superficielles; et si quelques-uns d'entre eux, plus curieux ou plus éclairés, allaient interroger les graves oracles de la sagesse égyptienne, elle leur répondait comme le prêtre de Saïs au législateur

athénien : « O Solon, Solon, vous antres Grecs, » vous êtes encore des enfants! Il n'est pas un seul » vieillard en Grèce; car vous ne possédez pas une » seule discipline qni soit ancienne [1]. »

Il s'ensuit que toutes les notions des anciens sur l'Égypte sont très-suspectes *d'hellénisme.* L'assertion de Plutarque n'en est pas exempte. Elle pent être an moins révoquée en doute, 1° parce qu'il ne nous a pas transmis le nom égyptien de la divinité qu'on applle Hercule (*f*); 2° parce que lui-même était déjà atteint, dans ses opinions philosophiqnes, de la manie du syncrétisme moderne; 3° parce qu'il est très-probable que les Égyptiens n'ont jamais connu l'Hercule grec (*g*); 4° enfin, parce qu'aucun autre écrivain ne confirme le témoignage du philosophe de Chéronée.

Après l'autorité de Plutarque, la plus considérable parmi celles que cite Dupuis est l'autorité des hymnes orphiques. On sait maintenant que ces hymnes sont très-postérieurs à l'époqne où on les plaçait autrefois. Cette discussion polémique est épuisée. Il en résulte que tout ce que nous avons

[1] *Plat.* Tim. 3. Ed. Bipont., p. 290. *Cyrill.* contra Jul. I, p. 15. Ed. Spanhemii. *Clem.* Strom. T. I, p. 356. Ed Potteri. La dernière phrase n'est pas rapportée par Platon, mais par Clément d'Alexandrie. Dans S. Cyrille tout le discours est amplifié.

sous le nom d'Orphée non-seulement n'offre rien de lui, mais encore que c'est un assemblage informe de productions différentes recueillies et compilées à une époque voisine des derniers systèmes du polythéisme.

Dupuis cite plusieurs fois avec complaisance l'autorité de Porphyre [1] qui parle de l'identité d'Hercule et du soleil comme d'une ancienne tradition, savoir, que la fable des douze grands travaux a pour base la division des douze signes de zodiaque, et qu'Hercule n'est que le soleil qui parcourt tous les ans cette carrière dont l'entrée était fixée au point solsticial, occupé autrefois par le lion céleste, attribut caractéristique du soleil arrivé au lieu le plus élevé du ciel. Ici, il suffit de rappeler que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, se trouvait l'un des chefs les plus illustres de cette grande conspiration qui voulait empêcher la chute du polythéisme. Nous avons essayé de montrer, dans un autre écrit [2], l'extension de ce système d'opposition et son influence. Nous reviendrons encore à cette époque mémorable. Le témoignage de Porphyre est absolument à rejeter ici, d'autant

[1] Euseb. Præp. Evang. L. III, c. 11.

[2] Essai sur les Mystères d'Éleusis, troisième édition. Paris, 1816, de l'Imprimerie royale.

plus qu'il ne s'appuie que d'une tradition vague et peu connue.

Gêné par un passage de Diodore de Sicile [1] qui, en parlant de l'histoire d'Hercule, dit qu'elle présente de grandes difficultés et qu'on aurait tort de l'assujettir aux règles de la critique ordinaire, Dupuis déclare que l'erreur publique a obligé Diodore de composer avec elle.

Outre les passages que nous avons discutés, Dupuis cite encore Macrobe, Servius sur l'Énéide, le commentaire de Jean Diacre sur Hésiode, Arnobe, Martianus Capella, et quelques astronomes modernes (*h*).

Pour donner une base spécieuse à son système, Dupuis aurait sans doute désiré trouver une autorité ancienne quelconque, au moyen de laquelle il eût pu prouver que, dès l'origine du polythéisme, Hercule avait été confondu avec le soleil; malheureusement pour son système, de toutes les autorités qu'il entasse, pas une n'est antérieure à l'ère chrétienne (*i*).

De toutes les règles de la critique, soit historique, soit littéraire, la plus vulgaire et la plus utile est celle qui consiste à classer chronologiquement (quel que soit là-dessus l'avis de mon savant ami

[1] L. IV, c. VIII.

M. Creutzer) les témoignages cités; mais Dupuis ne s'y est pas astreint. S'il avait été de bonne foi, ou plutôt s'il n'avait pas été entraîné par l'esprit de parti, il se serait persuadé lui-même de l'impossibilité réelle de réduire tout le système mythologique à une seule base. En suivant la marche historique de la mythologique grecque, en classant les époques et d'après elles les autorités, il aurait vu que ce léger et brillant tissu de symboles, de traditions générales, d'allégories, de faits historiques, de notions locales, de connaissances naturelles, présentait à chaque siècle, dans chaque pays, dans chaque ville, des variétés infinies, des faces différentes, des contradictions inexplicables; ce qui ne pouvait manquer d'arriver, puisque ce vaste ensemble s'était formé successivement, non sur un plan arrêté, mais à mesure que la marche de l'esprit humain faisait naître de nouveaux besoins ou de nouvelles inspirations. Loin de suivre une méthode aussi simple, Dupuis semble avoir établi à dessein la plus grande confusion dans son ouvrage, tant dans la discussion de son système que dans l'emploi des autorités citées, confusion très-propre à éblouir les demi-savants et à rendre difficile l'analyse d'un ouvrage scientifique.

Pour en revenir avec plus de précision au point de la question, jetons un coup d'œil sur la marche

du système mythologique en Grèce. Il date d'Homère. Que ses poëmes soient effectivement des productions originales, ou qu'ils soient un recueil de poëmes détachés dont le canevas seul appartient au siècle d'Homère, ici peu importe. Les écrits d'Homère furent non-seulement la source de la poésie des Grecs, mais encore le principe de leur théologie. Le témoignage d'Hérodote est positif[1].

Le premier âge connu de la mythologie grecque est donc la mythologie homérique. A cette époque, les notions religieuses n'avaient encore qu'une forme très-simple et même très-vague. La vie civile n'existait pas.

Homère ne donne quelques détails sur Hercule que dans un seul endroit de l'Odyssée, chant XI, v. 601-636. Ce morceau est extrêmement remarquable; Ulysse raconte son voyage dans le pays des Cimmériens et son arrivée à l'endroit par où les mânes descendent aux enfers. Après les sacrifices prescrits, il voit apparaître successivement les ombres des héros : « Alors je reconnus Hercule, » dit-il : ce n'était qu'une ombre. Lui-même assiste » aux banquets des dieux immortels, et possède la » belle Hébé[2]. Tels qu'une nuée d'oiseaux, les » morts effrayés se pressaient en foule autour de

[1] Herodot. L. II, c. 53.

[2] Dans l'original : καλλίσφυρον, aux belles chevilles du pied.

» lui : mais Hercule, semblable à la nuit épaisse,
» tenait son arc et sa flèche qu'il agitait d'un air
» terrible, et qu'il paraissait vouloir décocher. Un
» baudrier retentissait sur sa poitrine; le cuir en
» était revêtu d'or; et l'on avait retracé dessus avec
» un art merveilleux des ours, des sangliers farou-
» ches et des lions aux regards étincelants[1], des
» combats homicides, le meurtre et le carnage.
» L'artiste qui avait fait ce baudrier n'en avait ja-
» mais fait de semblable, et ne pourrait pas le re-
» commencer. Hercule me reconnut après m'avoir
» envisagé, et en soupirant, il m'adressa ces pa-
» roles : « Fils de Laërte, ingénieux Ulysse, seriez-
» vous aussi poursuivi par le sort qui me persécuta
» tant que j'ai vu la lumière du soleil! J'étais le
» fils de Jupiter, et pourtant mes maux furent
» inouïs, car je fus soumis à un homme qui valait
» beaucoup moins que moi et qui me commanda
» de pénibles travaux. Il m'envoya dans les enfers
» pour emmener le chien qui les garde, ne croyant
» pas qu'il fût un combat plus terrible. Je le vain-
» quis, et le traînai hors des enfers avec l'aide de
» Minerve aux yeux bleus. » Lorsque Hercule eut
» parlé ainsi, il rentra dans la demeure fatale. »

Minerve fait allusion à ce combat d'Hercule contre

[1] Dans l'original : χαροποί. On l'interprète par *fulvi*.

Cerbère et à la protection qu'elle lui accorda par l'ordre de Jupiter, dans un passage de l'Iliade, chant VIII, v. 362-372. Hercule est encore nommé dans un autre endroit de l'Odyssée, chant XXI, v. 24-30, où le poëte l'appelle μεγάλων ἐπιίστορα ἔργων, et le fait contemporain de la jeunesse d'Ulysse. Il est fait mention d'Hercule dans quelques autres endroits des poëmes d'Homère, mais ces passages n'ont rien de caractéristique. On les trouve notés à la fin de la plupart des éditions d'Homère (*j*).

Voilà donc ce qu'Homère nous apprend d'Hercule. Y est-il encore question du Dieu-Soleil? Y a-t-il un seul mot qui puisse s'appliquer à cette idée abstraite de la force du principe actif? la moindre allusion à cette idée?

La mythologie d'Homère est en général fort éloignée des abstractions métaphysiques. Il serait absurde de chercher un germe d'unité religieuse à une époque où l'homme, gouverné par ses sensations et fier du développement de ses forces individuelles, ne s'élevait pas à la hauteur du principe divin, mais abaissait les dieux à sa portée. Le tableau que le poëte fait d'Hercule est absolument physique. En comparant ces passages d'Homère avec le passage que nous avons déjà cité de Nonnus, on pourra joindre d'un coup d'œil les deux extrémités de la mythologie grecque.

Hésiode chercha à régulariser le système théogonique. D'anciennes traditions, des opinions vulgaires, quelques notions générales de physique furent le canevas sur lequel il s'exerça. Sa généalogie des dieux est vague et même obscure en plusieurs endroits [1]. On sent que le fil lui échappe, et qu'il a peine à suivre la marche irrégulière des traditions et des allégories (*k*).

L'immense influence d'Homère sur tous les siècles est trop connue pour avoir besoin de l'appuyer de preuves. Tous les genres de littérature puisèrent à cette source sacrée. L'épopée surtout resta son domaine exclusif, et ses nombreux imitateurs copièrent servilement la partie technique de sa langue et de sa versification dans leurs moindres détails. Les Grecs croyaient, avec quelque vraisemblance, la tragédie et la comédie nées des poëmes d'Homère.

Les poëtes tragiques et lyriques forment la seconde époque de la poésie grecque. Ils décèlent déjà un état plus mûr de la société civile et politique. Les tragiques cherchèrent leurs sujets dans un cercle de traditions dont la plupart étaient originaires des écrits d'Homère.

[1] Voyez sur Hésiode et sa théogonie une dissertation très-importante de Hermann : *De Mythologia Græcorum antiquissima.* Il est impossible de montrer des aperçus plus ingénieux et plus de sagacité.

Sophocle a fait sur Hercule la tragédie des *Trachiniennes*. Il y a suivi l'opinion commune en Grèce qui en faisait un héros. Rien n'y décèle le Dieu-Soleil; il y est même question du soleil[1] comme d'une divinité supérieure et protectrice.

A cette époque d'éclat qui dura longtemps et fut l'apogée de la gloire littéraire de la Grèce, succéda une époque différente où la philosophie, née dans l'Orient, chercha à s'emparer de toutes les branches des connaissances humaines. Elle parvint à leur donner une direction nouvelle. La poésie lui soumit ses brillants écarts. Les mythographes commencèrent à s'occuper des traditions orientales, à fouiller dans les antiquités, à remonter jusqu'aux sources; la frivolité apparente du polythéisme faisait rougir les philosophes. On essaya de soulever le voile qui le couvrait pour découvrir le dépôt mystérieux qu'il renfermait dans son sein. Les stoïciens se distinguèrent par leur constance à chercher le sens allégorique des fables[2].

A cette direction de l'esprit public se joignit, par la suite, la crainte qu'inspira un culte nouveau d'autant plus formidable qu'il était simple et qu'il réveillait dans le cœur de l'homme la pensée engourdie de sa dignité morale. Le polythéisme, at-

[1] Chor. v. 96 et passim.

[2] Cicer. de Natura Deor. passim.

taqué dans ses sanctuaires, appela la philosophie à son secours. Une religion qui croulait de toutes parts offrait peu de moyens de défense. Alors parut le platonisme d'Alexandrie.

Convaincus de la faiblesse interne du culte ancien, les éclectiques combinèrent un système très-étendu. Pour le fonder, il fallut chercher dans les décombres du polythéisme le fil de quelques doctrines mystérieuses qui n'y étaient plus. Il fallut dire : « Le polythéisme n'est pas un culte sans mo-» rale, sans but, sans dignité. Le peuple a été » trompé; mais les sages de tous les temps et de » tous les lieux ont su que, sous cette enveloppe » frivole, était déposé un noyau, un trésor de lu-» mières, dont le vulgaire devait ignorer l'exis-» tence. Ce trésor avait été perdu; nous l'avons » retrouvé. »

Tels furent les principes d'après lesquels on commenta la mythologie ancienne. Pour donner de l'unité au polythéisme, on voulut tout ramener à une seule base; pour lui prêter un caractère intellectuel, on chercha une intention morale dans chacun de ses symboles; on fit violence aux autorités les plus respectables; on leur en substitua de nouvelles, trouvées dans les débris des temples de l'Égypte. D'anciennes doctrines furent rajeunies; d'obscures traditions tirées de la poussière : tout le

vaste édifice de la théologie grecque fut reconstruit à neuf.

Les platoniciens les plus fameux, Plotin, Proclus, Jamblique, l'empereur Julien et ses sophistes favoris, travaillèrent avec ardeur au nouveau polythéisme. Tous procédèrent *à posteriori*.

C'est à cette époque qui embrasse un assez grand espace de temps qu'il faut rapporter la plupart des explications métaphysiques des dogmes du polythéisme; explications consignées dans les écrits des platoniciens et des Pères de l'Église. De là date aussi l'hypothèse de l'identité d'Hercule et du soleil. Le témoignage d'Eusèbe est sans réplique. Il consacre le troisième livre de sa *Préparation évangélique* à combattre le sens allégorique que les adhérents du polythéisme prêtaient alors aux fables de la mythologie. Il dit au sujet de celle d'Hercule : « Mais pour ne m'occuper que d'un exemple isolé, » n'ont-ils pas osé faire du soleil seul plusieurs » dieux? n'est-il pas pour eux à la fois Apollon, » Hercule, Bacchus, Esculape? mais comment le » même personnage sera-t-il père et fils, Apollon » et Esculape? comment se trouve-t-il métamor- » phosé en Hercule, *né d'une mère mortelle?* com- » ment le soleil en fureur égorge-t-il ses enfants? » Il est vrai qu'ils disent que les douze travaux » d'Hercule représentent la course du soleil à tra-

» vers les douze signes du zodiaque; mais que fe-
» ront-ils d'Eurysthée qui ordonne au soleil ou à
» Hercule d'exécuter ces travaux ? De quelle ma-
» nière appliqueront-ils au soleil la chemise funeste
» teinte du sang infect du Centaure ? »

Il est évident que cette hypothèse célèbre de l'identité d'Hercule et du soleil se trouvait au nombre des moyens de défense employés par les partisans de l'ancienne religion. Ils n'en négligeaient aucun. Les Platoniciens déployèrent toutes les ressources de la mystagogie : ils essayèrent de ressusciter le magisme. Aussi, de toutes les hypothèses sur la doctrine secrète du polythéisme, celle qu'ils favorisèrent le plus est un culte universel du soleil, comme principe actif de l'univers; l'hypothèse indiquée par quelques écrivains antérieurs, mais que les Platoniciens adoptèrent, et dont Dupuis, de nos jours, se constitua l'inventeur.

Si les adhérents de son système mythologique voulaient soutenir que l'identité d'Hercule et du soleil était un dogme de la doctrine secrète du polythéisme, on pourrait répondre que c'est éluder la question que de la transporter sur un terrain tout à fait conjectural. Il est très-vraisemblable, d'ailleurs, que la doctrine secrète du polythéisme renfermait des vérités d'un ordre supérieur et des faits beaucoup plus importants que ne l'est au fond

l'identité d'Hercule et du soleil. Il serait nécessaire d'ailleurs qu'il y eût eu d'avance quelque analogie entre l'idée que les anciens se formaient d'Hercule et celle qu'ils se formaient du soleil, comme principe vivifiant de la nature. Nous avons vu qu'à la première époque connue du polythéisme, Hercule était considéré comme un héros déifié. Homère plaçait son ombre dans les enfers avec celle d'Achille et d'Agamemnon. Nons avons vu que cette tradition subsista longtemps sous cette forme, et fut en vigueur pendant les plus beaux siècles de la Grèce. Certaines divinités, telles que Cérès, Bacchus, Rhéa ou Cybèle, eurent dès l'origine un caractère mystique. D'autres, par la suite, furent considérées sous les rapports de l'allégorie; mais l'Hercule grec ne fut jamais dans le culte populaire qu'un *personnage historique* (*m*), et les preuves de cette assertion se trouvent dans tous les écrivains antérieurs à l'ère chrétienne.

Il est évident que le soleil a été un des premiers symboles de la divinité; mais le culte du soleil, culte très-étendu, était d'origine étrangère; il était né, il s'était développé dans l'Orient, et, outre la disproportion des objets, on a peine à concevoir l'alliance bizarre d'une religion orientale et d'un héros absolument grec. Cette dernière réflexion me conduit à renouveler ici une protestation que j'ai

déjà faite ailleurs, mais que les connaisseurs me pardonneront de répéter encore une fois. Il s'est introduit, depuis quelque temps, dans l'étude de l'antiquité, une manière absolument défectueuse et qu'il est important de signaler : trop longtemps on s'était borné à ne considérer le vaste ensemble de la mythologie, prise dans la plus haute acception du mot, que sous des faces absolument isolées; les graves défauts de ce système se sont fait assez sentir par le vide et l'incohérence de toutes les théories qu'il a fait naître. Depuis que, par une heureuse révolution dans la science, on a reconnu unanimement les vastes et nombreux rapports qui établissent une liaison intime entre toutes les parties des traditions religieuses de l'antiquité, on s'est vu entraîné dans l'excès contraire. C'est surtout en Allemagne, où l'étude de l'antiquité a fait de si belles conquêtes et des progrès si immenses, que cette nouvelle manière trouve maintenant des sectateurs passionnés. « Personne n'admire plus » que moi, ai-je dit dans un autre écrit [1], l'hypo- » thèse qui place dans l'Orient le berceau de toutes » les idées religieuses et philosophiques; mais tout » en reconnaissant la beauté de cette hypothèse et » la rigoureuse justesse des aperçus qui en résul-

[1] Nonnos von Panopolis, der Dichter.

» tent, je dois dire avec franchise qu'il me paraît
» tout à fait absurde de ne vouloir pas faire la
» moindre part à l'esprit des Grecs. Il est incon-
» testable que le polythéisme est issu de l'Orient;
» mais il ne s'ensuit pas que les Grecs n'aient été,
» sous ce rapport si important, que des imitateurs
» serviles et sans invention. Est-il vraisemblable en
» effet que le vif génie, que l'imagination brillante
» de ce peuple qui se fraya partout des routes
» nouvelles, n'eût à offrir rien d'original, rien de
» national sous le rapport de ses idées religieuses,
» c'est-à-dire sous le rapport de la source précieuse
» de son caractère historique et de sa gloire litté-
» raire (n)? »

NOTES.

(*a*) « On ne peut pas toujours expliquer par le soleil seule-
» ment quelques fables d'Hercule qui semblent avoir principa-
» lement pour objet son image céleste ou la constellation qui le
» représente. C'est une distinction qui n'est pas à négliger. »
Origine de tous les cultes, T. I, page 318.

(*b*) Lucien de Samosate s'est fort agréablement moqué de cette double nature d'Hercule dans son XVI[e] dialogue des morts. Ce morceau est une preuve de plus que, même à l'époque de Lucien, les anciennes traditions sur Hercule étaient généralement suivies et n'avaient pas fait place aux nouvelles explications.

(*c*) Nonnus ne pouvait manquer d'être influencé par l'esprit de son siècle, à une époque où le Platonisme avait fait les plus grands progrès. Il est vraisemblable d'ailleurs que les commentateurs modernes ont souvent pris le change sur ses écrits; souvent ils ont converti en découvertes nouvelles et profondes les brillants écarts de son imagination. Son abondance d'idées poétiques et son penchant pour les étymologies tendent des piéges à ses lecteurs sans qu'ils s'en doutent : il faut un tact singulièrement exercé pour distinguer le poëte d'avec le mythographe. Tout ce qui regarde Nonnus et son siècle a été discuté dans un ouvrage que j'ai publié sous le titre de *Nonnos von Panopolis, der Dichter*. Saint-Pétersbourg, 1816, 1 v. in-4°.

(*d*) Il y a encore à ce sujet une observation générale à faire. La terminologie étrangère, copiée par les Grecs, ne peut inspirer aucune confiance; nous en voyons la preuve dans les fragments de Sanchoniaton conservés par Eusèbe. Les Romains, à leur tour, s'approprièrent la terminologie grecque d'une manière fort infidèle; de sorte que les noms grecs correspondent mal avec les noms orientaux, et les noms romains assez mal avec les noms grecs.

(*e*) Le savant Cumberland, en parlant des rapports qui subsistèrent entre l'Égypte et la Grèce à l'époque la plus reculée, remarque que ces rapports furent par la suite interrompus pendant longtemps. *Cumberland*, *Sanchoniato's Phenician History*. London, 1720, page 79.

(*f*) On trouve dans l'*Etymologicum magnum* que les Égyptiens donnaient à Hercule le nom de *Chon*, τὸν Ἡρακλῆν φασὶ κατὰ τὴν Αἰγυπτίων διάλεκτον Χῶνα λέγεσθαι. Court de Gébelin assure que ce mot, dans la langue copte, signifie force, puissance, vertu efficace. (*Monde primitif*, T. Ier, p. 182). Mais on ne trouve nulle part que les Égyptiens aient placé leur dieu *Chon* dans le char du soleil, ils ne donnaient de char ni à Osiris, ni à Horus. L'idée du char est visiblement grecque.

(*g*) Je sais que l'on comptait non-seulement un Hercule égyptien (Hérodot., L. II, c. 43), mais encore un Hercule indien; Cicéron le dit expressément (*de Natura Deorum*, L. III, c. 16); Arrien l'atteste également (Hist. Ind., p. 319); mais il me paraît évident que l'Hercule égyptien, aussi bien que l'indien, étaient des divinités nationales qui n'avaient d'autres rapports avec l'Hercule grec que quelque ressemblance accidentelle, soit dans leurs attributs, soit dans la manière de les représenter, et dans le culte extérieur. Les savants auteurs des *Recherches Asiatiques* croient reconnaître dans l'Hercule indien, que Cicéron nomme Belus, Bala ou Balas, le frère de Crisehna, communément appelé Bala-rama, ou Bala-deva (T. IX, p. 33).

Mais les antiquités indiennes étaient encore plus mal connues des anciens que les antiquités égyptiennes. Hercule me semble un personnage tout à fait grec, un héros populaire idéalisé, d'après lequel on a nommé mal à propos plusieurs divinités étrangères, et que par un système contraire on a voulu regarder ensuite comme la copie d'autres dieux étrangers, dont la signification et l'emploi correspondaient aux fonctions et à la physionomie d'Hercule. Cicéron cite aussi un Hercule phrygien, un du mont Ida, un de Tyr. Les Celtes adoraient un dieu que l'on a aussi nommé Hercule (Voss. *de Idololatr.*, L. Ier, c. 35). L'Hercule phénicien mérite une attention particulière.

(*h*) Bryant, que Dupuis semble n'avoir pas connu, a inséré dans son intéressant ouvrage (*A new System or Analysis of ancient Mythology*. London, 1775, in-4°) une dissertation particulière, par laquelle il tâche de prouver que, vu l'extrême légèreté des Grecs, leur négligence et leur orgueil national, les meilleures autorités sont les témoignages des écrivains postérieurs, et de ceux qui n'étaient pas nés proprement en Grèce. Parmi les poëtes, il cite Lycophron, Callimaque, Appollonius de Rhodes, Nonnus, les commentateurs des poëtes anciens; parmi les philosophes, Porphyre, Proclus, et les autres Platoniciens; parmi les Pères, Théophile, Tatien, Origène, Clément d'Alexandrie, etc. Ce raisonnement est plus spécieux qu'il n'est juste. Le témoignage des anciens poëtes grecs ne saurait être admis qu'avec la plus grande circonspection, toutes les fois qu'il s'agit de vérités *historiques* quelconques. Mais sous le rapport mythologique, les poëtes sont une source irrécusable, précisément parce qu'ils offrent le type des opinions et des connaissances de leur siècle. Ainsi il ne s'agit pas de peser la valeur du passage d'Homère, ni de découvrir ce qu'il pensait de tel ou tel dogme du Polythéisme, mais bien de déterminer ce que l'on en savait en général de son temps. Voilà, sous le rapport mythologique, l'usage que l'on doit faire des poëtes. Une étude combinée des Pères et des Platoniciens est sans con-

tredit l'une des bases de l'étude de l'antiquité; mais on ne peut s'y livrer qu'avec la plus grande précaution. Les Pères, dont les écrits sont si précieux, ne mirent dans leurs recherches sur l'ancienne théologie grecque guère plus de critique que les Platoniciens. Comme ils s'appliquaient à cette étude principalement dans l'intention de combattre le Polythéisme, ils se servaient à dessein de différentes sources : et plus ils confondaient les époques et les notices, plus ils donnaient une apparence absurde et incohérente au système dont ils avaient résolu de saper les fondements. BRYANT réduit à son tour presque toutes les pratiques du Polythéisme à un culte primitif du soleil; mais il ne se hasarde pas, comme DUPUIS, à ramener immédiatement à la même source toutes les divagations de ce fleuve immense. M. BAILLY, dans ses lettres sur l'Atlantide, a déclaré que *l'on ne pouvait douter qu'Hercule ne fût un emblème du soleil*, page 124-125. Les hypothèses de M. BAILLY sont assez discréditées maintenant, pour qu'il ne soit plus nécessaire de les combattre sérieusement.

(i) Toutes les autorités citées par DUPUIS à l'appui de son système sur Hercule sont postérieures à l'ère chrétienne. Cet argument est sans réplique; cependant nous irons plus loin : si l'on trouvait, par hasard, dans un écrivain antérieur au Christianisme, un passage qui favorisât l'hypothèse de l'identité d'Hercule et du soleil, on aurait tort de s'en prévaloir. Le Polythéisme reposait sur une liberté de penser et d'enseigner indéfinie. Le fait est que cette identité n'a jamais été qu'une idée moderne (si l'on peut s'exprimer ainsi) systématiquement introduite dans l'antiquité; et voilà ce que nous croyons avoir suffisamment démontré.

(*j*) Dans les hymnes homériques se trouve le fragment d'un hymne adressé à *Hercule Cœur-de-Lion;* nous le rapporterons ici pour constater le caractère que les anciens lui donnaient, d'autant plus que les hymnes homériques, appartenant à une

époque postérieure, peuvent figurer en quelque sorte le second âge de la mythologie grecque :

ΕΙΣ ΗΡΑΚΛΕΑ ΛΕΟΝΤΟΘΥΜΟΝ.

Ἡρακλέα, Διὸς υἱὸν ἀείσομαι, ὃν μέγ' ἄριστον
γείνατ' ἐπιχθονίων, Θήβῃς ἔνι καλλιχόροισιν,
Ἀλκμήνη, μιχθεῖσα κελαινεφέϊ Κρονίωνι·
Ὃς πρὶν μὲν κατὰ γαῖαν ἀθέσφατον ἠδὲ θάλασσαν
πλαζόμενος πομπῇσιν ὑπ' Εὐρυσθῆος ἄνακτος,
πολλὰ μὲν αὐτὸς ἔρεξεν ἀτάσθαλα, πολλὰ δ' ἀνέτλη.
Νῦν δ' ἤδη κατὰ καλὸν ἕδος νιφόεντος Ὀλύμπου
ναίει τερπόμενος, καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥβην·
Χαῖρε, ἄναξ, Διὸς υἱέ, δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον.

« Je chanterai le fils de Jupiter, Hercule, le plus grand des humains, « qu'Alcmène, aimée de Jupiter aux nuages noirs, mit au monde à Thèbes « (dans l'original : aux belles danses). Errant sur la terre et les mers, par « ordre du roi Eurysthée, Hercule causa de grands maux à ses ennemis, « et en souffrit beaucoup lui-même. Maintenant il habite, plein de joie, « la brillante demeure de l'Olympe couvert de neiges, et il possède la belle « Hébé. Salut, ô roi, fils de Jupiter! accorde-nous la vertu et le bonheur. »

Ce morceau donne une nouvelle force aux savantes objections de l'évêque de Césarée. Le grand prix que les peuples anciens mettaient à la force du corps, qu'ils regardaient comme un don particulier de la divinité, pourrait fournir une explication de la fable d'Hercule plus vraisemblable et plus analogue à la nature de l'esprit humain que les paradoxes ingénieux des Platoniciens.

(*k*) Hésiode nous a laissé un fragment connu sous le nom de *Bouclier d'Hercule*. Ce seul morceau suffirait pour déterminer irrévocablement le caractère du mythe d'Hercule. La description du bouclier est liée au récit du combat d'Hercule contre Mars et contre son fils Cygnus. L'idée qu'Hésiode donne d'Hercule est parfaitement conforme au tableau d'Homère. Aucune circonstance particulière n'y décèle la moindre intention métaphysique. Non-seulement Hercule y est représenté comme le

fils de Jupiter et d'Alcmène, comme un héros soumis à de cruelles épreuves, mais il y est même plusieurs fois question d'Apollon, et de la protection qu'il accorde à Hercule ; voilà les passages les plus remarquables :

> Ἀλλά οἱ (Κύκνῳ) εὐχωλέων οὐκ ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων·
> αὐτὸς γάρ οἱ ἔπωρσε βίην Ἡρακληείην,
> πᾶν δ' ἄλσος καὶ βῶμος Ἀπόλλωνος Παγασαίου
> λάμπεν ὑπαὶ δεινοῖο θεοῦ τευχέων τε καὶ αὐτοῦ. V. 67.
> . . . . . Ἐν δ' ἄρα μέσσῳ
> ἱμερόεν κιθάριζεν Λητοῦς καὶ Διὸς υἱὸς
> χρυσείῃ φόρμιγγι. . . . . V. 201.
> . . . . τὼς γάρ μιν Ἀπόλλων
> Λητοΐδης ἤνωξ', ὅτι ῥα κ. τ. λ. . . . V. 478.

(*l*) En disant qu'Hercule est un personnage historique, nous ne nous engageons pas à prouver qu'il ait effectivement existé. Nous disons seulement que les traditions en faisaient un homme doué d'une force merveilleuse, soumis pendant sa vie à des épreuves très-dures, et placé dans le ciel après sa mort. Diodore de Sicile, dont Dupuis a voulu en vain atténuer l'autorité, nous a conservé l'ensemble des traditions sur Hercule (L. IV, c. 151) On croirait au reste que le mythe d'Hercule a été d'avance destiné à être torturé de toutes les façons possibles. Outre les écrivains qui en ont fait le soleil, le savant Leclerc (*bibl. univ.*, T. Ier, p. 245) en a fait un négociant phénicien ; Banier, un véritable héros (*Myth.*, T. VII, L. III) ; Pluche, une enseigne où Horus était peint une massue à la main (*Hist. du Ciel*, T. Ier, p. 255). Bryant croit reconnaître, dans le récit des exploits d'Hercule, l'histoire des conquêtes d'une nation entière (Tom. II, p. 73). Bergier n'a vu dans ce héros qu'une digue de terre bien battue, et dans ces travaux que des ruisseaux et des marécages de l'Argolide enlevés par des gouffres profonds, ou tournés par des bergers, ou desséchés par des canaux (*Orig. des Dieux*, T. II, passim). M. Hullmann, profes-

seur à Königsberg, a énoncé récemment, dans un ouvrage publié sous le titre de Principes de l'histoire de la Grèce (*Anfange der griechischen Geschichte*, 1814), son opinion sur Hercule, qu'il envisage comme la dénomination collective de plusieurs colonies phéniciennes et carthaginoises. Les détails du mythe d'Hercule représentent, d'après cette hypothèse, qui semble appartenir à la fois à Leclerc et à Bryant, les combats, entreprises, établissements de ces colonies le long de la Méditerranée. *Quot capita, tot sensus.*

(*m*) Voyez sur ce sujet, dans la troisième lettre de Hermann à Creutzer (*Briefe über Homer und Hesiodus*, Heidelberg, 1818, p. 64), une observation très-importante et qui donne un grand poids à la mienne. L'opinion de ces deux savants sur *le mythe* d'Hercule ne s'accorde pas avec mes idées; mais ce serait mal connaître les intérêts de la science que de ne pas émettre avec franchise ce que l'on croit la vérité. La différence consiste principalement en ce qu'ils mettent au commencement *du mythe* le sens allégorique que je voudrais placer à la fin. Ils supposent que l'on a été du composé au simple; tandis que je tiens la marche inverse pour la seule vraisemblable. J'ai peine à croire, je l'avoue, qu'une croyance *populaire*, formée comme celle des Grecs, ait eu pour éléments des combinaisons d'une aussi haute métaphysique. Hercule a commencé par être un héros déifié; il a fini par être le Dieu-Soleil. Comment admettre une marche opposée? — Au reste, la publication de la correspondance de MM. Hermann et Creutzer est un service signalé rendu à la littérature et aux recherches mythologiques. Je me suis d'ailleurs expliqué sur le mérite de cet excellent ouvrage dans l'écrit intitulé : *Ueber das Vorhomerisch Zeitalter*.

MÉMOIRE

SUR

LES TRAGIQUES GRECS.

L'esprit humain, habitué à l'ordre constant et sensible qui gouverne le monde physique, cherche naturellement à appliquer au monde moral cette loi de progression qui soumet tous les germes à un développement visible et graduel. Il est certain que l'on découvre sans peine, dans l'histoire des sciences que nous nommons *exactes*, cette succession continue d'idées qui les enrichit sans cesse de nouvelles investigations et d'observations supérieures à celles qui les ont précédées ; mais il n'en est pas de même des arts de l'imagination et de l'esprit. Météores légers et brillants, leurs époques les plus éclatantes ne sont assujetties à aucun calcul déterminé. Leurs phases ne sont pas liées entre elles

et ne promettent pas un retour périodique. Tout dans l'histoire des arts (pris dans la plus vaste acception du mot) est inattendu; leurs chefs-d'œuvre sont des phénomènes, leurs triomphes des surprises. On n'assiste pas à leur développement; on devine tout au plus leurs progrès. Souvent, à peine nés, ont-ils déjà atteint à leur perfection. Ils ne se traînent pas péniblement vers le but de la carrière, ils y volent. C'est surtout l'histoire des arts qui prouve jusqu'à l'évidence que le calcul ordinaire du temps ne saurait être appliqué à la vie morale, à la vie du sentiment et de la pensée, qui tantôt suspend le cours des heures, en agrandissant indéfiniment leur durée, et tantôt, les précipitant sur elles-mêmes, imprime au temps une vélocité redoutable et nouvelle. Dans l'histoire des arts, toute règle de succession est interrompue, et si la peinture moderne commence par Raphaël, la poésie des anciens s'ouvre par Homère.

Cependant, au lieu de décrire les phénomènes spéciaux qu'offre l'histoire des arts, on s'est presque toujours attaché à en déterminer la marche générale. Prendre, pour ainsi dire, le génie des arts sur le fait, scruter ses rapports les plus mystérieux et rendre raison des analogies les plus délicates, telle a été la tâche qu'on s'est communément imposée. Il en est résulté une multitude de systèmes et de

fausses données, auxquelles l'habitude a fait acquérir force de loi. Les différentes époques de l'histoire des arts ont été liées entre elles par des arguments convenus et par des définitions toutes faites, et cependant on n'examinera pas avec quelque soin cet enchaînement d'hypothèses, sans les voir confondues par la nature des choses et démenties par l'histoire. Il y a autant et plus de distance entre les derniers essais du Pérugin et les premiers chefs-d'œuvre de Raphaël, qu'il y en a entre la Vierge de Dresde et les ouvrages de nos artistes contemporains. On a beau dire, le Tombereau de Thespis n'explique pas le Prométhée d'Eschyle, et le génie des arts ne révèle pas les secrets de son origine. Il semble se jouer à la fois et du temps et de l'espace, et, comme aux coursiers des dieux d'Homère, il ne lui faut qu'un pas pour atteindre aux bornes de l'horizon.

L'histoire de l'esprit humain ne présente que trop d'exemples de cette manière bizarre de raisonner qui, à l'aide de quelques mots, pervertit les notions les plus claires de l'entendement. On ne se défie pas assez de l'influence qu'exercent certaines formules propagées par habitude et reçues sans examen. « Les hommes, dit Bacon, croient que leur » intelligence commande aux mots; mais il arrive » souvent, au contraire, que les mots repoussent

» son autorité, et que le reflet de leur force agit
» sur l'intelligence elle-même. »

Un *paralogisme* de cette nature a eu lieu dans l'histoire de la tragédie grecque. On dit communément (et tout le monde l'a répété) que, créée par Eschyle, portée à sa perfection par Sophocle, elle a dégénéré entre les mains d'Euripide. On a désigné la première époque comme celle de l'enfance encore barbare, mais déjà sublime; la seconde, comme celle de la plus haute perfection de l'art dramatique; la troisième, comme l'époque du déclin et du penchant de la poésie vers les idées philosophiques. Cette pensée est fausse, car elle supposerait une longue suite d'années, et Eschyle, Sophocle et Euripide ont été *contemporains*. Le premier triomphe de Sophocle réduisit Eschyle à s'exiler en Sicile, et rien ne prouve qu'Euripide encore jeune n'ait pu assister à ce spectacle, puisque Diodore dit positivement qu'il mourut la même année que Sophocle.

Quoiqu'il existe une assez grande incertitude sur l'époque de la naissance et de la mort des trois tragiques, il n'en est pas moins certain que toute leur histoire n'embrasse qu'un espace de temps extrêmement rapproché. On sait qu'Eschyle naquit 525 ou 526 ans avant Jésus-Christ, à la fin de la 63ᵉ olympiade. Les uns placent l'époque de sa mort à

la 1re année de la 81e olympiade, 456 avant Jésus-Christ; d'autres le font mourir la 2e année de la 78e olympiade, 467 avant Jésus-Christ. On rapporte que Sophocle ne fut que de dix-sept ans plus jeune qu'Eschyle; et que vingt-quatre ans après la naissance de Sophocle, Euripide vint au monde, le jour de la bataille de Salamine (le 20e jour du mois boedromion, la 1re année de la 75e olympiade), bataille à laquelle Eschyle assista et où il déploya beaucoup de valeur. Sophocle et Euripide moururent tous deux 406 avant Jésus-Christ; mais Euripide précéda Sophocle au tombeau, puisqu'on sait que ce dernier honora la mort de son illustre rival par des marques publiques de sa douleur.

Sans se perdre inutilement dans un dédale de petites difficultés chronologiques, ce court exposé suffit pour ne laisser aucun doute sur l'état de la question. En tout cas, ce simple rapprochement de dates change entièrement le point de vue général sous lequel il est naturel de considérer l'histoire de la tragédie grecque. C'est donc d'un espace de temps extrêmement court qu'il s'agit toutes les fois qu'il est question du *siècle d'or* de la tragédie grecque. La nature, prodigue de ses faveurs dans cette heureuse contrée, y avait fait naître trois des plus beaux génies qui aient jamais existé, génies admirables, chacun dans son caractère, génies créateurs

qui représentent à eux seuls trois genres à la fois. La nature, en les plaçant à quelques siècles de distance, aurait gradué davantage la marche de la tragédie ancienne; en se hâtant de les faire vivre en même temps, sur la même terre, dans la même ville, elle a opéré un prodige. Elle a rapproché le commencement, la virilité et la fin sans enfance et sans décrépitude. Elle a procuré à ce peuple extraordinaire le merveilleux spectacle de trois hommes de génie resserrés dans la même arène, et prétendant au même laurier par des moyens tout à fait opposés[1]. On ne peut se former qu'une faible idée des jouissances que ce spectacle a dû causer à un peuple organisé d'une manière aussi prodigieuse, et qui, suivant l'expression d'Euripide[2], « vivait » délicieusement au milieu de l'atmosphère la plus » brillante. » Toutefois, il est juste de dire que, si la nature favorisa sous ce rapport les Athéniens, elle avait aussi admirablement préparé la destinée des poëtes auxquels elle les donna pour juges et pour spectateurs.

[1] L'on trouve dans l'argument de la Médée d'Euripide par le grammairien Aristophane, que cette pièce fut représentée sous l'archonte Pythiodore, environ dans la 87e olympiade, et que le premier prix fut remporté par Euphorion, le second par Sophocle, et le troisième par Euripide.

[2] Med. 829.

Entre Eschyle, Sophocle et Euripide, la tragédie naquit, vécut et mourut. Le témoignage de l'antiquité est unanime sur ce point. Le nombre des poëtes dramatiques, dont l'histoire nous a conservé les noms et quelques faibles fragments, est assez considérable, mais aucun d'eux n'égala, même de loin, les trois maîtres de l'art. Le triomphe qu'ils ont offert à la Grèce ne s'est jamais renouvelé et ne se renouvellera jamais. Ce qui aurait pu embrasser plusieurs siècles n'embrasse ici qu'un petit nombre d'années; ici les trois époques de l'art sont en présence. Quel moment!

Tous les tons, toutes les nuances de l'art dramatique, ou plutôt de la poésie en général, se trouvent réunis dans les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Depuis la pompe harmonieuse des mots jusqu'au luxe des pensées, depuis le grandiose des images jusqu'au pathétique des situations, depuis la mâle simplicité des premières impressions poétiques jusqu'aux couleurs les plus délicates de la philosophie, ces trois hommes ont tout connu, tout épuisé.

Les anciens n'ont jamais porté de jugement exclusif sur aucun de ces grands génies. Il était en général de l'essence de leurs idées sur l'art de laisser paisiblement subsister, l'un à côté de l'autre, des genres entièrement opposés. Notre critique mo-

derne, si aigre et si vétilleuse, est une maladie dont ils n'ont jamais été atteints. Les témoignages des anciens sur les trois tragiques sont très-divers; chacun d'eux avait des admirateurs passionnés sans que jamais cette passion prît un caractère hostile. Les plaisanteries d'Aristophane sur Euripide, si originales et quelquefois si profondes, se ressentent de l'exagération du masque comique; mais Aristophane lui-même, en mettant Eschyle au premier rang et en décernant la palme de l'art à Sophocle, n'exprimait que l'opinion de la Grèce entière. Voilà le fond de sa pensée, et elle est vraie[1]; tout le reste est arbitraire.

On a essayé cent fois de caractériser les trois tragiques par des comparaisons plus ou moins ingénieuses. Toutes les littératures de l'Europe abondent en portraits de cette espèce, et ce sujet est tellement vaste, il offre tant de faces différentes, qu'il échappe toujours quelques aperçus, quelques nuances, à l'œil le plus exercé. Le principal défaut de toutes ces analyses est d'isoler complétement chacun des tragiques, et cette faute est, pour ainsi dire, *une erreur d'optique,* car elle a pour principe le système qu'on s'est fait généralement de considérer l'histoire de la tragédie grecque dans un dé-

[1] Cf. Ranæ — Acharnenses — passim.

veloppement qu'elle n'a pas eu. Pour apprécier avec justesse Eschyle, Sophocle et Euripide, il faut mettre plus d'unité et d'ensemble dans la manière de les considérer; il faut les envisager non pas comme formant trois époques distinctes et séparées, mais comme trois genres en présence, ainsi que nous l'avons dit plus haut; et ce point de vue, qui seul jette un véritable jour sur la différence de leurs immortelles productions, établit entre eux une liaison et pour ainsi dire une *solidarité* intellectuelle, qui s'accorde avec le très-court espace de temps qui vit fleurir le théâtre d'Athènes.

Avant de les considérer sous ce nouveau point de vue, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le caractère général de la tragédie ancienne et sur son origine. La poésie grecque ne présente d'abord que deux *formes primitives*, l'épopée et la poésie lyrique; non-seulement toutes les deux sont entièrement isolées l'une de l'autre, mais encore reposent-elles sur des principes absolument différents. La poésie des anciens n'est pas le fruit tardif d'une civilisation pour ainsi dire *implantée;* elle a jailli du sol ensemble avec les idées religieuses et les traditions historiques dont elle a été le premier organe et l'unique dépositaire. Si, comme tout nous l'atteste, ces idées et ces traditions ont eu une source commune dans le vaste continent de l'Asie,

d'où toutes les religions sont sorties, la poésie prend encore un caractère plus solennel, car elle devient le fanal de cette grande migration qui devance les temps historiques et dont les traces nous sont à peine indiquées. Voilà ce qu'était la poésie pour les anciens, et c'est sous ce rapport qu'il faut l'envisager, pour se convaincre de son extrême importance dans la vie morale des peuples de l'antiquité. Chez les Grecs, comme chez tous les peuples *vierges*, elle prit d'abord le caractère du *récit;* car l'état primitif de la société exige avant tout la communication des traditions tant religieuses qu'historiques par la bouche d'un homme inspiré, tantôt *pontife* et tantôt *rhapsode*, ou même réunissant ces deux attributions. Ainsi naquit *l'épopée*. Si le premier besoin de la société s'est exprimé dans cette forme conservatrice de ses titres les plus chers, un autre besoin non moins vif fit sentir bientôt à la poésie l'impérieux désir de remonter vers un ordre supérieur de choses, soit que cet enthousiasme eût pour objet d'honorer les dieux par l'hommage de la faiblesse et de la reconnaissance, soit qu'il eût conçu assez de hardiesse pour élever jusqu'aux dieux les hommes extraordinaires dont les exploits excitaient l'admiration générale. De là vinrent l'*hymne* et l'*ode*. La poésie lyrique fut d'abord toute guerrière et toute nationale. Plus tard, elle devint

l'ornement des repas et l'interprète de la volupté; mais elle jouit toujours d'une liberté assez grande pour n'être pas astreinte à des limites fixées. Pindare, que l'on nomme souvent et que l'on ne lit guère, est le type véritable de la poésie lyrique à son origine. C'est en mettant Pindare à côté d'Homère que l'on voit l'extrême disparité des deux genres qui, en partant de deux principes différents, présentent une opposition aussi tranchante dans le *caractère intellectuel* que dans les *formes métriques*, et semblent en quelque façon établir une barrière insurmontable jusque entre les deux *dialectes* dont Homère et Pindare se sont servis.

Telle était donc la situation de la poésie grecque entre deux genres qui, sous aucun rapport, ne pouvaient, dans leurs formes primitives, atteindre à un point de contact, et encore moins parvenir à s'amalgamer ensemble; mais la civilisation fit un pas, et l'art dramatique présenta enfin sous la forme la plus séduisante cette réunion si désirée de l'épopée et de la poésie lyrique, réunion dans laquelle chacun de ces genres de poésie, en dépouillant son caractère propre, en prit un nouveau, et où tous deux, par cette alliance si admirablement calculée, portèrent simultanément la poésie grecque à cette hauteur d'où elle domine encore les siècles jaloux. L'épopée dans l'art dramatique fournit les éléments

et acquit un nouveau degré de vie, car ce n'était plus le récit successif du témoin, c'était le récit devenu action, le narrateur transformé en héros; ce n'était plus le souvenir d'un fait passé, c'était le fait lui-même, animé pour ainsi dire et rendu sensible aux yeux comme aux oreilles. De son côté, la poésie lyrique, en paraissant sur la scène, perdit ce caractère vague et bizarre, cette couleur purement locale, à laquelle elle paraissait jusque-là condamnée. Elle cessa à la fois et de se perdre dans les nuages et de s'égarer dans les détails. Elle reconnut enfin des bornes légitimes, et, en se resserrant, elle vit s'ouvrir une carrière immense devant elle. Devenue partie intrinsèque de la tragédie, elle en acquit plus d'élévation, plus de clarté, un vol plus haut et plus assuré, une couleur plus religieuse, sans cesser d'être nationale; elle parvint enfin à sa véritable perfection, car il n'est pas douteux que les vrais chefs-d'œuvre de la poésie lyrique ne se retrouvent que sur la scène grecque. Ce n'est point Pindare, ce fut Sophocle qui porta la poésie lyrique à cette élévation de sentiment et de pensée, à cette diction enchanteresse, à ce sublime d'images, à cette harmonie entraînante qui distinguent les plus beaux morceaux des chœurs tragiques.

Les premiers commencements de l'art dramati-

que sont couverts d'une grande obscurité. Nous ne ferons pas mention ici de toutes les notions éparses sur ce sujet dans les écrits des anciens; elles se trouvent partout. Jusqu'à Eschyle, tout est problématique. On lui attribue généralement l'honneur d'avoir donné le premier une forme régulière aux informes représentations scéniques des fêtes de Bacchus. Il est communément regardé comme « *personæ pallæque repertor honestæ.* » D'autres nomment Sophocle; une épigramme de Dioscoride dit que Sophocle le premier « *revêtit d'un vêtement d'or l'art dramatique encore grossier et qu'il prit dans les carrefours*[1]. » Cette singulière contradiction est une preuve de plus de l'extrême rapidité avec laquelle la tragédie atteignit à sa perfection entre les mains d'Eschyle et de Sophocle, contemporains et rivaux de gloire. L'histoire de la tragédie grecque démontre que sa création fut pour ainsi dire *spontanée*, et que, loin d'avoir été asservie à cette marche régulière que l'on croit distinguer dans ses premiers essais, l'art dramatique, au contraire, poussa ses premiers jets avec une vigueur et une force qui ne s'accordent nullement avec le développement successif qu'on lui prête dans nos ouvrages didactiques.

[1] Br. Anall. T. I, p. 500. Ep. XVIII.

Le poëte qui, dans l'inscription faite pour sa statue [1], dédaigna de parler de ses ouvrages dramatiques, et ne fit mention que de la part qu'il prit au combat de Marathon, indique assez ce caractère d'austérité et de mâle grandeur qui respire dans ses ouvrages. Le vieux soldat qui avait vu fuir *le Mède aux longs cheveux* [2] a été le Shakspeare de l'antiquité. Aucun poëte ne retrace aussi complétement l'idée d'une force pour ainsi dire colossale; et, comme il est le seul qui ait osé prendre pour sujet l'ère des divinités *Titaniennes*, son nom seul s'associe au souvenir de ces puissances primitives, dont il a peint le dernier rejeton attaché à la cime du Caucase. Des trois tragédies qu'Eschyle avait faites sur l'histoire de Prométhée, nous ne possédons que celle du milieu. La perte des deux autres pièces est l'une des plus sensibles que la littérature ait essuyées. Cette admirable *trilogie*, si elle était parvenue en entier jusqu'à nous, nous eût offert le modèle d'une représentation dramatique conçue à une hauteur de sujet et d'exécution dont il nous est même difficile de nous faire une idée exacte. La pièce que nous possédons étincelle de beautés d'un ordre supérieur : ce qui distingue Eschyle de ses rivaux de gloire est d'avoir fait de son Prométhée

[1] Br. Anall. II. 523.

[2] Βαθυχαιτήεις Μῆδος.

un ouvrage unique qui n'a aucun rapport avec le reste des chefs-d'œuvre de la scène grecque. Le *mythe* de Prométhée est en lui-même d'une haute importance, en ce que nulle part le polythéisme ne retrace plus fortement l'image de cette grande chute de l'humanité, de cette dégradation originelle dont toute l'histoire n'est que le développement continu : la nature humaine punie dans l'abus de ses forces, son orgueil frappé dans sa source, le symbole du génie de l'homme condamné à un châtiment rigoureux, et qui peut tout, « *excepté d'échapper à son supplice* » [1], et jusqu'à cette remarquable appréhension d'un dieu libérateur qui, pour détacher ses chaînes, doit descendre un jour aux enfers et terminer ses maux [2], tout concourt à faire du *mythe* de Prométhée, traité par l'un des plus vastes génies du monde, la plus belle comme la plus hardie des conceptions dramatiques; et, quand à ses idées, puisées dans un ordre si sublime et si mystérieux à la fois, se joint l'effet dramatique d'une représentation dont la scène se passait sur le Caucase, d'une tragédie dont les divinités supérieures formaient les personnages, et dont le sujet était la domination intellectuelle de l'univers, on reconnaîtra dans le poëte qui l'a exécutée le penseur profond que l'ini-

[1] V. 460.
[2] V. 943 seqq. et v. 1062 et seqq.

tiation aux mystères d'Éleusis avait éclairé sur les points les plus importants de la croyance religieuse dont son siècle était susceptible. On conçoit sans peine qu'en traitant ce sujet Eschyle a dû l'envelopper de toutes les traditions qui avaient cours de son temps, et dont il ne pouvait blesser l'autorité; peut-être le poëte n'a-t-il entrevu son sujet qu'à travers les nuages dont il était sans doute voilé, et que lui-même ne pouvait encore percer entièrement.

Je me suis laissé entraîner à cette digression sur le Prométhée d'Eschyle, parce qu'il se lie à des considérations aussi graves qu'étendues, qui ont été souvent l'objet de mes recherches. Ceux d'entre les ouvrages d'Eschyle qui lui ont mérité les éloges les plus unanimes sont : les *Sept chefs devant Thèbes*, les *Perses* et l'*Agamemnon*. Dans tous ses écrits, Eschyle porte le cachet de la simplicité et de la grandeur. Austère dans la conception du sujet, il est nerveux, quelquefois tendu dans son style, hardi dans la composition des mots jusqu'à l'enflure; mais cette diction si forte de couleurs et d'images devient simple, mélodieuse et touchante dans l'expression des douleurs d'Antigone et d'Ismène, ou des plaintes d'Atossa; sombre et terrible par l'impulsion naturelle de son génie, il semble brandir toujours cette lance dont il était si fier.

Eschyle faisait les délices de ceux qui regrettaient les *hommes de Marathon*, dont Aristophane a fait une classe à part, et auxquels il donne *quatre coudées de haut*[1]; tout ce que le poëte comique dit d'Eschyle est frappé au coin de la vérité la plus piquante[2].

En même temps qu'Eschyle remuait fortement l'esprit et agissait sur l'imagination par l'appareil le plus imposant, Sophocle s'élevait sur la scène grecque; Sophocle, qui chercha et trouva toutes les ressources de son art dans la profonde connaissance du cœur humain, et qui, au lieu des furies d'Eschyle, évoqua les passions de l'homme, non moins terribles et plus dramatiques qu'elles, Sophocle au premier abord ne frappe pas comme Eschyle, car il a le calme de la perfection. Il faut avoir étudié avec soin ses inimitables ouvrages,

[1] Acharn. 180. 565. Vesp. 1107. 1111.

[2] Feidippide, dans les Nuées (v. 1393 et seqq.), dit à son père Strepsiade qui l'invite à chanter un morceau d'Eschyle, qu'Eschyle est à la vérité le premier des poëtes, mais plein de bruit, sans art, dur et rocailleux, et il se met à chanter un morceau d'Euripide. Ce passage curieux nous fait voir la mode du jour à Athènes, et l'opinion des jeunes gens amoureux des idées nouvelles, en contraste avec celle des vieillards, admirateurs passionnés d'Eschyle. Les mémoires du temps attestent qu'il y a eu cette même opposition entre les partisans de Corneille et ceux de Racine, auquel on reprochait d'avoir affadi la tragédie.

pour en sentir tout le charme. Ce qui constitue leur mérite suprême, c'est ce même type de beauté tranquille que nous retracent les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. L'idée que les anciens se formaient du beau conduisait la main de Phidias comme elle animait le génie de Sophocle; et c'est là une de ces grandes harmonies de la vie intellectuelle des Grecs, que l'on ne se lassera jamais d'admirer. Ce qui donnait aux immortels ouvrages de Sophocle et de Phidias cette impression particulière de repos tenait en grande partie à la conviction qu'éprouvait l'artiste d'avoir atteint à son but. Ainsi les anciens, qui connaissaient si bien tous les ressorts du cœur humain, cherchaient dans les productions de l'art comme dans le cours de la vie, ce calme harmonieux sans lequel rien n'est parfaitement beau, et c'est même sous ce rapport qu'à la tête de tous les arts ils plaçaient l'art de vivre. Tout homme de bonne foi, familier avec la littérature ancienne, conviendra sans peine qu'il lui a fallu une étude réfléchie pour se pénétrer de toutes ses beautés; mais si Sophocle n'éblouit pas au premier coup d'œil, seul aussi il nous fait connaître, quand on le médite, l'art dramatique à son apogée. Les chefs-d'œuvre de ses illustres rivaux, considérés comme ouvrages de l'art, sont quelquefois en deçà, quelquefois au delà de la ligne; So-

phocle seul a atteint, dans toutes les parties, ce point unique qui constitue la perfection. Il n'a rien laissé de médiocre; mais, si, au milieu de cet amas de beauté, il était permis d'énoncer un sentiment de préférence, ce serait à son Électre que je décernerais la palme. On ne trouve dans aucun chef-d'œuvre du théâtre grec cette magnificence de pensées et d'expressions, cet accord de toutes les parties, ce mélange heureux de tous les tons tragiques. Le premier chœur, qni s'ouvre par le chant lyrique qu'Électre, dans sa douleur, adresse aux divinités du jour et de l'air (ὦ φάος ἁγνὸν καὶ γῆς ἰσόμοιρος ἀήρ, κ. τ. λ.), étincelle de beautés lyriques du premier ordre. En joignant à ces chœurs, du genre le plus imposant, quelques-uns des chœurs d'Aristophane, si brillants et si mélodieux à la fois, comme par exemple ceux de la comédie des *Oiseaux*, on aura réuni ce que la poésie lyrique peut produire de plus parfait. A une certaine hauteur, le talent devient susceptible de toutes les formes. Sophocle, en se livrant au genre illustré par Aristophane, aurait-il obtenu les mêmes succès? Cette question est à peu près impossible à résoudre; mais Aristophane du moins paraissait avoir reçu de la nature le germe des facultés les plus opposées. Ses ouvrages attestent une prodigieuse facilité à saisir tous les tons, à s'emparer

de toutes les nuances, facilité qui suppose un génie tellement vif, tellement flexible, qu'il serait difficile de lui assigner des bornes, et impossible de mesurer sa portée.

Ce serait ici le lieu de remarquer la rare combinaison qui fit naître, ensemble avec les trois princes de la tragédie grecque, le plus étonnant de tous les poëtes comiques, l'unique peut-être qui ait jamais rempli toutes les conditions attachées à ce titre. Aristophane, s'il ne fut pas précisément contemporain d'Eschyle, vécut en même temps que Sophocle et Euripide. L'intensité du plaisir que dut faire éprouver aux Grecs ce rapprochement inattendu et spontané de tous les pouvoirs de l'intelligence n'est pas un des moindres bienfaits dispensés par la nature à ce peuple, dont les triomphes, comme les malheurs, sont également au-dessus de toute comparaison. Jamais la prétendue *règle de progression*, que trop souvent l'on croit reconnaître dans l'histoire des arts, n'a été plus évidemment violée. Le moment si rapide qui vit paraître aux deux pôles de l'art du théâtre les trois tragiques et Aristophane, tient du phénomène sous tous les rapports. Il est risible de voir les efforts de ceux qui voudraient soumettre à leur compas la marche irrégulière de l'intelligence; le génie, comme le bonheur, n'a point d'époques.

Un trait remarquable de cette brillante réunion est l'espèce d'hostilité qui régna entre Aristophane et Euripide. L'esprit de ce dernier était éminemment philosophique. Doué des plus rares talents et d'une véritable sensibilité, penseur profond, poète harmonieux, touchant, pathétique, Euripide ne sut pas se garantir toujours de l'excès même des qualités qu'il possédait. Souvent, en cherchant la profondeur, il tombe dans le sophisme, et, visant à l'effet, il devient maniéré et précieux; mais Euripide séduisait précisément par ses brillants défauts, et presque aucun des tragiques n'a compté des amis plus ardents. Aristophane, partisan des anciennes idées et des anciennes mœurs, lui fit une guerre sanglante, sous le prétexte spécieux de poursuivre un genre nouveau qui menaçait d'envahir la scène. Cette animosité fournit au poëte comique les morceaux les plus piquants de la plupart de ses pièces, mais ne diminue en rien la juste célébrité d'Euripide, qui ne fut pas le moindre ornement de cette époque si féconde en merveilles.

J'offre à l'indulgence de l'Académie cette esquisse faite à la hâte d'un sujet qui exigerait les plus grands développements. Je sens combien elle est faible et décolorée en présence du tableau que j'avais sous les yeux; mais en obéissant au vœu de la compagnie illustre que j'ai l'honneur de pré-

sider, j'ai désiré lui prouver que la culture des lettres et le commerce des muses avaient toujours droit à mon premier hommage, *ante omnia Musæ*. Les matériaux dont j'ai tiré cette dissertation sont depuis nombre d'années dans mon portefeuille, et serviront peut-être un jour à un ouvrage sur la poésie grecque dont j'ai médité le plan depuis longtemps. Il est à remarquer que ce sont les sujets qui passent pour épuisés que l'on peut considérer souvent comme absolument neufs. Telle est l'histoire de la poésie grecque. Ce sujet a été traité vingt fois, et il nous manque encore un tableau fidèle et complet de ses différentes époques dans leur vrai jour. Un ouvrage de ce genre, dans lequel on se permettrait d'examiner les différentes productions de la poésie des anciens avec cette entière, mais sage et respectueuse liberté d'esprit qui fait le charme des jugements littéraires, et dont nos ouvrages didactiques sur l'antiquité offrent si peu de traces, est un *desideratum* dont tous les gens de lettres reconnaissent l'existence; la plupart des traités que nous possédons ne contiennent que des vues extrêmement bornées, et ne présentent d'alternative qu'entre une superficielle et tranchante hardiesse et la plus entière servitude d'opinions. C'est ainsi du moins que s'est toujours présenté à mon esprit le vaste sujet de l'histoire de

la poésie grecque. En consacrant à son étude une longue suite d'années, j'ai été à même de recueillir de nombreux matériaux que je pourrai peut-être avec le temps mettre à profit. Peut-être ces travaux serviront-ils un jour, sinon à illustrer, du moins à embellir une retraite qui me sourit de loin comme Tibur souriait à Horace. Alors j'aurai ce trait de ressemblance avec le poëte romain, qu'après avoir dit : *Hoc erat in votis*, je pourrai ajouter comme lui : *Auctius atque Dî melius fecere.*

NOTICE
SUR GOETHE.

Amicus Plato....

L'année qui vient de s'écouler a été, pour les lettres, comme pour l'Académie, signalée par les pertes les plus nombreuses et les plus sensibles. Parmi nos associés étrangers, nous avons vu disparaître CUVIER, GOETHE, SESTINI, RÉMUSAT, CHAMPOLLION, ZACH, CHAPTAL, LODER. La mort, en frappant à coups redoublés sur l'élite des hommes vraiment européens que nous venons de nommer, semble avoir assimilé les catastrophes de l'ordre intellectuel aux désastres du monde politique; elle a promené son niveau sur les sommités de l'intelligence, en même temps qu'une autre puissance non moins fatale et non moins absolue décimait les hauteurs de l'ordre politique; et si nous n'avons pas à crain-

dre pour le salut de la civilisation générale, si la loi du progrès ne peut cesser d'être la condition expresse de notre existence sociale, du moins est-il évident que nous entrons de toutes parts dans une de ces époques de transition qui ne sont pas inconnues dans les annales de l'esprit humain, époques à la fois stationnaires et progressives, où le vœu d'une loi agraire de l'intelligence semble devenir tout à coup le dernier symbole et l'instinct suprême de la société.

Je vous demande pardon, Messieurs, de m'être écarté, dès les premières lignes de cette notice, du ton ordinaire qui appartient à cette sorte d'écrits; mais vous conviendrez qu'il serait difficile, dans le temps où nous vivons, de ne pas se réfugier dans la sphère des idées générales, et de ne pas chercher le principe d'unité, quand l'ordre apparent qui lie les événements semble disparaître sous leur bizarre incohérence.

Dans le nombre des hommes illustres si cruellement enlevés aux lettres et à l'Académie, il en est un auquel je me crois obligé, en qualité d'académicien, de payer un dernier tribut d'affection et d'estime; je veux parler de Goethe. D'autres mieux que moi, dans cette enceinte, pourront caractériser la prodigieuse influence de Cuvier sur les sciences naturelles, analyser la vaste érudition de Champol-

LION, de RÉMUSAT, de SESTINI; il m'était réservé, je pense, de vous entretenir aujourd'hui de GOETHE, que des études consciencieuses, mais sans préjugés, de longues et fréquentes relations, m'ont mis à même d'apprécier, que l'on peut juger désormais comme un de ces anciens auxquels on ne doit que la vérité, et dont l'image calme et silencieuse commande le respect, mais ne provoque plus ni haine, ni amour.

N'exigez pas de moi, Messieurs, des détails biographiques sur la vie de cet homme justement célèbre; les dates de sa naissance et de sa mort, le récit des principaux événements d'une vie aussi tranquille que pleine, sont partout; ces détails vous sont tous connus; il n'est personne ici qui ne se soit trouvé sous l'influence et sous le charme de ces compositions brillantes et originales dans lesquelles le génie multiple et, si l'on ose le dire, prismatique de GOETHE se jouait sans effort, et faisait refléter tour à tour les émotions les plus intimes du cœur, les plus capricieux élans de l'imagination, et les aperçus les plus délicats de la sagacité philosophique.

J'ai lu avec quelque attention, Messieurs, la plus grande partie de ce qui a été publié sur GOETHE; ces jugements m'ont paru, en général, peu judicieux et peu exacts : tantôt vous le voyez grandir,

sous la plume du biographe passionné, jusqu'à ces hauteurs imaginaires où la physionomie de l'écrivain échappe à l'analyse; tantôt on le trouve rapetissé à des proportions étroites et mesquines où l'on pourrait à peine loger le plus vulgaire des journalistes. Les uns le comparent à Shakspeare, les autres à Voltaire; je crois même avoir lu quelque part un parallèle entre Goethe et Mahomet, ou Napoléon, je ne sais plus lequel des deux... Je vous laisse à juger, Messieurs, de ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces phrases ambitieuses, privées de nature et dénuées d'observation.

Pour bien juger de l'influence que Goethe a exercée sur son pays et sur son siècle, il faut d'abord se reporter à l'époque à laquelle il parut sur l'horizon littéraire. La société française, qui achevait de périr dans les brillantes saturnales du dix-huitième siècle, donnait encore l'impulsion à tous les esprits. La littérature allemande se trouvait tourmentée à la fois par la roideur primitive de ses formes et par un entraînement systématique vers l'imitation de modèles d'outre-Rhin, c'est-à-dire qu'elle réunissait le double désavantage de deux conditions opposées et presque ennemies. L'école de Bodmer, que l'on nomme en Allemagne l'école suisse, s'épuisait à ressusciter, sous la tente patriarcale, la forme épique. L'école de Leipzig de-

mandait un théâtre national, et façonnait, en attendant, une prose lourdement cadencée dont les interminables participes fatiguaient l'oreille la plus dure et l'esprit le moins impatient. Quelques hommes remarquables, HALLER surtout et KLOPSTOCK, reproduisaient dans les formes lyriques des idées élevées, mais qui se débattaient contre un système métrique sans régularité et sans base; on voulait alors fonder une poétique avec la même préoccupation avec laquelle on cherchait un principe de nationalité dans les traditions fabuleuses des Germains de Tacite. LESSING seul frayait la route véritable, mais la nature toute critique de son talent ne pouvait jeter la lumière là où tout était confusion et désordre; et si, du milieu de cette anarchie littéraire, un homme de talent supérieur, WIELAND, s'ouvrait une voie nouvelle, c'était pour précipiter son école dans l'imitation du genre français, moins ses grâces, son naturel et sa vivacité; effort pénible et stérile qui n'a servi qu'à accoupler des éléments destinés à se fuir; triste association où l'immoralité n'a pas l'excuse de l'élégance, et où l'on sacrifie les qualités inhérentes d'un génie national à la frivole ambition de se parer des vices exagérés d'autrui.

Remarquons surtout, Messieurs, qu'à cette époque toute l'activité de l'esprit humain se portait sur les progrès de l'intelligence, et que rien de ce qui

absorbe aujourd'hui l'opinion n'entrait alors dans les passions de la multitude. Les révolutions que l'on a vu éclater se préparaient dans le silence, sans doute; mais, résultat du temps, des choses et des idées beaucoup plus qu'œuvre d'hommes ou de factions, elles mûrissaient de loin comme ces points inaperçus à l'horizon qui recèlent les orages. Alors un livre était un événement; une idée nouvelle, un phénomène; un système philosophique, une époque; une production de l'art, le symbole d'un parti. Alors la règle des unités théâtrales était attaquée ou défendue comme un principe social, Gluck comme un novateur, Shakspeare comme un barbare qui menaçait la stabilité de l'ordre public, les encyclopédistes comme les fauteurs d'une foi nouvelle; l'Allemagne surtout présentait le singulier spectacle d'un développement actif et continu de la pensée, tenant lieu de tout autre symptôme de vie, d'une haute maturité de la réflexion qui se bornait à se replier sur elle-même: là, du Rhin à la Sprée, un syllogisme de métaphysique exaltait les esprits; une conséquence inattendue, une catégorie nouvelle divisait la société, et les États eux-mêmes se trouvaient classés, non d'après leur importance politique, mais d'après le degré de culture auquel ils étaient parvenus et le pouvoir intellectuel qu'ils exerçaient sur le reste du pays.

Ce fut sous ces auspices que parut Goethe, doué d'une de ces organisations prodigieuses qui réunissent les qualités les plus contradictoires. Favorisé par son siècle et par sa position sociale, il entrevit de bonne heure la place qu'il devait occuper un jour. Longtemps il parut hésiter sur la route qui devait y aboutir, et cette hésitation, loin de l'écarter du but, ne servit qu'à développer tous les trésors de sa rare intelligence. Cette hésitation tenait en partie aux circonstances du moment, en partie au caractère personnel de l'écrivain. En présence d'un public enthousiaste et de bonne foi, et qui attendait avec une candide persévérance le législateur de la langue et l'oracle du goût, Goethe se présenta sans convictions littéraires, sans foi dans les doctrines philosophiques, sans persévérance dans les idées, sans enthousiasme et sans nationalité; et, chose bizarre, ce fut par ces contrastes qu'il ne dissimula jamais, que sa domination s'étendit et s'accrut, et qu'il fonda cet immense pouvoir intellectuel dont le sceptre, quoi qu'on en dise, resta entre ses mains jusqu'au dernier jour de sa vie. Jamais Goethe ne condescendit à flatter les tendances de l'opinion; par la force magique de son talent, il l'entraînait avec lui, et puis la repoussait vers le côté opposé; fatiguée de ses longues erreurs, voulait-elle une halte, un point d'arrêt,

un système littéraire construit sur les données de GOETHE lui-même, son capricieux génie se plaisait tout à coup à détruire son ouvrage, comme l'Arabe qui, au milieu du désert, foulerait aux pieds la tente qui vient d'abriter sa caravane... et la caravane patiente et résignée se remettait en marche. Quand l'opinion croyait avoir enfin découvert la véritable direction des ouvrages de son écrivain favori, aussitôt il en prenait une autre, et se retrouvait au point d'où on le croyait éloigné à jamais. Véritable Protée, mais Protée volontaire et mutin comme Ariel et Méphistophélès, toujours en tête de ses contemporains, toujours le plus fort et le plus habile, toujours inimitable, GOETHE ne sacrifia jamais rien à sa popularité, et il la conserva toujours.

L'esprit allemand, essentiellement rêveur et passionné, se porte-t-il vers le dégoût des hommes et des choses, vers les sphères idéales de l'amour aux prises avec les réalités de la vie, GOETHE écrit *Werther*, le plus grand drame peut-être de son siècle, et puis il s'arrête; la perfection de l'œuvre tue l'imitation, et l'écrivain, satisfait d'avoir rendu cette voie désormais impossible, n'y revient que pour se moquer de ses propres inspirations. Quand ses compatriotes se jettent à corpsperdu dans les siècles de chevalerie, que théâtres et romans sont

accablés de tours gothiques, bardés de cuirasses de fer et de lances en arrêt, productions sans art et sans vérité, GOETHE s'irrite et fait *Goetz de Berlichingen,* chef-d'œuvre de naturel, de force dramatique, de couleur locale, qui dégoûte le public de tout ce qui lui plaisait jusque-là dans les autres; et ce chef-d'œuvre accompli, il ferme la carrière pour n'y plus rentrer. Puis, s'agit-il de la parfaite beauté des Grecs, surtout du sens exquis, du tact inné et délicat que demande l'imitation de leurs ouvrages dramatiques, GOETHE rejette l'accoutrement du moyen âge, et il donne *Iphigénie,* élégante et pure comme une statue grecque, mélodieuse comme un chant de Sapho, chaste et sévère de goût comme un papyrus inédit trouvé dans les cendres d'Herculanum; ou bien il jette au public les *Élégies romaines*, comparables à tout ce que Tibulle et Properce ont de plus ravissant. L'Allemagne s'éprend-elle d'amour pour la riche littérature de l'Italie, se laisse-t-elle entraîner au charme de cette harmonie abondante comme le sol qui la fait naître, brillante comme le soleil qui l'éclaire, molle et voluptueuse comme le peuple qui l'écoute, GOETHE présente dans son *Torquato Tasso* une nature si musicale, si vraie, si méridionale, dans une langue si douce et si accentuée, que nul de ses imitateurs n'a rien produit qui ait approché, même

de loin, de cette délicieuse improvisation de son génie.

En nous transportant dans un autre ordre d'idées, nous verrons GOETHE suivre exactement une marche analogue. Si, dans *Egmont*, il avait tracé jadis le tableau prophétique de l'affranchissement d'un peuple annoncé par la perte d'un seul homme; plus tard, lorsque les orages révolutionnaires vinrent à éclater, qu'un esprit de vertige s'empara des têtes, et en partie des têtes théoriques de l'Allemagne, GOETHE, loin de s'associer au mouvement général, se renferma dans un superbe et dédaigneux silence. Non-seulement il se maintint aristocrate de principes, de goûts, de sentiments, quand toute aristocratie fut abdiquée, mais encore il professa ouvertement le plus complet mépris pour les opinions triomphantes de la multitude. Ainsi, quand les systèmes irréligieux s'introduisirent dans l'Allemagne, quand la manie des formules abstraites bouleversa tous les fondements des sciences morales, GOETHE prit en pitié la passion effrénée de ses compatriotes pour les investigations métaphysiques, et poursuivit de ses sarcasmes leur laborieuse incrédulité. Au milieu de la fougue du Kantisme, il traita avec peu d'égards, et déclara illisibles[1] les productions ténébreuses du philo-

[1] Briefwechsel mit Schiller (passim).

sophe de Konigsberg, alors paroles d'oracle, mais dont à peine on connaît les titres maintenant.

Je n'ai pas la prétention, Messieurs, de faire entrer dans ce cadre étroit tous les nombreux écrits de GOETHE; j'en ai cité quelques-uns, seulement pour montrer la direction qu'avait prise son génie, et les voies par lesquelles il était parvenu à la dictature littéraire de son pays; voies nouvelles, bizarres, fantastiques, qui ne purent jamais être employées que par lui; c'est par là, remarquez-le bien, que pèchent tous les parallèles de GOETHE, soit avec VOLTAIRE, soit avec d'autres hommes de cette trempe. S'il parvint à subjuguer l'esprit de son siècle, ce fut par une opposition constante, animée, directe avec lui; peut-être ce procédé était-il calculé avec justesse, peut-être GOETHE avait-il deviné, avec une sagacité plus profonde, le caractère particulier de sa nation, caractère grave, méditatif, passionné, sincère, et qui avait, sans doute, besoin de ce paradoxe vivant pour se développer dans toutes ses conséquences; toujours est-il certain qu'insouciant de la faveur populaire, GOETHE en fut quarante ans l'idole et l'enfant gâté; que, plein de roideur et d'orgueil, il se prononça, sans cesse et sans relâche, contre toutes les tendances du moment, contre toutes les passions du jour; qu'au rebours de VOLTAIRE, il

déclara sans périphrase que les applaudissements de la multitude ne lui inspiraient que du dédain et de l'effroi [1], et qu'elle était, en politique comme en littérature, incapable de se gouverner par elle-même. *Faust*, l'une des admirables productions de son génie, qu'offre-t-il en effet, si ce n'est une œuvre de sévère et profonde ironie, une satire grandiose, à la manière de RABELAIS ou de SHAKSPEARE, de cette disposition de l'esprit allemand à sonder toutes les profondeurs, à s'abîmer dans tous les mystères, à soulever tous les voiles? disposition que la philosophie transcendante avait ravivée avec une sorte de frénésie, et dont toutes les philosophies postérieures ont hâté la progression destructive. Je me trouvais en Allemagne au moment où parut *Faust* : il serait malaisé de peindre la double impulsion d'enthousiasme et de colère qu'excita cet ouvrage; on se sentait frappé dans ses illusions, blessé au vif, percé de part en part, et pourtant, en maniant cette arme cruelle, jamais le prophète (comme on l'appelait alors) n'avait révélé de plus hautes inspirations, une verve plus dramatique, un coup d'œil plus scrutateur; jamais

[1] Mein Lied ertönt der unbekannten Menge, —
Ihr Beifall selbst macht meinem Herzen bang....

FAUST.

il n'avait déclaré de guerre plus vive à l'esprit du siècle; jamais il n'avait nié ses progrès avec une incrédulité plus moqueuse. Combattu par ces impressions diverses, nul des contemporains de Goethe n'osa s'attaquer, avec espoir de succès, à cette œuvre de génie, à ce merveilleux caprice de son imagination. On se soumit à cette flagellation intellectuelle en disant : αὐτὸς ἔφη, « le maître l'a dit. »

La singularité des rapports qui existaient entre Goethe et son public donnait lieu à une foule de méprises dont le grand artiste ne laissait pas que de s'amuser, tout en accordant aux esprits curieux et sincères, le plaisir de chercher le sens mystérieux de ses paroles et de deviner gravement les motifs cachés de sa conduite. Cette manière de se poser, cette attitude théâtrale finirent par devenir habituelles à Goethe; mais, dans l'intimité, le naturel l'emportait sur l'affectation; je me souviens que l'aîné des Schlegel me racontait que, copiant un jour sous les yeux de Goethe un morceau de poésie, il s'arrêta, et, d'une voix émue et respectueuse, se hasarda à lui demander le sens précis de quelques vers sur lesquels on avait déjà établi cent controverses en Allemagne. Goethe se prit à rire, et sa réponse fut : « Allez donc, laissez là ces » énigmes : quand j'ai fait ces vers, je croyais qu'ils

» avaient un sens ; c'est tout ce que je puis vous en » dire maintenant. »

Goethe portait sur tous les objets, et jusque dans la grammaire, un mépris complet des règles didactiques et des théories absolues. A une époque de la vie où les difficultés servent d'aiguillon, je tentai d'écrire un livre en allemand. Ce livre, dont peut-être quelques-unes des personnes qui m'écoutent n'ont pas oublié le titre [1], fut imprimé et livré au public sous le patronage de Goethe qui en avait été le véritable instigateur. Dans la dédicace, je lui disais que les merveilleux fruits de son génie que j'avais, sur le sol allemand, dévorés avec l'ardeur de la jeunesse, étaient encore pour moi, dans l'âge mûr, une source de consolations et de délices ; que j'adressais cet écrit au grand maître de l'art et de la langue des Allemands, dans l'espoir d'obtenir un jour de sa main le droit de bourgeoisie dans la littérature de son pays, etc. Ce livre avait été l'objet d'une longue correspondance avec Goethe. Lorsque je lui envoyai le premier exemplaire, je lui dis, dans une lettre confidentielle, qu'il trouverait probablement dans ce livre des locutions étrangères, peu allemandes, et peut-être même quelques solécismes dont mon oreille ne

[1] Nonnos von Panopolis, der Dichter. Ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Poesie. St.-Petersburg, 1816, 4.

m'avait pas suffisamment averti, en ajoutant que j'avais en vain cherché un homme de lettres allemand qui eût voulu prendre la peine de soumettre mon manuscrit à une révision grammaticale. Goethe me répondit à ce sujet de la manière suivante : « Je vous prie très-instamment et, au besoin, » j'exige la promesse de ne jamais confier à aucun » Allemand ce que vous nommez la revision grammaticale de vos manuscrits. A coup sûr, il ôtera » de votre style tout ce qui en fait le prix à mes » yeux, en y mettant une foule de belles choses » dont je ne me soucie guère. Profitez en paix de » l'immense avantage que vous avez de ne pas savoir la grammaire allemande ; il y a trente ans » que je travaille à l'oublier. » Malgré la prédilection marquée du grand prophète, j'aurais pu trouver dans ces lignes une légère teinte d'ironie si, au même instant, il n'avait manifesté les mêmes éloges et la même opinion dans un recueil qu'il publiait alors sous le titre de : *Kunst und Alterthum*.

Je pourrais aisément, Messieurs, en fouillant dans mes souvenirs et dans ma longue correspondance avec l'homme illustre dont je vous entretiens, multiplier les détails, et vous offrir plus d'une révélation piquante; mais ce serait sortir entièrement du cadre de cet écrit, et, pour ne pas

abuser de votre indulgence, je me bornerai à esquisser en peu de mots ceux des travaux de Goethe qui ont un rapport plus direct avec les sciences que cultive spécialement l'Académie.

Plus l'esprit de Goethe avait d'éloignement pour toutes les synthèses artificielles, tant en spéculation qu'en pratique, plus il devait se sentir porté vers l'étude des sciences naturelles dans leurs détails les plus intimes; ces détails l'occupaient avec amour, mais là, comme ailleurs, il ne courbait la tête devant aucun système, ne se laissait emprisonner dans aucune théorie; marchant en observateur, il s'avançait seul et libre.

C'est ainsi qu'en physique, la théorie de la lumière, ou plutôt celle des couleurs, devint un des objets favoris de ses études. Goethe ne s'arrêta à aucune des doctrines les plus accréditées; celle de l'émanation lui paraissait mesquine et presque risible; celle de la vibration, qu'il ne saisissait que sous son point de vue dynamique, n'était pas faite pour le captiver. Selon lui, les couleurs ont leur origine, soit dans un *medium* vaporeux à travers lequel nous parvient la lumière, soit au moyen de ce *medium* éclairé, mais reposant sur un fond obscur. Les phénomènes du prisme se présentaient de même à son esprit sous une forme plus poétique que didactique; c'était, — d'après ses aperçus, qu'il faut

saisir dans ses propres écrits, mais qu'il est malaisé d'exposer en peu de mots d'une manière nette et précise, — une interposition de la lumière et de l'obscurité, une sorte de voile que celle-ci jetait sur l'autre. Je ne prétends pas, Messieurs, m'ériger en apologiste de ces vues, que vous trouverez peut-être plus ingénieuses que solides; j'ajouterai du moins que, si les théories de Goethe ne sont pas adoptées, ses belles et nombreuses expériences sur les couleurs lui assureront l'estime des hommes éclairés et impartiaux.

Transportez-vous à l'époque où parut, pour la première fois, la doctrine géognostique de Werner, et vous jugerez de quelle curiosité, de quelle ardeur dut s'animer un génie tel que celui de Goethe, à l'aspect de ces théories si neuves et si séduisantes! Aussi en fit-il une des occupations les plus constantes de sa vie. Il rassembla des collections fort étendues, surtout à l'effet de se rendre compte de deux phénomènes dont il était singulièrement frappé : la formation des métaux et l'influence du feu sur la partie extérieure du globe terrestre. Sur le premier objet, ses observations ne furent que des pressentiments, des aperçus; il ne connaissait pas les grandes découvertes faites depuis par Davy, et ne saisissait peut-être pas l'enchaînement de tous les faits qui établissent les bases de la science.

Quant au second point, les recherches de Goethe sur les débris volcaniques trouvés en Bohême, puisées dans un ordre d'idées qui ne trouve plus de contradicteurs, témoignent de sa force d'esprit et de sa rare sagacité, quand on songe qu'il les exécuta à une époque où les doctrines neptuniennes étaient dominantes en géologie.

Goethe, dans sa Morphologie, dit en parlant de Linné, que le grand effet que produisirent sur lui les immortels écrits du naturaliste suédois tenait en partie au besoin qu'il éprouva d'amalgamer en un tout ce que l'autre avait séparé et divisé avec tant de soin, de chercher un ensemble et des analogies où Linné n'avait observé que des contrastes. Telle fut la direction qu'il donna à ses études en botanique : ce fut à découvrir la forme primitive, la forme plastique dans l'immense variété des formes du monde végétal, que Goethe consacra toutes ses recherches. Selon lui, c'est la feuille qui présente cette forme originelle, la feuille qui se développe en métamorphose tantôt ascendante, tantôt descendante; théorie assez généralement reçue de nos jours, et que de célèbres botanistes ont dernièrement adoptée[1]. Remarquons à cette occasion que Goethe fut peut-être le premier

[1] Le professeur Ernest Meyer de Kœnigsberg, etc.

à rendre justice à l'un des plus grands physiologistes de son temps, à Gaspard-Frédéric Wolff, membre de notre Académie. Vous connaissez, Messieurs, ses vastes travaux et vous les appréciez; mais vous savez aussi que le mérite modeste et consciencieux de ce savant se trouva éclipsé par des célébrités plus bruyantes, et, sous ce rapport, vous saurez gré à Goethe de ne l'avoir pas méconnu.

La zoologie ne resta pas étrangère à son ardeur de s'instruire dans toutes les branches des sciences naturelles, il y porta le même esprit d'observation, la même sagacité. Goethe étudia toutes les parties de l'organisation animale avec autant de soin et de curiosité que les détails les plus délicats de la vie des végétaux. Là aussi il voulut déduire une forme primitive et plastique, et il devina que l'on ne pourrait y parvenir qu'au moyen de l'anatomie comparée, désormais la norme et le flambeau de la science. Goethe se livra particulièrement à l'ostéologie, et comprit de bonne heure ce qui, depuis, a été généralement adopté, c'est-à-dire que les os du crâne ne sont que des modifications des vertèbres. Remarquons, Messieurs, une observation nouvelle, sinon une découverte que l'anatomie doit à Goethe. Longtemps on s'attacha à chercher la différence organique de l'homme d'avec les ani-

maux, dans l'absence de l'os nommé inter-maxillaire, dans lequel s'enchâssent, chez ceux-ci, les incisives de la mâchoire supérieure, et qui est également très-prononcé dans les singes. Goethe ne se soumit pas à cette prétendue ligne de démarcation, et, après beaucoup d'expériences et de recherches, il démontra l'existence de ce même os dans la mâchoire humaine. N'y aurait-il pas eu, dans cette recherche, quelque chose de plus qu'une simple curiosité d'ostéologie? Ou je me trompe, Messieurs, ou il y avait je ne sais quelle inspiration de Méphistophélès dans cette application à effacer le prétendu stigmate matériel que l'orgueil humain avait cru ajouter à sa suprématie intellectuelle; un génie tel que celui de Goethe ne poursuit pas aussi longtemps une simple recherche, si cette recherche ne renferme pas une idée.

Au reste, Messieurs, il est de toute justice de ne pas considérer Goethe dans telle ou telle tendance isolée, dans telle ou telle direction du moment; c'est dans l'ensemble de son organisation, dans la synthèse de ses facultés aussi étendues que brillantes, c'est enfin dans le jeu de son action sociale qu'il faut envisager cette prodigieuse intelligence, cette aptitude phénoménale aux branches les plus divergentes du savoir humain; c'est à une réunion d'hommes aussi éclairés que vous,

Messieurs, qu'il convient de rendre un dernier hommage à la mémoire de l'homme dont l'influence sur l'Europe et sur son pays a été si grande, que son tombeau, placé entre les tombeaux de Schiller et de Herder, contient toute une époque, tout un siècle. La gloire des lettres est de réunir en faisceau toutes les gloires, mais leur plus beau triomphe est de bannir de l'esprit tout jugement sans restriction, toute impression individuelle, toute appréciation étroite et passionnée; l'empire de l'intelligence doit être, comme l'Élysée des anciens, séparé du monde réel par le fleuve d'oubli.

Je ne me permettrai plus qu'une seule réflexion; voyez, Messieurs, quelle foule d'analogies diverses présentent, comparativement, la marche des corps politiques et celle de l'intelligence humaine; partout à peu près et dans tous les siècles, on peut conclure de l'état de l'une à l'état des autres; pour une grande partie de l'Europe, l'ère des gouvernements aristocratiques semble près d'expirer; pour celle-là disparaît aussi, en littérature comme en morale, l'autorité d'un seul ou du petit nombre; pour elle commence déjà l'époque qu'un spirituel écrivain a si bien qualifiée du nom d'*époque sans nom*. La réaction observée, dans les derniers temps de la vie de Goethe, contre ses écrits et même contre sa personne, n'a pas eu d'autre principe : c'était

l'émeute qui grondait à la porte du temple où l'on avait sacrifié si longtemps. L'Allemagne, en perdant cet homme illustre, a perdu l'unique et le dernier de ses monarques littéraires, monarque élevé sur le pavois et de par le droit légitime du génie et de par l'accord unanime de ses compatriotes, mais monarque éminemment *inconstitutionnel,* prêt à entrer en colère si on lui avait parlé de *charte,* faisant seul les affaires intellectuelles de ses nombreux sujets, et surtout fort éloigné d'admettre la *souveraineté* de son peuple en matière de littérature et de sciences.

VUES GÉNÉRALES

SUR

LA PHILOSOPHIE DE LA LITTÉRATURE.

La littérature, prise dans la plus haute acception du mot et envisagée sous le rapport philosophique le plus étendu, ne présente, comme l'histoire générale, qu'une seule époque définitive, époque de transformation complète et qui rayonne au-dessus de toutes les divisions subalternes du temps, je veux dire le christianisme. Artificiellement établies, toutes les autres peuvent aider à la mémoire des choses; le christianisme, fait supérieur, capital et accompli, seul a tracé une profonde ligne de démarcation dans les annales de l'intelligence entre les temps qui l'ont précédé et les temps qui l'ont suivi.

Il n'y a donc, à proprement parler, que deux

littératures, comme il n'y a que deux ordres d'idées, comme il n'y a que deux civilisations : — la civilisation ancienne jusqu'au Christ, et la civilisation moderne après le Christ.

En élevant la question de l'histoire littéraire à cette hauteur, on contracte l'obligation de résnmer dans un point de vue général l'état de l'intelligence humaine sous les deux faces opposées du monde ancien et du monde chrétien. A la vérité, au confluent de ces deux mondes, s'interpose un moment douteux, une époque d'enfantement et de labeur, un crépuscule qui semble, en deçà comme au delà du christianisme, appartenir à la fois et aux dieux qui s'en vont et au Verbe qni vient ou qui déjà est venu ; temps curieux et difficile à saisir, temps où Platon s'illuminait par avance, quand le christianisme allait poindre à l'horizon, de quelques lueurs prématurées, incompréhensibles sans doute à son propre entendement et obscurément reflétées dans ses écrits, tandis que, plus tard, l'Église joindra dans ses chants les noms de Pythagore et du divin Platon au nom des apôtres, que Jnstin ira au martyre sous le pallium des philosophes et avec leurs maximes à la bouche, que Clément d'Alexandrie s'épuisera en prodiges d'érudition et de sagacité pour faire dériver la nouvelle religion de la philosophie ancienne, et combler l'abîme qui les

sépare; sans oublier Sénèque, qui a connu saint Paul ou sa doctrine, et qu'ensuite l'Église revendiquera au nom de sa prétendue conversion; sans oublier surtout le génie de l'empire romain qui, se nommant tantôt Marc-Aurèle et tantôt Julien, veut, maître du monde expirant, faire rétrograder le dieu inconnu qui s'avance des régions de l'infini; situation remarquable, où les deux grands soleils de l'intelligence allaient un moment croiser hostilement leurs rayons pour ne plus laisser désormais qu'au soleil du Dieu vivant la puissance d'éclairer à jamais une société nouvelle, remuée dans ses entrailles et définitivement constituée sur des bases immuables et inattendues. Étudions donc, en regard de l'ordre des idées anciennes, l'ordre des idées nouvelles, c'est-à-dire chrétiennes, dont la littérature progressive est l'expression authentique et fidèle quand on la considère sous ces aspects imposants.

Et d'abord, pour marcher avec méthode, observons l'état des idées morales chez les anciens, cherchons dans leur littérature les limites de cette question de laquelle découlent toutes les autres. Une étude assidue de l'antiquité nous apprendra que les quelques idées primordiales qui forment le pivot de l'humanité n'ont jamais été pour les anciens ni à l'état de croyance ni à l'état de démonstration; l'im-

matérialité du principe pensant et son immortalité, la rigoureuse démarcation du bien et du mal moral, la rémunération qui s'y attache, bien plus, l'existence de Dieu, n'ont jamais apparu au monde ancien revêtues des formes sous lesquelles nous sommes appelés, nous chrétiens, à les envisager aujourd'hui. La doctrine des philosophes ne sortait pas du cercle borné des combinaisons du matérialisme; l'enseignement religieux pouvait-il exister là où le polythéisme, tantôt lutte bizarre, tantôt accouplement monstrueux de la matière et de l'esprit, livrait un champ indéterminé aux fantaisies de l'imagination, et n'avait pour tout autre contre-poids que le panthéisme, autre doctrine également vague dans son principe, également bornée dans ses applications, spiritualisme étroit à force d'être étendu, et dont la dernière expression ne différait du polythéisme que parce que l'apothéose de la matière s'y consommait sous d'autres conditions? La certitude du principe divin, telle que nous la possédons, n'existait pas pour les anciens; et, en effet, le monothéisme pur, l'unité de Dieu en dehors des attributs du temps, de l'espace et de la matière, n'était pas et ne pouvait pas être à leur portée. De là l'immortalité de l'âme, thème harmonieux pour les poëtes, appréhension et problème pour les philosophes, ne constituait un dogme ni en morale ni en littérature;

de là encore les limites du bien et du mal ne se posaient nulle part. Quelques sectes philosophiques erraient isolément à la recherche de ces grandes questions; fort tard, et déjà quand le monde ancien se sentait travaillé des approches de sa régénération présumée, quelques rhéteurs, quelques philosophes grecs, Cicéron, essayèrent de coordonner les idées spiritualistes, ou plutôt de s'affermir eux-mêmes dans ces doctrines abstraites, qu'on cherchait en vain à ramener à un centre quelconque. Les écrits de ce dernier, considérés comme philosophie, ne sont qu'un amas de magnifiques lieux communs, dont ne se contenterait pas l'esprit le plus médiocre de notre âge. Platon a entrevu comme dans un rêve l'avenir du monde moral et religieux, mais ce rayon égaré — voyez dans quel symbolisme bizarre l'abeille attique l'a enchâssé! Pour se rendre compte de quelques-unes des sublimes aspirations du Phédon, n'a-t-il pas fallu avoir recours à je ne sais quelle vision anticipée de la loi nouvelle? Il est clair que, sur toute la surface du monde ancien, il n'existait pas un seul arbre qui portât de semblables fruits. Sénèque, de son côté, a eu quelques graves avertissements; mais à quoi bon? quelle souillure a manqué à sa vie? Du reste, Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque ne paraissent que comme des exceptions à l'ordre établi; leur

parole n'a ni sanction ni autorité; on ne sait d'où ils viennent et où ils vont; ils n'ont ni dogme arrêté ni corps de doctrine; leur voix se perd dans l'effroyable tumulte qui constituait l'état normal du monde ancien; pas un seul instant ils ne l'ont entraîné hors de sa voie; à peine s'il prête une oreille dédaigneuse à leurs éloquentes déclamations. Jamais les philosophes anciens n'ont pu se mettre en opposition avec les idées reçues, et aucun d'eux ne l'a tenté; le petit nombre de ces grands esprits se contentait de la liberté que leur procurait l'indifférence générale, liberté qui, en les protégeant, tuait leur influence. L'un des meilleurs citoyens d'Athènes, Aristophane, immole Socrate à la risée publique, et il croit faire acte de conscience et de courage : « A quoi servent ces rêveurs? Ils amollissent le siècle qui s'énerve, ils détruisent tout respect pour les dieux, ils enseignent d'incompréhensibles absurdités; qu'on les abreuve de ciguë! — les hommes de Marathon valaient mieux. »

Que si l'on m'objecte que j'ai avancé quelque part que les débris des vérités primordiales devaient se retrouver au fond des doctrines secrètes de l'Orient et dans les ténèbres des *grands mystères* d'Éleusis, je répondrai que je ne considère ici que l'état de la société extérieure; de ce que ces doc-

trines n'avaient pas d'action sur elle, il suit qu'elle les ignorait; les masses marchaient sous l'empire d'autres idées. Qu'importe un petit nombre d'adeptes, quand la totalité du monde ancien demeurait étrangère à ces enseignements cachés, qui n'ont jamais franchi le seuil des temples, et dont on ne reconnaît la présence que par induction? Il en est de même de la doctrine du *peuple élu;* elle n'est jamais sortie des bornes étroites de la théocratie des Hébreux.

Évidemment le monde ancien était matérialiste; il serait superflu d'accumuler les preuves à l'appui; elles sont partout. Donc, le culte de la réalité dans le présent, le néant dans l'avenir, le scepticisme pour les uns, la superstition pour les autres, la jouissance aux plus sages, la domination aux plus forts, l'esclavage à tout le reste, l'homme à part de toute destination outre-tombe, la femme instrument de plaisir ou de reproduction, le glaive supérieur à la loi, le caprice individuel à la morale, une abondance inouïe de vices gigantesques et d'immenses talents; à côté de colossales vertus une perversité énergique dont à peine nous nous ferions une faible idée; enfin une effrayante, je dirai une providentielle ignorance des notions les plus saintes : tel était le chaos moral de cette société qui cependant a fait et défait de si grandes

choses, de cette société si compacte, si belle et si riante au dehors, si fortement constituée au dedans, qu'il a fallu la main de Dieu pour la dissoudre. Voyons de quelle manière ce chaos se traduisait en civilisation et d'où partait cette haute culture, le phénomène le plus complet de l'histoire, le plus magnifique développement de l'esprit humain dans une voie donnée.

Si quelque chose pouvait dédommager une société de l'entière absence de ses lois les plus essentielles, et faire oublier à la vue du monde ancien l'abîme moral dans lequel il roulait sans cesse, ce serait à coup sûr le spectacle de sa civilisation et l'histoire de sa littérature. Jamais autant de puissantes facultés ne favorisèrent un plus grand nombre d'hommes, jamais le génie sous ses formes les plus variées ne s'offrit aussi simultanément à l'activité d'une société qui cherchait en vain son point de départ et d'arrivée; la lutte de ces hommes contre l'impossible était acharnée, mais l'impossible était la condition au milieu de laquelle ils étaient appelés à vivre. Il faut une grande contention d'esprit, et je le dis des intelligences les plus vigoureuses, pour se rendre compte de cet état de choses, exactement l'inverse de la société chrétienne. De cet ordre ancien il suit que le matérialisme, qui était à la fois et son caractère générique

et sa plaie la plus vive, concentrait sur lui-même tous les ressorts d'une intelligence libre et souveraine; une société sans passé et sans avenir devait nécessairement élever *la réalité* à sa plus formidable puissance, elle était vouée à ce culte de la forme extérieure exaltée dans les œuvres de ses poëtes et dans les travaux de ses artistes; aussi la faculté de produire a été exceptionnelle pour les anciens. Comment s'expliquerait-on cette abondance et cette continuité de chefs-d'œuvre dans tous les genres, si on n'admettait que la soif de l'infini, inséparable attribut de l'âme humaine, se portait tout entière vers cette reproduction des formes plastiques, poussées à leur dernière perfection? Une société pas plus qu'un homme, d'après l'expression sublime de l'Évangile, ne peut vivre que de pain; pour la société ancienne toutes les sources auxquelles s'abreuve la pensée chrétienne étaient fermées. Que restait-il à ce monde désolé et splendide, si ce n'est ce champ immense de l'art, dans lequel il retrouvait au moins quelques faibles échos d'un ordre moral plus élevé, quelques appréhensions obscures d'une destination meilleure?

Bossuet a dit admirablement que pour les païens tout était dieu excepté Dieu, et effectivement ils divinisaient toutes les formes passagères, con-

damnés qu'ils étaient à ne jamais atteindre à l'unique forme impérissable, dont la perception complète leur était interdite. Alors l'énergique volonté de l'esprit humain ne s'éparpillait pas, comme chez nous, sur une multitude de pensées non-seulement différentes, mais opposées et contradictoires; les anciens étaient loin d'être travaillés par cette lutte des penchants les plus hostiles entre eux, que chacun de nous porte au dedans de lui-même; ils n'avaient pas, comme nous, sous les yeux une règle inflexible, une évidente délimitation du bien et du mal; ils ne pouvaient connaître, ils ne connaissaient pas ce dégoût des choses humaines, auquel les plus forts d'entre nous n'échappent guère : c'étaient ces choses-là qui constituaient leur unique domaine, et c'était seulement par cette voix idéalisée qu'Homère aussi bien qu'Alexandre marquaient leur passage sur la terre; hors l'art et le pouvoir, rien n'existait à l'état normal. Le matérialisme, dieu absolu de la société ancienne, était la véritable source de l'inspiration dans les arts comme dans la force politique; il favorisait à la fois l'artiste et le conquérant; tous deux s'enivraient de la réalité, à tous deux l'on criait de toutes parts : « *post mortem nihil;* » et ces hommes de verve marchaient à leur destination sans scrupules et peut-être même sans remords; encore ces

remords, s'ils les éprouvaient, ils les devaient au sentiment inné dans l'homme, faible reflet d'une conscience troublée, bien plus qu'à l'appréciation rigoureuse des actes exercés dans une vie irresponsable. C'était seulement dans une société organisée de cette façon que pouvait se réaliser la fantaisie chimérique désormais de l'art pour l'art; aussi cette société a-t-elle dépassé, et de loin, tout ce qui tient aux œuvres de l'intelligence passionnée, aux arts, symboles divers du même type, à la grandeur colossale de l'ambition individuelle. Il ne suffit pas de signaler cette prodigieuse faculté seulement dans ses acceptions les plus larges; les innombrables produits de la statuaire grecque ne sont pas plus admirables à l'œil exercé du connaisseur que l'exécution élégante et raffinée des ustensiles les plus grossiers, des meubles les plus vulgaires.

Depuis l'épopée qui embrassait le monde, jusqu'au distique qui ne résumait qu'une impression fugitive, toute la poésie des anciens est empreinte du même cachet de perfection. Cinquante mille personnes prenaient part aux plaisirs du maître du monde, et l'hôte impérial tenait beaucoup à ne pas mécontenter ses convives. Quand une syllable longue devenait brève dans la bouche de l'acteur, ces cinquante mille convives se redressaient sur leurs

siéges, et, comme la mer irritée, lui marquaient la césure. De quelque côté qu'on envisage l'art chez les anciens, on voit qu'il était essentiellement *démocratique;* jamais l'art ne fut pour eux le délassement ingénieux du petit nombre; toujours l'aliment et le besoin suprême de l'immense majorité; l'art moderne tout aristocratique, l'art avec sa langue inconnue du vulgaire, avec ses théories métaphysiques, ses élaborations de cabinet et ses succès de salon, cet art-là n'a plus rien de commun avec l'antique géant, pour me servir d'une expression de Pascal : « unité et multitude à la fois, » couché au soleil, comme un lazzarone napolitain, entouré de l'innombrable foule suspendue à ses paroles, mais qui exigeait que, semblable au Nil ou à l'Éridan, il lui versât à larges flots le breuvage enchanté, qui à lui, peuple, tenait lieu de tout et même de Dieu; — mystérieuse alliance dans laquelle le poëte était à la fois le législateur, l'historien, le moraliste et le prêtre. Sans doute le poëte était souvent une de ces âmes d'élite, qui se sentaient isolées et pauvres en face de ce monde prosterné à leurs pieds; bien plus vivement encore que ces auditeurs, ce hiérophante de l'intelligence dut être avide de deviner l'énigme qui échappait à ses regards, de soulever un coin du voile, fût-ce, comme à Saïs, au prix de la vie ou de la raison.

Plus d'un poëte ancien porte le cachet de cette indicible tristesse (et la doctrine secrète des mystères en fait foi); plus d'un fait de merveilleux efforts pour saisir un point lumineux dans les ténèbres qui l'accablent, une espérance quelconque dans un avenir sans issue. Eschyle surtout, le vieux soldat de Marathon, retrace d'une manière frappante cette rébellion contre l'invincible, cet élan vigoureux mais stérile vers l'infini. Voyez comme ils sont divins les tragiques grecs quand ils mettent dans la bouche du chœur les paroles rémunératrices du crime, mais remarquez aussi combien à ces admirables paroles manque partout la sanction suprême. Dans cette grande trilogie de Prométhée, dont nous ne possédons qu'une partie, on découvre à chaque pas l'effroi douloureux dont l'âme du poëte est saisie; au génie symbolique de l'espèce humaine lié au Caucase pour avoir abusé de ses forces et méconnu ses droits, Eschyle promet un libérateur, mais cette promesse est obscure comme un rêve et vague comme une intuition spontanée. Les esprits les plus énergiques de l'antiquité n'ont jamais pu s'affranchir des conditions de leur époque providentielle; ils ne sont jamais sortis du cercle dans lequel ils étaient emprisonnés, cercle étroit quant à la perception morale, cercle immense, incommensurable sous les rapports de

l'intelligence humaine. Si quelques âmes privilégiées ont pu élargir quelque peu les limites de leur compréhension des choses divines, si d'autres dans la pratique de la vie ont déployé des vertus héroïques jusqu'à la mort, ces âmes-là ont eu un mérite d'autant plus grand que leur lutte était plus désintéressée. Sous ce rapport, les *Vies de Plutarque* sont un martyrologe de nobles intelligences se débattant contre l'impossible, et raffermissant, au prix d'efforts et de douleurs extrêmes, le terrain vacillant d'une conscience livrée à ses propres lumières; nautoniers sans boussole et sans étoile sur une mer hérissée d'écueils, leur périple courageux n'a le plus souvent abouti qu'au supplice, au suicide ou au blasphème; Caton, Thraséas, Brutus n'ont pas fini autrement que s'ils avaient douté de la providence divine; quelquefois la société les a tués comme elle tua Socrate, parce qu'ils troublaient sa sécurité. Ils ne pouvaient être que victimes dans un ordre de choses essentiellement hostile à la mission dont ils étaient revêtus et dont eux-mêmes ignoraient sans doute le dernier mot.

Un tableau de l'antiquité tracé sur ces linéaments, contiendrait à la fois le bilan de ses richesses littéraires avec celui de ses forces morales; ce serait, j'ose le croire, un ouvrage à peu près neuf; mais cet ouvrage serait incomplet, si au ta-

bleau du monde ancien on ne faisait succéder, sur les mêmes bases, un tableau du monde moderne, liés entre eux par cette merveilleuse et chatoyante époque de transition que l'on pourrait nommer l'époque *platonicienne*, non pas du chef de Platon qui n'a jamais pénétré aussi loin, mais en raison de l'éclectisme d'Alexandrie qui avait arboré le nom du philosophe et dépassé ses doctrines. Ce fut le dernier combat du monde ancien contre le monde nouveau, du polythéisme spiritualisé contre la bannière du Christ, de l'orgueil humain contre l'humilité divine, enfin de l'absence de toute morale positive contre le code inouï qui, dès son premier mot, battait en ruine l'ordre existant.

Lorsque la grande évolution de l'humanité se fut entièrement accomplie, quand le christianisme eut pénétré dans les mœurs, dans les consciences et dans les esprits; dans les législations comme dans les œuvres de l'intelligence, un immense et nouveau tableau se déroule aux yeux de l'observateur; dès lors le divorce complet avec le monde ancien est irrévocablement prononcé; l'intelligence se fraie des routes inconnues; les arts changent de but et de caractère, nul ne se fera plus païen à volonté. Pétrarque a beau s'agenouiller devant un manuscrit d'Homère, Bessarion et Laurent de Médicis parlent en vain des dieux immortels, en vain

en France on immole un bouc au génie tragique : Homère ne sera plus qu'une vaste thèse de critique littéraire; les dieux immortels n'iront pas en aide à leurs adorateurs factices, et la tragédie moderne sera chrétienne en dépit des noms qu'elle emprunte aux anciens et du cothurne dont elle se chausse.

D'autre part, il sera donné à la liberté humaine de s'écarter des vérités morales et religieuses, mais il ne lui sera plus permis de les ignorer. Dès lors tout l'aspect des choses a changé; les peuples surpris par les lumières de *la bonne nouvelle*, les peuples qui ont découvert tout à coup qu'ils étaient dans le passé solidaires d'une faute commune, et responsables du présent vis-à-vis de l'avenir, les peuples auxquels on enseigne que l'existence humaine n'est que l'imparfait fragment d'une vie synthétique, les peuples se prosterneront dans la cendre et les larmes, et attendront avec terreur l'accomplissement prochain de ces menaçantes promesses.

La philosophie ancienne restera encore longtemps sur la brèche, mais le spiritualisme chrétien se développera à son tour en un système complet, et les Pères de l'Église jetteront les bases d'une science, de laquelle ont découlé toutes les philosophies modernes, science méconnue et souvent outragée, qui présente néanmoins la plus vaste application de l'intelligence humaine aux prises avec

les questions les plus redoutables. Au flambeau de la révélation chrétienne, elle marchera toujours la même et toujours différente; elle ne cessera pas, sous mille formes diverses, de tendre vers un centre d'unité qui se reflétera dans toutes ses œuvres; la littérature des peuples modernes, selon les temps et les pays où elle a pris naissance, subira une longue série de modifications; elle sera italienne, espagnole, française, germanique, slave, mais avant tout elle sera chrétienne, c'est-à-dire, elle portera l'empreinte d'un ordre moral qui de part en part a pénétré la contexture de l'homme et de la société actuelle. Quand la littérature voudra secouer ce joug providentiel, elle se détruira de ses propres mains; l'incrédulité moqueuse de Voltaire et l'incrédulité passionnée de Byron et de George Sand ne la soustrairont pas à l'influence des idées, sans lesquelles la société, telle qu'elle est, n'existerait pas un moment. Le scepticisme du dix-neuvième siècle lui-même ne s'effarouche-t-il pas du cynisme effronté de plus d'un écrivain moderne?

Le tableau intellectuel du monde moderne exigerait, dans le plan que je viens de tracer, une étude non moins consciencieuse que le tableau du monde ancien. Il serait nécessaire de suivre le génie de la civilisation chrétienne dans toutes les voies qu'il a successivement embrassées; depuis la

grande conception de l'unité catholique jusqu'au premier symptôme d'insurrection contre ce vaste principe, depuis les premières lueurs de la liberté d'examen jusqu'à l'essai de ses doctrines les plus hardies en politique comme en littérature, depuis les premières manifestations de l'esprit spéculateur, commercial et industriel, jusqu'à l'entière consommation du nouveau système social fondé en grande partie sur ces pivots, — tout devrait entrer dans une histoire complète de l'intelligence, tout ferait ressortir avec clarté l'incompatibilité virtuelle des temps qui ont précédé le christianisme et de ceux qui l'ont suivi. Alors seulement on aurait un tableau synthétique de la littérature générale, un exposé de ses doctrines, un sommaire de ses produits, qui répondrait à l'étendue de la question et à l'importance du sujet élevé à la hauteur qui lui appartient.

VOYAGES.

VENISE.

Tibi rident æquora ponti...
Lucret.

En sortant de Rome on emporte avec soi l'impression que le grand livre de l'Italie s'est fermé pour vous; tout ce qui vous avait séduit à la première vue s'affaiblit au retour. Florence elle-même, la charmante ville, n'échappe pas au désenchantement qui poursuit le voyageur : à peine les merveilles du palais Pitti et de la Tribune tiennent-elles la curiosité éveillée; la Niobé n'obtient plus qu'un hommage de réflexion, encore l'imagination la place-t-elle au Vatican, la patrie de toutes les grandes œuvres plastiques; celles qui sont ailleurs paraissent exilées du sol natal.

Après Rome et Florence, tout semble pâle et froid. Au delà de l'Apennin, plus d'Italie; Bologne a beau vous ouvrir son ravissant musée, Fer-

rare étaler les souvenirs de l'Arioste et du Tasse, — on croit avoir touché à la dernière limite du pays; on s'attriste de voir un ciel moins bleu, de respirer un air moins pur. L'imagination, émue et fatiguée, replie peu à peu ses ailes et se résigne à la douleur du suprême adieu à la terre d'Italie.

Puis un jour que l'on se sent sous l'atteinte d'un regret qui vous tient par tous les côtés de l'intelligence, jour grisâtre et nébuleux, heures de rêverie et de malaise, vous voyez tout à coup apparaître du milieu de la mer quelque chose qui vous semble une ville, quelque chose qui grandit à mesure que l'on en approche, quelque chose qui vous surprend d'abord et qui ensuite vous plaît, Venise en un mot; Venise la belle, la riche, la puissante, la tyrannique; Venise aujourd'hui souffrante et dépouillée et qui a subi les outrages du temps, plus cruels que le joug de ses vainqueurs.

Rien de plus parfaitement triste que le premier aspect de ce Pompéi moderne qu'on nomme Venise. Imaginez une ville frappée d'une calamité récente qui aurait respecté les murs et tué les habitants, et vous pourrez vous figurer l'émotion qui saisit le cœur; non pas cette émotion vivifiante que donnent les ruines romaines, mais cette tristesse vague, cet ennui profond qui s'empare de vous à la vue d'une demeure, splendide et déserte, dont

les habitants paraissent avoir été là tout à l'heure, ou d'un théâtre à demi éclairé et vide de spectateurs, ou d'une salle de bal le lendemain de la fête.

Venise porte en effet tous ces caractères différents : sa puissance a été immense et factice comme le sol de pilotis sur lequel elle s'élève; elle a été ombrageuse et cruelle, mais aussi elle a été riante et magnifique. Le pont des Soupirs est à côté des toiles de Paul Veronèse; entre les puits du palais ducal et les plombs où gémissaient les prisonniers d'État, se déployaient toutes les merveilles des arts et toutes les délices de la vie. On y mourait à petit bruit, mais on y vivait avec fracas. La moitié de l'Europe était tributaire de cette ville née du sein des lagunes, rien n'arrêtait l'ambition colossale d'une poignée d'hommes qui tremblaient eux-mêmes devant l'excès de leur puissance; mais quand arrivait de loin la grande flotte du Levant, chargée de tous les trésors du monde, on oubliait les victimes d'une tyrannie sourde et inflexible : Venise entière se pavoisait aux cris d'une population ivre de joie et disposant à son gré de toutes les voluptés comme de toutes les richesses de la terre.

Les bords du grand canal sont ornés d'une suite de palais, tous plus beaux les uns que les autres,

mais silencieux et à demi abandonnés. Quelques rares gondoles, noires comme des cercueils, glissent rapidement sur les flots; de temps en temps s'ouvre une persienne et un regard furtif tombe sur l'étranger, regard de curiosité sans intérêt et sans vie; quelquefois un pied charmant chaussé d'une sandale vénitienne, soulève le rideau du balcon penché sur le canal, mais rien n'interrompt le silence, si ce n'est le cri monotone des gondoliers qui se répondent entre eux. Ces vastes demeures, ces splendides édifices à moitié italiens, à moitié moresques, demandent l'aumône d'un souvenir. Venise actuelle se résume dans la sentinelle autrichienne qui se promène lentement au pied du palais Pisani ou du palais Foscari, et qui semble attendre, l'arme au bras, le dernier soupir de la cité agonisante.

Telle est la première impression que donne Venise; mais que l'on ne s'y arrête pas! Hâtez-vous de monter dans la gondole qui vous transporte au quai des Esclavons; à mesure que l'on avance, tout revêt une forme nouvelle. Si un rayon du doux soleil d'Italie illumine la façade de Saint-Georges-Majeur et l'île de la Giudecca avec la magnifique église, chef-d'œuvre de Palladio, le plus ravissant tableau se déroule devant vous; et lorsque vous mettez pied à terre à la Piazzetta, la tris-

tesse qui vous serrait le cœur se dissipe, et l'on demeure frappé de surprise et d'admiration : à l'angle droit le palais des Doges, immense fabrique du moyen âge, curieux échantillon de cette architecture vénitienne qui ne ressemble à aucune autre; à gauche le prolongement des arcades des *Procuratie;* au fond le côté latéral de la Basilique dont l'effet n'est complet que quand on la considère du milieu de la place Saint-Marc. Ce que l'on en peut dire, c'est qu'après tout ce que l'on a vu en Italie, après le dôme de Milan et la chartreuse de Pavie, après Saint-Pierre de Rome et toutes les églises qui forment son cortége, Saint-Marc vous éblouit comme une création spontanée, une œuvre fantastique, conçue sous la double influence du style byzantin et du style arabe, merveilleusement mariés au goût de l'Italie, semblable à un poëme oriental, qu'une main habile eût transporté dans une langue d'Europe. S'il était permis de recourir à la vieille antithèse du style classique et du style romantique, antithèse usée et qui n'explique rien, je dirais que Saint-Marc est à Saint-Pierre ce qu'un chant de *Firdousi* le persan est au poëme du Tasse; encore ce rapprochement banal n'exprimerait-il pas le mérite relatif de deux œuvres diverses, également immenses, également admirables.

La Basilique date du dixième siècle. Elle n'ap-

partient, comme je l'ai dit ailleurs, à aucun style; jamais mélange plus hardi et plus bizarre de tous les styles confondus n'a été tenté. Saint-Marc est à la fois grec, romain, gothique, surtout moresque et byzantin, mais l'arabe prédomine à l'extérieur et le byzantin visiblement dans les dispositions de l'intérieur. Rien d'aussi pittoresque que cet amalgame de Rome, du Caire, de Constantinople et d'Aix-la-Chapelle. La richesse des matériaux est inestimable : tout est porphyre, jaspe, mosaïque, bronze, marbre précieux de toutes les couleurs; l'ensemble est d'une chaleur, d'un effet à nul autre pareils.

On a répété à satiété que Saint-Marc dans l'intérieur était bas, obscur et écrasé; rien n'est plus faux : les proportions sont parfaites; l'église paraît même plus grande et la place plus vaste que l'on ne le croit communément. Canaletto, le peintre de Venise par excellence, est loin de donner une idée complète du grandiose de l'ensemble; certes, la place Saint-Marc, éclairée par un vif soleil d'Italie, présente un magnifique tableau, qui surpasse de beaucoup l'attente, et qui transporte d'admiration même après les monuments de Rome, précisément parce que Saint-Marc est à l'autre pôle de l'art, et que toute comparaison serait parfaitement absurde.

Tout ce qu'il y a de vie dans Venise s'est réfugié

à la place Saint-Marc et aux environs. Là le cœur semble encore battre, tandis qu'au delà tout est mort ou mourant. Quand on a franchi l'espace resserré qui contient tant de précieux monuments, on est frappé de la solitude dans laquelle languissent les autres parties de la ville; on croirait que le soleil concentre à plaisir ses rayons sur cette portion vivante et animée, et, au défaut du soleil, un éclairage au gaz vraiment *à giorno* continue l'illusion. Quand l'heure fatale aura sonné pour Venise, Saint-Marc sera le dernier à mourir; avec lui s'abîmeront les trophées de sa grandeur passée, les chefs-d'œuvre de ses artistes, et il ne restera du prodigieux effort de la volonté humaine qui a créé et soutenu la puissante république que quelques pilotis que la cupidité ira chercher au fond de la mer.

Le palais du Doge ensemble avec la place Saint-Marc sont l'emblème de cette puissance. On n'entre pas dans le palais, on ne monte pas l'escalier des Géants sans être vivement ému des souvenirs que fait naître cet immense édifice. La gloire aussi bien que la tyrannie y ont laissé des traces profondes; sous le rapport artistique, le palais offre partout une profusion de tableaux, de dorures, d'ornements d'un éclat extrême : là se sont réunis les grands chefs de l'école vénitienne et l'innombrable tribu de leurs élèves; là brillent au premier rang

Paul Véronèse, le Tintoret et les deux Palma, tous coloristes-nés, coloristes puissants et inimitables; là seulement on apprend à les apprécier. Le plus beau tableau connu de Paul Véronèse, l'Enlèvement d'Europe, est dans l'une des salles du palais.

Puis, lorsqu'on s'est fatigué à contempler cet éblouissant amas de trésors d'art, on vous propose de visiter les entresols nommés *plombs*, et l'on vous fait descendre dans d'horribles cachots, privés d'air et de lumière, et qu'on appelle *les puits*. Alors l'imagination se retrace les grands artistes, enfantant leurs chefs-d'œuvre au moment où, à quelques mètres au-dessus ou au-dessous, les victimes de la politique vénitienne expiraient étouffées ou noyées, sans que l'on entendît le plus léger cri, et sans que rien troublât l'ordre extérieur de la vie et les jouissances de ces habiles et cruels oligarques. Maintenant on a eu soin de badigeonner les plombs, ce qui leur donne un air presque coquet; on ne revient à la pensée d'une prison d'État que quand on indique au voyageur la fenêtre par où s'échappa Casanova. En voyant la hauteur du bâtiment et la disposition des toits, cette fuite paraîtrait impossible, si elle n'était un fait acquis à l'histoire de Venise.

Dans l'une des salles du palais se trouvent les portraits de tous les doges; au milieu de ces pein-

tures brillantes et richement encadrées, l'on est vivement frappé d'un cadre vide, couvert d'un voile noir, sur lequel est écrit le nom du doge Marino Faliero, décapité pour avoir trahi la république. A la vue de ce bizarre symbole, l'on se prend malgré soi à rêver; en effet, quel est l'homme dont la pensée intime, en se portant sur elle-même, ne rencontre pas ainsi dans les images du passé un cadre vide, un voile noir et un nom?

Rien ne donne une idée plus vive du luxe grandiose du gouvernement vénitien à son apogée, que deux superbes citernes en bronze placées dans la cour du palais ducal. Il n'est pas de souverain en Europe qui n'eût décoré son musée de ces deux admirables ouvrages : à Venise, elles servaient aux cuisines et aux lavandières du palais; elles sont encore là comme pour attester le luxe colossal et la puissance d'un état de choses irrévocablement détruit.

L'Académie des beaux-arts renferme une riche collection de tableaux; de droit l'école vénitienne y est triomphante. Rien ne m'a semblé égal à la Présentation de la Vierge au Temple, chef-d'œuvre du Titien, préférable même à sa fameuse Assomption, fort endommagée dans la partie supérieure. Du Tintoret, c'est le Miracle de saint Marc qui occupe le premier rang; de Paul Véronèse, le Repas

de Jésus-Christ chez Lévi, immense toile, mais qui a souffert en France. Immédiatement après ces grandes œuvres se place un ravissant tableau de Paris-Bordon, le Pêcheur qui rapporte au doge son anneau, trouvé dans le ventre d'un poisson. Il est impossible de pousser plus loin la magie d'une couleur suave, resplendissante, légère, toute vénitienne.

Sans énumérer tout ce qu'on voit encore çà et là de tableaux excellents, soit dans les églises, soit dans les palais, on ne peut s'abstenir d'un regret en pensant à la quantité infinie d'œuvres d'art qui ont été successivement enlevées à Venise. On allait exporter pièce à pièce les palais, si le gouvernement n'y avait mis obstacle; même les pilotis sont matière à spéculation : tous cèdre, chêne ou cyprès, venus du Levant ou des îles de la Morée, ils offriraient un immense profit à les retirer de la mer. L'esprit d'industrialisme moderne s'exerce sur le cadavre de Venise, comme, au chevet d'un moribond, l'avide héritier évalue tout bas son héritage présumé.

De prodigieux travaux, vraiment romains, vont réunir Venise à la terre ferme; il s'agit de relier la ville à un système de communications commerciales et industrielles avec le nord de l'Italie, mais Trieste est là pour empêcher la réussite complète

du plan. Trieste est la rivale de Venise, et la jeune cité commerçante finira par absorber la vieille cité aristocratique.

Sous le rapport pittoresque Venise est menacée de perdre toute son originalité; quand les *rails* d'un chemin de fer feront arriver le voyageur au pied de la douane, l'ombre du vieux Dandolo ne planera plus sur Venise et le lion de Saint-Marc n'aura qu'à descendre de sa colonne. Le café Florian se mettra en rapports avec les cafés de Milan, de Londres et de Paris, et l'œuvre de fusion sera consommée : singulière et fatale prérogative de l'esprit moderne d'effacer tous les contrastes, de rapprocher les mœurs et les distances, de soumettre au même niveau les hommes et les choses, et de recommencer à neuf l'histoire de l'Europe, réduite à sa plus simple expression. Les chemins de fer et la machine à vapeur achèveront l'œuvre des idées, et, plus puissants qu'elles, ils feront passer la civilisation elle-même sous les fourches caudines du progrès matériel.

Mais laissons ce grave débat aux hommes politiques et aux hommes de la science; je me hâte de reprendre la blouse de l'artiste et de monter dans la gondole qui nous fera faire le tour des îles. La plus charmante de ces explorations a pour but le couvent arménien de Saint-Lazare. A demi couché

17.

dans la gondole découverte, on voit se dérouler devant soi mille points de vue délicieux; le calme des flots, l'éclat du soleil, l'adresse des gondoliers, tout vous invite à cette rêverie vague et sans objet dont on ne connaît le charme que dans le midi. Quand nous mîmes pied à terre, les religieux nous reçurent avec empressement; l'un d'eux, le père Gabriel, nous fit voir la bibliothèque, la typographie, l'église et le jardin du couvent. Ces religieux sont soumis à l'autorité du Pape, mais ne relèvent pas de sa juridiction; le service divin se fait en arménien et l'intérieur de l'église diffère d'une église du culte romain par le rideau qui sépare l'autel de la nef, rideau dont l'usage vient de l'église d'Orient. Vingt-cinq jeunes Arméniens étudient au couvent les lettres orientales et occidentales, et les religieux continuent à publier des ouvrages de haute littérature, justement estimés du monde savant. La vue admirable dont on jouit du haut de la terrasse, le calme qui règne de toutes parts, la salubrité de l'air et la fraîcheur d'une mer unie comme un cristal, donnent à cette solitude quelque chose de doux et de riant. La règle n'est pas sévère et l'existence d'un homme de lettres, dégoûté du monde, serait là assez commode et facile. C'est dans ce couvent que lord Byron prit quelque teinture des langues orientales.

La physionomie du peuple à Venise présente peu de traits saillants; elle y semble moins italienne qu'ailleurs, tant par le mélange des étrangers qui y abondent, que par la flexibilité naturelle du caractère local. Cette douceur innée se retrouve dans le dialecte vénitien, dialecte d'une mollesse charmante, mais énervé à force d'être adouci. Les gondoliers seuls conservent quelque chose de distinctif qui consiste en une grande adresse, une certaine grâce de mouvements et une discrétion passée en proverbe; bien qu'ils aient beaucoup perdu de leur ancienne importance dans la vie sociale de Venise, ils forment encore une corporation séparée, mais le nombre en diminue à vue d'œil. Sous peu le gondolier vénitien ira rejoindre la courtisane de Venise, le lazarone de Naples, le bandit des marais Pontins, la pupille tenue sous clef derrière une fenêtre grillée, le confesseur tyrannique, l'implacable jaloux le nez dans son manteau et un stylet effilé à la main, — tous ces types évanouis, ces autres figures disparues, que l'on ne retrouve plus que dans les œuvres des romanciers et sur les croquis de Pinelli.

A Venise comme partout ailleurs en Italie, il faut savoir vivre avec soi-même. Quelque puissantes que soient les impressions du dehors, elles sont toutes plus ou moins de mélancoliques évocations;

une certaine contention d'esprit est nécessaire à qui veut jouir des merveilles qui l'entourent et comprendre leur langage. L'Italie donne un immense champ à la pensée, mais elle vous laisse le soin de l'exploiter à votre guise; elle ne demande à l'observateur ni ménagement ni pitié : que lui importe son jugement, à elle tant de fois vaincue, foulée si longtemps et toujours méconnue? Dans ce dédain pour l'opinion des étrangers, il y a plus de fierté que d'oubli; le silence d'un peuple vaincu est éloquent, et en effet que pourrait-on d'une part ajouter aux éloges que les siècles ont prodigués à l'Italie, de l'autre aux insultes dont elle a été la victime? Quelle grandeur dans le passé pourrait se comparer à la sienne, mais aussi quelle douleur, quel avilissement lui ont-ils été épargnés?

Dans cet état de choses, l'étranger qui visite l'Italie doit chercher son point d'appui dans la clarté de son propre jugement, comme il doit chercher au dedans de lui-même le complément des jouissances que ce beau pays réserve à ceux qui mettent de la bonne foi à l'apprécier. Venise en particulier est sous mille rapports un asile agréable, mais pour y vivre il faut que l'étranger porte en soi ou une pensée sérieuse ou une affection profonde. L'aspect de l'Italie, en donnant à l'intelligence et à la sensibilité la mesure de leurs forces,

les dispose à s'épancher au dehors; les ruines de tous les siècles vous entourent et vous accablent de toutes parts. En face d'elles, on se sent humble et l'aveu de la faiblesse individuelle éclate dans le besoin de se recueillir là plus qu'ailleurs, soit dans une étude approfondie et longtemps méditée, soit dans les affections intimes du foyer domestique. Après une ravissante journée passée au milieu de Rome, ou au bord du golfe de Naples, ou sur les lagunes dormantes de Venise, lorsque les profondes ténèbres d'une nuit d'Italie couvrent l'horizon et que la foule erre çà et là à la recherche de quelques distractions vulgaires, l'esprit le plus indépendant éprouve je ne sais quel sentiment de tristesse et d'isolement, qui apporte avec lui et l'image de la patrie absente et l'image des amis éloignés. Si une main chérie n'est pas là pour soutenir votre tête défaillante, les jouissances les plus exquises font place à des heures de découragement et de faiblesse. Quand ensuite un brillant soleil vous ramène dans le cercle magique de la nature et de l'art, on se souvient à peine de ces émotions passagères, et à quelques heures d'intervalle le rêveur de la veille redevient le cosmopolite du lendemain.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient, lorsque au sortir de la gondole, retrouvant ma voiture à Mestre, quatre chevaux de poste m'entraînaient

rapidement vers Trévise par une route charmante bordée de riantes habitations, alors que les premières feuilles jaunies par l'automne jonchaient déjà cette route qui touche aux derniers confins de la belle Italie.

ROME.

.... Che sola a se stessa somiglia...
PETRARCA.

Que n'a-t-on pas écrit sur Rome, et quel est le livre qui en retrace une image complète? Les impressions que l'on en rapporte ont de tout temps été plus ou moins personnelles; elles dépendent en grande partie des préjugés de l'observateur et du point de vue auquel il se place. Rome est le rivage immobile qui voit fuir les flots. Il ne change pas, ce sont eux qui se succèdent.

Il y a deux manières de voir Rome et l'Italie : il faut leur consacrer une grande partie de sa vie et les étudier avec amour dans tous leurs détails, ou se contenter d'en saisir une vue générale à vol d'oiseau. Quiconque a dû se borner à la dernière méthode, doit aussi se borner à un résumé plus ou moins exact de son ensemble; peut-être ce coup-

d'œil hâtif, ce regard intense et passionné jeté sur l'Italie et surtout sur Rome, offre-t-il en dernière analyse plus de vivacité, plus de justesse qu'une longue et pénible étude, qui souvent se perd dans les minuties. Je ne sais rien de plus aride que les subtiles recherches des antiquaires sur tel ou tel point obscur de la topographie romaine; qu'importe le nom d'un édifice, la détermination d'une voie ruinée, la pierre brisée d'un cénotaphe, quand la pensée totale vous échappe, quand on ne saisit pas l'immense complication de l'ensemble, quand les arbres, comme l'a dit un poëte allemand, vous empêchent de voir la forêt?

Une admirable page de M. de Chateaubriand, dans la lettre à M. de Fontanes, retrace à merveille l'effet de la campagne romaine; seulement je voudrais en retrancher la désolation de Tyr et de Babylone; à mon sens, la campagne de Rome n'est pas désolée, elle est inculte et silencieuse; c'est une terre fatiguée de produire et qui se repose, le cadre naturel du tableau, le grave et paisible sarcophage destiné au grand cadavre de la ville qui ne mourra pas.

M. de Chateaubriand parle avec ravissement de la beauté des lignes de l'horizon romain, de l'éclat prodigieux de l'atmosphère; il remarque avec beaucoup de justesse que les ombres n'y sont jamais

lourdes et noires. En effet, la magie aérienne qui enveloppe la ville et les environs, à quelque heure du jour qu'on les considère, est un phénomène qui surpasse tous les efforts du pinceau ou de la plume; je ne connais pas un tableau, pas une page où cet effet soit rendu; seulement les artistes romains ont l'avantage de comprendre la lumière et l'ombre du sol natal plus fidèlement que les autres, de même qu'on trouve parfois dans les expressions négligées d'un obscur habitant de Rome une appréciation plus vive des monuments qui vous entourent, que dans les descriptions les plus péniblement élaborées de nos voyageurs.

Tous s'accordent à parler de la tristesse qui règne à Rome; je ne sais si la joie que j'ai éprouvée en y entrant a faussé mon jugement, mais Rome ne m'a pas semblé triste. Lorsque plus tard j'ai parcouru la via Appia jusqu'au monument de Cecilia-Metella, ou qu'arrivé par la via Numentana au pont de Narsès sur l'Anio, j'ai, au soleil couchant, jeté du haut du mont Sacré un regard sur la campagne de Rome, je me suis senti pénétré d'émotion; mais cette émotion, je chercherais en vain à la caractériser; en tout cas, le mot vulgaire de tristesse exprimerait fort mal l'enivrante sensation de calme et d'intime jouissance que fait naître ce magnifique tableau.

Rien ne contrarie davantage, rien ne trouble autant que les phrases stéréotypées sur l'Italie. A entendre la plupart des voyageurs, l'Italie est une sorte d'île sonnante, de pays de cocagne, dans lequel une population insoucieuse et légère s'enivre de jouissances matérielles. On est habitué à considérer les Italiens comme une race énervée, un peuple de baladins qui danse la tarentelle et redit les airs de Rossini; rien de plus faux, — tout a changé en Italie; les Italiens d'à présent commencent même à ne plus ressembler aux Italiens de Goëthe, le peintre le plus fidèle de ce beau pays. L'Italie de Casanova, fringante, évaporée, rieuse, est morte comme les robes noires et rouges de Canaletto. Maintenant l'Italien est sérieux, méditatif, presque triste; l'Italie, un pays d'ordre, de réflexion, de vie intérieure; un pays qui cherche à deviner l'énigme assez obscure de ses destinées historiques. Ce sentiment se peint dans l'esprit des classes laborieuses, comme sur la physionomie des classes moyennes et du peuple. La race romaine est encore la plus italienne de toutes; et lorsque le *fachino* romain, avec ses beaux cheveux de jais luisants au soleil, son teint foncé, qui n'est ni rouge ni brun, son regard intelligent et sa taille musculeuse et légère, jette avec un rare instinct d'artiste sa veste de velours sur son épaule, l'expression de

ses traits prend quelque chose de fier et de doux qui exclut toute idée de vulgarité. Dans les hautes classes, sans parler du haut clergé, il est des hommes que je pourrais nommer, qui cultivent les sciences et les lettres avec application et succès; seulement ils apportent à leurs travaux littéraires la sincérité qu'ils mettent à tous les actes de la vie. S'ils se livrent à des études favorites, ils le font sans ostentation et dans le seul but du progrès individuel. Dédaigneux du bruit populaire, ne se laissant pas dominer par le journalisme qui tyrannise l'Europe, ils ne comptent jamais avec l'opinion. Ce n'est pas sans effort que l'on parvient à découvrir tout ce que cette noble simplicité de manières et d'idées renferme de haute culture et de civilisation avancée.

Si, de ces considérations générales légèrement indiquées, on passe à ce qui concerne Rome en particulier, les mécomptes sont encore plus frappants. Ici les opinions acceptées sont démenties à chaque pas. Ainsi l'église de Saint-Pierre, que le vulgaire des voyageurs loue ou dénigre d'après les livres imprimés, est loin d'avoir été étudiée sous son véritable point de vue. Tout a été dit sur les incohérences du plan, sur le mauvais goût de Maderna et de Bernin, sur le défaut d'ensemble, etc., etc.; toutes ces critiques sont puériles. Malheur à qui

jugerait de cette merveille sans une profondé intelligence de l'art et de l'Italie! Et d'abord, pour ne l'envisager que par le côté artistique, comment ne pas reconnaître que les défectuosités des détails sont entièrement absorbées par la magnificence de l'ensemble? Sans doute, les colonnes torses du baldaquin, la composition de la chaire sont bizarres et n'appartiennent à aucun ordre; les statues de Bernin et de ses élèves sont étrangement maniérées et d'un style faux et capricieux; plus d'un monument est médiocre; mais que l'on se place au centre de l'œuvre, je dirais presque au nœud du poëme, car le Saint-Pierre est un grand poëme, et l'on verra que ces fautes et ces hardiesses rehaussent en réalité la parfaite beauté du total. Il n'est pas un œil d'artiste qui se permît de désirer autre chose à la place de ce qui est. Estimer Saint-Pierre selon les règles de Vitruve, c'est condamner l'Arioste sur un manuel de rhétorique. Pour qui voit les choses de plus haut et d'un regard plus pénétrant, cette prodigieuse basilique retrace de la manière la plus sensible la transformation de l'idée catholique au seizième siècle. Le style de l'architecture d'église en Italie est varié à l'infini; elle a embrassé tous les styles, elle a vécu de sa propre vie avant les règles établies; elle a subi, elle indique toutes les variations de la grande pensée dont elle représente

les développements successifs. La Chartreuse de Pavie, le dôme de Milan, celui de Pise, le Saint-Zénon de Vérone, le Saint-Pétrone de Bologne, le Saint-Marc de Venise, — tous appartiennent évidemment à des époques où l'artiste bâtissait un édifice comme le poëte composait son poëme; temps où l'art était sans limites et où la fantaisie de l'artiste se jouait des règles ou les ignorait. On a beau dire, les édifices que nous venons de nommer ne relèvent d'aucun style, ou plutôt chacun d'eux porte son style particulier; cette période, que l'on pourrait nommer l'architecture *dantesque*, exprimait sans contredit l'idée religieuse et politique du temps. Quoi de plus beau, de plus grandiose, de plus religieux que la Chartreuse, de plus magique que l'intérieur du dôme de Milan, de plus grave que celui de Pise et de Florence, de plus éclatant, de plus fantastique que le Saint-Marc? jamais le sentiment religieux ne s'éleva à tant de hauteur, jamais la puissance politique ne se prononça avec plus d'énergie, jamais aussi la foi de l'Église d'Occident ne fut plus impérieusement établie, plus vivante et plus solennelle qu'à l'époque où l'on érigeait ces édifices. Lorsque, après une période intermédiaire dont on pourrait marquer les traces pas à pas, l'esprit de doute se fut, sous les formes les plus diverses, infiltré dans les intelligences,

l'idée religieuse, battue en brèche par la réforme, perdit de son autorité, et l'art, par une péripétie contraire, cessa d'être libre. Jamais on n'entre à Saint-Pierre sans penser à Luther, dont l'ombre semble errer sous les portiques de Léon X. Saint-Pierre est une transaction religieuse et une transaction artistique. La foi vive et ardente avait disparu, la sévérité du dogme fléchissait, de toutes parts les esprits s'élançaient à grands cris vers l'inconnu; il fallait transiger avec ce mouvement, aller au secours de la foi défaillante, l'entourer de tous les prestiges, de toutes les magnificences mondaines de l'art. Aussi Saint-Pierre surprend et ravit l'imagination comme le poëte de Ferrare, tandis que la Chartreuse de Pavie frappe d'épouvante et touche le cœur comme un chant du Dante. A chacun son temps; tous les deux édifices mettent en relief la pensée dominante de leurs époques respectives. Le seizième siècle, téméraire et brillant, religieux et sceptique, révolutionnaire et conservateur, semble incarné tout entier avec la plus rare intelligence dans les travaux de Michel-Ange, de Bramante et de Bernin.

S'il est quelque chose qui excite l'attention à Rome, ce sont les immenses services que la papauté a rendus aux arts. Des deux Romes juxtaposées et mortes sans doute toutes deux, la moins étonnante

n'est pas la grande Rome pontificale du moyen âge. Il est évident que les papes ont sauvé tout ce qui nous reste du monde ancien; le Vatican est l'asile qu'ils lui ont ouvert; aussi rien ne peut égaler l'impression que produit ce vaste palais à moitié désert. Depuis le ravissant portique intérieur (Cortile), élevé sur les dessins de Raphaël; depuis les gardiens encore costumés selon la fantaisie de Michel-Ange, jusqu'aux splendides galeries habitées par une foule immense de chefs-d'œuvre, tout porte le cachet de la grandeur passée et d'nn enthousiaste amour du pays et des arts; et quand enfin Pie VI et Pie VII ne laissent plus rien à faire dans l'enceinte du Vatican, Grégoire XVI, malgré les difficultés du temps présent, transforme le palais de Saint-Jean de Latran en un nouveau musée, et fait sortir de ses cendres la basilique de Saint-Paul. J'ai eu le bonheur d'entendre le vénérable pontife exprimer, en peu de paroles simples et graves, l'obligation héréditaire imposée en quelque sorte au Saint-Siége d'être le dernier gardien de la dernière gloire romaine.

De toutes les jouissances qu'offre Rome à l'ami des arts, la plus exquise, la plus inespérée est, à mon sens, la visite du Vatican aux torches. Cette nuit passée au milieu du monde ancien, *nox Vaticana*, n'est pas trop chèrement achetée par des an-

nées d'efforts et de privations. Déjà, en s'approchant du palais, une impression solennelle saisit le cœur : au-dessus de nos têtes l'azur-foncé du ciel d'Italie et la vive réverbération des astres tant sur la coupole de Saint-Pierre que dans les admirables fontaines qui, depuis des siècles, s'élancent et retombent avec fracas; au pied du portique, les Suisses du pape, ou plutôt ceux de Michel-Ange, recevant l'étranger, des flambeaux à la main, et le guidant aux galeries; là, l'élite du monde ancien évoquée au milieu des ténèbres, et forcée pour ainsi dire de comparaître aux yeux avides du profane, tout concourt à donner à cette visite un caractère d'émotion voisine de l'attendrissement. Le marbre est cent fois plus beau, l'illusion plus vive, l'effet plus ravissant qu'à la lumière du jour; tout entière la pensée se porte sur cette féerique représentation; rien ne la trouble, si ce n'est le bruit murmurant et faible de la gracieuse fontaine du Belvédère, et quelque rayon de la lune pénétrant comme par surprise à travers les portiques, et qui semble prendre sa part de cette fête nocturne. Entre moi et les trois personnes qui m'accompagnaient dans cette lente course à travers le Vatican, presque pas un mot ne fut échangé; en effet, on éprouve une sorte de crainte de troubler le charme inexprimable qui vous entoure; l'art infini avec lequel on pose

les torches, leur éclat habilement calculé et la faculté de varier à son gré le point de vue, donnent aux statues un degré d'animation impossible à décrire; elles paraissent comme réveillées du milieu de leur sommeil, et il y a je ne sais quelle pudeur qui semble se répandre sur ces formes divines, dévoilées dans leurs plus secrets replis. Non-seulement le sentiment artistique se révèle avec une force inattendue: toutes les impressions de la vie, toutes les méditations de l'âge mûr, toutes les fugitives rêveries de la jeunesse se raniment du même coup; au milieu de cette foule magique, l'imagination, doucement émue, croit reconnaître les traits diaphanes, la vague image des objets les plus aimés, le retentissement mystérieux des plus intimes sympathies du cœur; involontairement les yeux se mouillent de larmes, et nul ne sort de cette enceinte sans bénir la destinée qui a ménagé aux intelligences choisies une incomparable volupté, ample dédommagement de toutes les fatigues d'une longue pérégrination, peut-être même d'une partie des mécomptes de la vie écoulée.

Dans le cours de cette visite nocturne au Vatican, le Faune tenant dans les bras le petit Bacchus, la Pudicité, le Démosthène, le Nil, le Discobole, la Vénus accroupie, le Méléagre, le Jupiter colossal, le buste de Jupiter, celui d'Auguste jeune, en-

fin au-dessus de tout l'Apollon et le Laocoon, les deux statues par excellence, furent tour à tour l'objet de notre attention particulière. Le lendemain matin, mon premier soin fut de courir au Vatican; c'était beau, resplendissant, magnifique; ce n'était plus la féerie nocturne, la pieuse évocation de la veille.

Le seul spectacle qui de loin approche de celui-là, c'est la vue du Colysée au clair de lune. En général, et nul ne l'a mieux su que les anciens, les monuments de l'architecture, de la sculpture, et même ceux de la peinture, gagnent prodigieusement à être vus de nuit. Quand ils sont éclairés d'une lumière soit naturelle, soit artificielle, les édifices prennent surtout un caractère singulier de grandeur; on peut s'en assurer en allant de nuit vers Saint-Pierre ou au Colysée. Ce dernier, qu'à la lumière du jour on a peine à recomposer en idée, s'harmonise avec les ténèbres et s'illumine merveilleusement des rayons de la lune d'Italie, que l'abbé Galiani préférait avec raison au soleil de nos climats; l'immense foyer de clarté qui s'établit alors au centre de l'arène, sa dégradation successive à travers les cintres et les galeries ruinées, et les vapeurs transparentes qui amortissent les derniers plans, produisent le plus magique effet. Il en est de même de la façade de Saint-Pierre, qui à la

lueur de la lune paraît grandir et prendre un caractère calme et majestueux, que ses formes passablement tourmentées lui refusent au grand jour. La divine colonnade n'en est que plus divine quand la lune découpe et dessine ses élégantes merveilles.

Mais je m'aperçois qu'en parlant du Vatican je n'ai encore fait mention que du musée des statues : celui des tableaux n'est pas moins extraordinaire; il ne renferme qu'une soixantaine de morceaux, dont trente sont des chefs-d'œuvre, et quatre à cinq des prodiges; à la tête de tous, brille la Transfiguration, le chef-d'œuvre de Raphaël qui n'a fait que des chefs-d'œuvre; sa Vierge de Foligno, et la fameuse Communion de saint Jérôme du Dominiquin, figurent dans le même salon. Raphaël a droit à une étude spéciale, et cette étude ne peut se faire qu'entre Florence et Rome. En vain l'on a essayé de classer sa vie d'artiste en trois manières progressives; vaine préoccupation : Raphaël n'avait pas seulement trois manières, il en avait trente, il les avait toutes. Dessinateur comme personne ne l'a été au même degré, pas même Leonardo da Vinci, le seul qui aurait pu balancer sa gloire, coloriste autant que le Titien, mais coloriste vrai, sans affectation, sans recherche; compositeur sublime dans les fresques du Vatican; puis tout à

coup peintre de genre minutieux, fini, délicat : témoin le merveilleux *Suonatore di violino* du palais Sciarra Colonna, où la fourrure et le velours feraient envie à un Flamand, et où la tête éclipse ce que Velasquez a produit de plus fort. Raphaël a absorbé toutes les parties de l'art.

Les fresques du Vatican mériteraient à elles seules le voyage de Rome; il faut se hâter de les contempler avant que le temps n'en ait entièrement effacé les vestiges; ses ravages ne sont que trop sensibles; déjà la plus sublime d'entre elles, l'École d'Athènes, menace ruine; on devine plutôt qu'on ne voit l'effet de l'ensemble; les contours sont indécis et flottants, et les couleurs s'altèrent chaque jour davantage. Telle qu'elle est cependant, c'est encore la plus belle fresque du monde, le dernier mot de ce genre de peinture, comme la Transfiguration est le dernier mot de la peinture à l'huile. Afin de se convaincre du degré auquel Raphaël avait atteint comme coloriste, il suffit de voir dans ces mêmes salles la Délivrance de saint Pierre, la Dispute du saint sacrement, Saint Léon allant au-devant d'Attila, les trois morceaux les mieux conservés de tous. Quand on songe que les fresques de Raphaël s'en vont, que la Cène de Leonardo da Vinci à Milan n'existe que comme un fantôme qui se sera évanoui dans vingt ans; que le Jugement dernier

de la chapelle Sixtine s'étiole chaque jour davantage; que dans la plupart des églises d'Italie les tableaux des grands maîtres, faute de soins, se dégradent rapidement, on prévoit avec douleur une époque assez rapprochée où, de la grande peinture moderne, il ne restera qu'une tradition écrite, et où Raphaël, Michel-Ange et Leonardo seront mis de niveau avec Parrhasius et Apelle, qu'en vain les érudits évoquent, et dont quelques épigrammes grecques et quelques passages de Pline consacrent seuls le souvenir. Les peintures de Raphaël dans la galerie extérieure, charmant épisode de son charmant poëme en architecture, achèvent l'idée grandiose du génie artistique à sa plus haute expression, de même qu'au sortir de la chapelle Sixtine il faut courir à Saint-Pierre aux Liens pour y contempler le Moïse de Michel-Ange, le plus beau produit en marbre de la statuaire moderne. Partout à Rome on éprouve le besoin de saisir au vol chaque journée, *carpere diem*, comme dirait Horace; à tout se mêle une crainte involontaire, une vague menace de l'avenir.

De toutes les galeries particulières de Rome, la plus brillante, sans contredit, est la galerie Borghèse comme le palais Borghèse est la plus splendide des demeures; c'est la seule, du moins en ce genre, qui ne semble pas abandonnée, la seule où la présence

des hôtes est sensible à chaque pas. Je ne me permettrai pas d'énumérer les richesses de cette collection, dans laquelle se trouvent un Raphaël du premier ordre et un merveilleux Titien ; je me hâte de dire quelques mots de la fameuse villa Borghèse, la promenade favorite, les Champs-Élysées de Rome, l'une de ces colossales propriétés que la noblesse romaine entassait aux temps de sa puissance. Une fête populaire qui a lieu dans les premiers jours d'octobre à la villa Borghèse s'est vivement empreinte dans mes souvenirs. Ce jour-là le prince Borghèse convie le peuple de Rome à sa fête, et le peuple de Rome occupe à peine le tiers des jardins qui entourent la villa ; là on est aussi frappé de la courtoisie de l'hôte à l'endroit des conviés que de celle des conviés à l'égard de l'hôte. Imaginez, réunies dans une enceinte sablée, gazonnée, entourée d'arbres, vingt à trente mille personnes assistant à des courses de chevaux, à des tours d'équilibristes et à des exhibitions d'animaux, et le prince Borghèse nous dira que pas une branche d'arbre, pas une fleur n'aura souffert ; représentez-vous ce peuple qu'on ne saurait se décider à nommer populace, ce peuple presque tout composé d'hommes beaux, proprement habillés, au regard vif et intelligent, les robustes Transtévérins, leurs femmes au teint brun, aux yeux noirs, se délectant, comme par

instinct héréditaire, à des spectacles tant aimés de leurs aïeux. Aucun désordre n'a lieu ce jour-là, car ce jour-là chaque homme du peuple se croit spécialement invité par le prince Borghèse; cette impression générale se devine à la fierté avec laquelle l'habitant de Rome se redresse, à l'extrême politesse qu'il déploie, à l'aisance avec laquelle, en guise de manteau, sa veste de velours est jetée sur l'épaule, et le ruban de son chapeau flotte au vent. Que l'on n'oublie pas que toute la force armée consiste en cinq ou six gendarmes; et lorsque après les jeux terminés vous verrez le peuple saluer d'acclamations respectueuses l'hôte affable et généreux, puis s'écouler avec ordre et sans bruit, vous sentirez au fond de votre poitrine d'homme une vivante sympathie pour cette noble race qu'aucun abaissement politique, aucune souillure morale n'ont pu dégrader, et qui conserve son type indélébile, semblable en ceci aux médailles de ses ancêtres, que le frottement ne parvient pas à user et qui sous la rouille portent les initiales de César ou le profil de Marc-Aurèle.

D'autres riches villas entourent la ville; je me borne à nommer la villa *Doria Pamphili,* morne et superbe habitation qui n'a plus de place dans la vie romaine telle qu'elle est. Mais comment passer sous silence la villa *Albani,* asile d'érudit et de

grand seigneur, qui a vu naître l'archéologie moderne, où Winckelmann a fait ses plus excellentes investigations, et que Mengs a décoré de ses peintures? L'influence du savant antiquaire sur le savant cardinal, et le rapport du musée Albani à la fondation des musées du Vatican, offrent une époque curieuse dans l'histoire monumentale de l'antiquité. Jamais collecteur ne fut aussi favorisé par les circonstances que le fut le cardinal Alexandre; aussi sa collection, en partie passée entre les mains du gouvernement, renferme-t-elle encore une foule d'objets précieux, un très-beau buste de Jupiter en basalte, quelques statues distinguées, des vases, d'admirables trépieds illustrés par Winckelmann. La distribution des appartements, la salubrité de l'air, l'ordonnance du jardin dans le style du temps, tout concourt à faire de la villa Albani une demeure que l'on se surprend à envier; aucune ne retrace d'ailleurs d'une manière plus piquante la position sociale du cardinalat romain vers le milieu du siècle dernier. En parcourant le palais et les jardins, il m'a semblé voir le cardinal entouré de son cortége de voyageurs, d'antiquaires et d'artistes, appuyé familièrement sur le bras de son ami Winckelmann, et se livrant avec lui à des discussions animées, qui aujourd'hui seraient instructives et savantes, mais qui alors créaient une science

nouvelle. Tous les personnages qui les entourent nous sont connus, et l'imagination recompose sans grand effort le tableau, où, à côté du luxe ample et un peu roide d'un prince de l'Église, s'épanouissent la culture d'esprit, la finesse des aperçus et l'amour passionné des arts, qui appartenaient en commun aux habitués de la villa Albani ; amour que l'illustre propriétaire a porté jusqu'à l'enthousiasme le plus original. Devenu aveugle dans sa vieillesse, son tact était encore si exercé, qu'en palpant une statue il en déterminait le caractère et les beautés; souvent, m'a-t-on dit, on le voyait passer en grand équipage, un torse grec à côté de lui; on prétend qu'un jour il ne put ramener du Vatican un de ses collègues parce qu'il avait un fragment de Diane chasseresse dans son carrosse. A regarder encore aujourd'hui la villa Albani, aujourd'hui que le goût des arts s'est amorti et que la pourpre romaine s'en va tomber volontiers sur les épaules de la bourgeoisie, dans les rangs de laquelle l'Église s'est toujours de préférence recrutée, on dirait que le cardinal Alexandre a quitté tout à l'heure sa somptueuse demeure pour aller à la piste d'un marbre nouveau ou d'une inscription qu'il s'amuse à déchiffrer. La villa Albani est au surplus une des mieux soignées de toutes; elle a passé par héritage entre les mains du comte Castelbarco, qui appré-

cie, ce semble, les devoirs qu'impose un pareil héritage.

En traçant ces lignes, j'ai en face de moi un ravissant trophée de mon voyage d'Italie, la belle urne ovale du palais *Altemps*. Quand je contemple ce précieux monument de l'art grec, je me persuade que Winckelmann, qui en parle dans ses écrits, a dû le voir en compagnie du cardinal Albani, et que les curieux reliefs qui l'entourent ont fourni matière à plus d'une thèse entre ces deux grands connaisseurs, dont le nom sera toujours cher aux amis de l'art et de l'antiquité. L'artiste qui naguère sculptait cette œuvre parfaite était loin de soupçonner qu'elle tomberait d'abord aux mains de l'un de ces Romains, réputés passablement barbares, et qu'à beaucoup de siècles de là, elle irait orner la studieuse retraite d'un autre barbare dans une contrée hyperboréenne dont le nom même était inconnu aux Grecs. Singulière destinée des œuvres d'art de circuler de pays en pays, de race en race, comme ces coureurs (*cursores*) de Lucrèce, qui, une fois lancés, se passent de main en main une torche allumée; c'est dans ce sens surtout que l'on peut ajouter avec le poëte : *et vitæ lampada tradunt*. La vie d'un peuple n'est-elle pas faite moitié d'art, moitié de puissance politique? Quand l'un de ces éléments a manqué, la vie sociale

a été incomplète; les peuples auxquels les deux éléments ont fait défaut à la fois, ne sont pas du domaine de l'histoire.

Outre ses immenses musées consacrés aux arts, Rome possède des établissements scientifiques du premier ordre : la bibliothèque du Vatican est une des plus belles du monde par le nombre très-considérable des manuscrits et le choix des livres, et la plus belle de toutes par la magnificence du local qui lui est consacré. Malgré ce qu'on a dit, elle s'ouvre facilement aux étrangers, et la politesse des conservateurs égale leur savoir. J'y ai vu un superbe exemplaire sur vélin de la Polyglotte de Ximénès, exemplaire de dédicace à Léon X; un Homère de Florence, *princeps* également sur vélin, de toute beauté; de ravissants manuscrits ornés de miniatures par don Giulio *Clovio*, que les Italiens appellent le Raphaël de la miniature, et auxquels ne peut s'égaler qu'un livre d'heures du même artiste, que l'on m'a fait voir à Naples, et qui est, sans contredit, un bijou. Après les livres et les manuscrits du Vatican, que, de peur d'être pris par ma passion de bibliographie, je ne vis qu'en courant, rien n'est plus curieux que les anciennes peintures d'église gréco-italiennes, dont la collection forme un trésor inestimable. Pour connaître à fond la bibliothèque et les collections du Vatican,

une longue suite d'années serait à peine suffisante.

Le collége de la Propagande, fondé par Urbain VIII, est une institution digne du respect de tout homme religieux et pensaut, à quelque communion qu'il appartienne. A part la haute destination de répandre l'Évangile sur la face de la terre, il n'est pas douteux qu'à ne considérer que le côté philologique, aucun établissement laïque en Europe ne peut s'égaler à celui-ci. Le nombre des élèves est de cent à cent vingt; ils sont entretenus libéralement et fort soignés; on y voit le Chinois près de l'Irlandais, l'enfant abyssin, presque noir, à côté du blond habitant de la Germanie. Les chefs de l'établissement voulurent bien m'inviter à l'examiner dans le plus grand détail en commençant par le musée Borgia, riche en manuscrits arabes, coptes et syriaques, et finissant par les dortoirs et les appartements intérieurs. Le repas en commun de ces jeunes gens venus des quatre vents a quelque chose de pieux et de touchant; ils me furent tous nommés l'un après l'autre; ils appartiennent à toutes les races du globe, excepté la race slave, représentée seulement par deux ou trois Bulgares. La discipline de l'établissement m'a semblé excellente, et sur toutes les physionomies règne un air de santé et de contentement, dont il est impossible de n'être pas frappé.

A quelque distance de Rome se trouvent une foule de petites villes aux noms illustres et de lieux pittoresques et charmants, Frascati, Albano, et surtout Tivoli, l'antique Tibur. Il faut consacrer une journée à ce dernier endroit si cher aux Muses; l'excursion que nous y fîmes m'a laissé les plus agréables souvenirs. Jusqu'à Tivoli, la campagne est aride et peu variée; mais à peine arrivé sur les hauteurs, on éprouve une singulière émotion à fouler ce sol, qui porte l'empreinte de tout le grand siècle d'Auguste. D'abord il faut visiter les immenses travaux exécutés sous le règne actuel, pour détourner le cours de l'Anio et préserver la ville de Tivoli de sa destruction inévitable, travaux gigantesques qui placent le nom de Grégoire XVI à côté des noms de ses plus illustres prédécesseurs. Du milieu de ces voûtes souterraines, on a en face de soi, d'un côté, le temple de Vesta et celui de la Sibylle, de l'autre la cascade dont l'écume aux rayons du soleil se brise en mille couleurs prismatiques. Puis, d'ordinaire, on entreprend à âne la grande promenade autour des cascatelles, en longeant le bord opposé dans toute son étendue. Rien de plus délicieux que la vue combinée de la cascade, des grandes et petites cascatelles surmontées des ruines encore debout du palais de Mécène, que l'industrialisme, l'une des

plaies de la société moderne, a converties en usine. En passant, l'on vous montre les ruines des maisons de Catulle et d'Horace; mais, pour s'en pénétrer, il faut porter avec soi, je ne dirai pas les yeux de la foi, du moins les yeux de la poésie, l'imagination étant tenue de refaire là ce que la science de l'antiquaire aurait beaucoup de peine à établir. Enfin, pour clore cette ravissante journée, on monte à la *villa d'Este*, somptueuse création du cardinal Hippolyte d'Este, le patron de l'Arioste, demeure royale laissée depuis un siècle par les ducs de Modène dans un état absolu d'abandon, dont se plaignait déjà le président des Brosses. Le devant du palais est planté de cyprès gigantesques en partie abattus; ce qui en reste forme encore une avenue imposante; le palais est dans le grand style de Bramante. On se retrace volontiers ce palais et ces jardins habités par le cardinal Hippolyte et sa voluptueuse cour, écoutant à l'ombre de ces mêmes cyprès les délicieuses fantaisies de *Messer Lodovico*, et n'en appréciant, au témoignage du cardinal lui-même, que le côté amusant. Si la *villa Albani* rappelle la position sociale du prince de l'Église au dix-huitième siècle, *la villa d'Este* donne la mesure de sa puissance au seizième. Il est impossible de parcourir ces ruines (car de fait le palais et les jardins vont n'être plus tout à l'heure

qu'un monceau de décombres) sans se sentir attristé, et sans se dire que si la villa d'Este, au lieu de tomber aux mains des ducs de Modène, fût entrée dans le patrimoine du Saint-Siége, la villa du cardinal Hippolyte eût été gardée avec ce soin religieux qu'apporte le gouvernement romain à conserver quand il n'édifie pas; genre de mérite dont l'étendue ne peut être appréciée qu'en Italie. On éprouve ce regret à la *villa d'Este* comme à la *Farnesine;* l'une et l'autre ne tombent en ruine que parce que la puissance papale a cessé de veiller à leur conservation.

Il faut le dire, le soin paternel, le devoir religieux que s'impose héréditairement tout Souverain Pontife de conserver pour d'autres que pour lui, *urbi et orbi*, les trésors de l'art au milieu des débris d'un monde irrévocablement détruit, l'inexprimable beauté du ciel, la foule des souvenirs qui jaillissent du sol, la douceur de la vie, enfin ce grand souffle de calme et de tolérance que respire l'étranger, font de Rome la propriété de tout l'univers pensant, et la patrie de tous ceux qui n'ont plus de patrie. Rome est un doux asile sans cesse ouvert aux grandeurs déchues comme aux intelligences désabusées, aux plus éclatantes comme aux plus obscures douleurs; on n'y oublie pas ses maux, mais on en porte le poids avec plus

de courage ; la tristesse a sa pudeur sur cette terre trempée de sang et de larmes. Là où tant d'hommes ont souffert, où tant de générations ont succombé, on ne se livre qu'avec une sorte de retenue à des impressions purement personnelles. L'homme pensant et sensible, l'homme préparé par ses études et ses goûts à ce grand spectacle, s'identifie promptement avec lui. Avoir été à Rome est un souvenir honorable ; en sortir sans un profond regret, c'est chose impossible. Bien qu'on n'y laisse aucune affection, bien qu'on n'en emporte aucune, le cœur se serre quand on repasse par la *porta del Popolo* pour retourner dans ses foyers lointains. En cet instant suprême, Rome entière apparaît à vos yeux comme une personne tendrement aimée, vers laquelle on tend les bras, et qui semble de loin jeter un regard d'adieu au pèlerin étranger qu'elle a accueilli dans ses murs et couvert de son ombre.

FIN.

TABLE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS,
IMPRIMERIE
DE MAULDE ET RENOU,
RUE BAILLEUL,
9 ET 11.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

MONUMENT DE NINIVE, découvert et décrit par M. P.-E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin. Les planches d'architecture, de sculpture, de plans et d'inscriptions qui composent cet ouvrage formeront 90 livraisons in-folio, à 20 fr.

VOYAGE EN PERSE, par MM. Coste et Flandin. Cet ouvrage sera publié en 70 livraisons in-folio : architecture, sculpture, etc., 50 livraisons. — Vues pittoresques, 20 livraisons. Prix de la livraison 20 fr.

RECHERCHES SUR LE CULTE PUBLIC ET LES MYSTÈRES DE MITHRA, par M. F. Lajard, membre de l'Institut. Cet ouvrage, qui sert de complément aux deux précédents, sera publié en 22 livraisons in-folio. Prix de la livraison 12 fr. 50 c.

LANGUE OTTOMANE, nouvelle Grammaire raisonnée, avec un appendice contenant l'analyse d'un morceau de composition de la langue ottomane, par J. W. Redhouse. 1 vol. grand in-8° 22 fr.

VOYAGE SCIENTIFIQUE DANS L'ALTAI ET SUR LA FRONTIÈRE OCCIDENTALE DE LA CHINE, par M. de Tchihatcheff. 1 vol. in-4° et atlas in-folio et in-4°. Prix 150 fr.

VOYAGE AUTOUR DU CAUCASE, chez les Tcherkesses et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée. 6 vol. in-8°, avec un atlas in-folio, composé de 21 livraisons. Prix des 6 vol. de texte 48 fr.
Prix de la livraison 20 fr.

VOYAGE AU POLE SUD ET DANS L'OCÉANIE, par l'amiral Dumont Durville. 34 vol. grand in-8° et un atlas pittoresque et [illegible]que, composé de [illegible]20 planches et publié en 104 livraisons in-[illegible].
Prix de la livraison 12 fr. 50 [illegible] du vol. de texte 6 fr.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE sur la frégate *la Vénus*, par [illegible] du Petit Thouars. 10 vol. grand in-8° [illegible] un atlas pittoresque [illegible]que, composé de 18[illegible] [illegible] publié en 30 livraisons in-[illegible].
Prix de la livraison [illegible] du vol. de texte [illegible]
On vend séparément chacun [illegible] ouvrages qui [illegible]